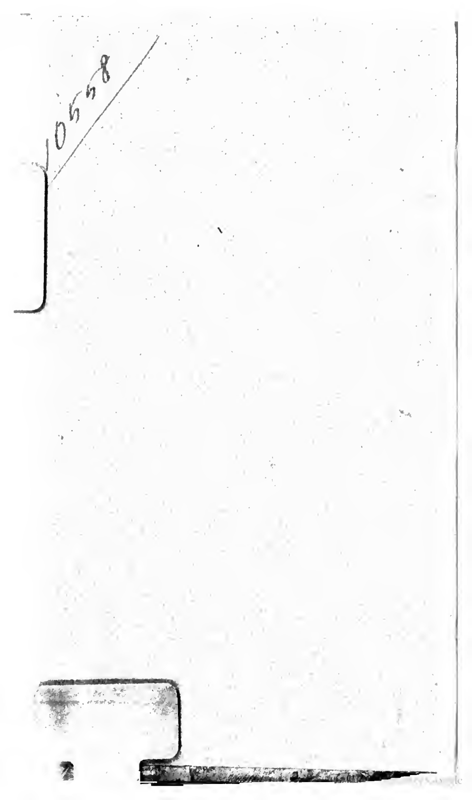




VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

TOME I.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'an 2 de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. 1. les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. 2. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. 3. Les officiers de paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. 4. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. 5. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Art. 6. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. 7. Les héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde.* Paris, ce 10 Fructidor, l'an 5e de la République Française.

La seule véritable Édition est accompagnée de six Portraits gravés en taille-douce par Tardieu et sous sa direction, et de ma signature.

Buisson


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



CATHERINE II, ALEXIEFFNA,

Impératrice de Russie,

a régné 38 ans.

Meÿs del. *Tardieu sculp.*



VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Avec six PORTRAITS gravés en taille-douce.

> Nihil compositum miraculi causâ, verùm audita scriptaque senioribus tradam.
> TACIT. *Ann. lib. XI.*

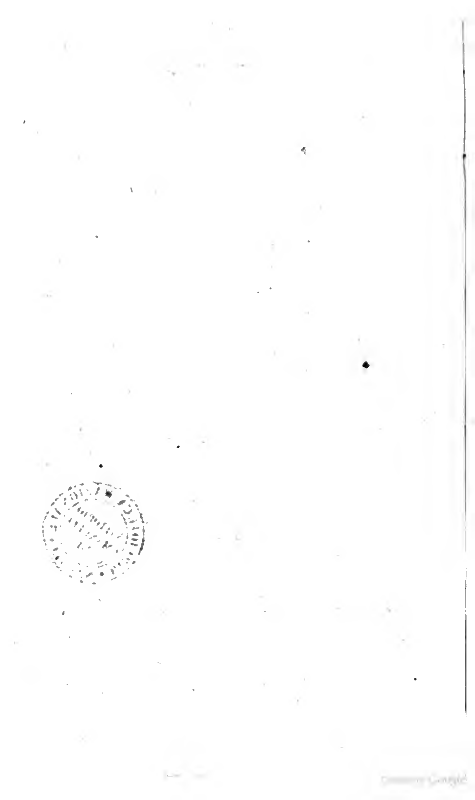
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1797)



PRÉFACE.

Le commencement de cet Ouvrage est d'une forme différente du reste : il faut en dire la raison.

Mon intention n'avoit d'abord été que d'écrire quelques Lettres historiques et critiques sur la Russie, et, pour les rendre plus piquantes, je feignois de publier la Correspondance d'un Emissaire anglois. Les trois ou quatre premières Feuilles étoient imprimées, lorsque la mort de l'Impératrice me fit former le dessein d'écrire l'Histoire de sa Vie. Je sentis, en même-temps, que je devois employer dans cette Histoire, un ton plus grave que celui que j'avois pris, et je n'hésitai pas à en changer. J'aurois même fait volontiers le sacrifice de mon premier travail; mais le Libraire a desiré de le conserver., et on peut le regarder

comme une Introduction anecdotique à la Vie de Catherine II.

Je dois aussi dire sur quels Mémoires j'ai composé cette Histoire. Un séjour de quelques années dans le Nord m'a mis à même d'avoir la communication des Notes d'un Ministre étranger (1), qui résida long-temps à Pétersbourg, et fut un des principaux confidens de Grégoire Orloff. Des Ambassadeurs et d'autres Personnes qui ont vécu à la Cour de Russie, m'ont aussi fourni beaucoup de renseignemens. J'ai cité quelques-unes de ces Personnes; les autres ont voulu rester inconnues.

(1) Le comte de R..... — A.....

AVIS AU LECTEUR.

Dans quelques Exemplaires du Tome Ier. il s'est glissé les fautes suivantes :

Page. 17, ligne 13, homme singulier; *lisez*, homme sublime et bizarre.

Pag. 32, l. 8 et 9, soixante-trois mille milles ; *lisez*, soixante-trois milles.

Pag. *Ib.* l. 10, deux mille milles ; *lisez*, deux milles.

Pag. 38, l. 9, étendue ; *lisez*, superficie.

Pag. 88, l. 20 et 21, Chudowitsch; *lisez*, Ghoudowitsch.

Pag. 101, l. 10, Pétersbourg ; *lisez*, Pétershoff.

Pag. 133, *à la Note*, Janvier ; *lisez*, Décembre.

Pag. 135, l. 21, attachées à sa personne ; *lisez*, qui la servoient.

Pag. *Ib.* l. 23 et 24, une caisse dans sa chambre ; *lisez*, dans sa chambre une caisse.

Au Tome II, page 35, *à la Note* ; Séjean, *lisez*, Séjan.

AVIS AU RELIEUR.

Placez le Portrait de *Catherine II*, en face du Frontispice du Tome I.

Celui de *Pierre III*, page 154, Tome I.

Celui de *Grégoire Orloff*, page 328, Tome I.

Celui de *Stanislas-Auguste Poniatowsky*, Roi de Pologne, en face du Frontispice du Tome II.

Celui de *Paul Pétrowitz*, Empereur de Russie, page 172, Tome II.

Celui du *Prince Potemkin*, page 322, Tome II.

VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A WILLIAMS PITT,

Chancelier de l'Echiquier.

Elsencur, le 20 Décembre 1796.

QUE votre excellence ne s'impatiente pas. Me voici presqu'aux portes de la Russie; car la Baltique est déjà plus qu'à moitié dépendante du pouvoir de Catherine.

Le navire dans lequel j'étois embarqué ayant rapidement franchi le Doger's-Bank et le Categat, mouilla hier au soir dans le Sund. Comme je voulois cacher mon uniforme aux yeux des danois, je m'enveloppai

sans affectation de ma schanzelope, je me mis dans un canot, et je me fis descendre, avec mon léger bagage, à Elseneur. Après qu'on m'eut fait éprouver sur le quai toutes les vexations dont les douaniers accablent les étrangers qui voyagent dans le Nord, mes bateliers me conduisirent à l'auberge de la veuve Carmichell, où l'on est cruellement rançonné, mais la seule ici propre et commode.

Il étoit environ cinq heures du soir. Je demandai la demeure du consul anglais; on m'y mena. Je ne le trouvai point chez lui; il étoit, suivant sa coutume, sorti de la ville pour aller, un gobelet dans sa poche, au-devant des vachères qui, pour quelques sols, lui vendent du lait pour son souper. Je ne rapporte cette circonstance que pour faire sentir au ministre anglais l'indignité d'un consul qui, retirant de sa place plus de deux mille guinées par an, n'ose pas en dépenser cinquante, et dont la lésinerie fait un contraste frappant avec la générosité, trop souvent fastueuse, du reste de sa nation.

Le consul m'accueillit avec froideur; mais dès que je lui eus montré certaine lettre, revêtue de la signature de Williams Pitt, je

le vis prêt à s'agenouiller devant le dépositaire de votre confiance. Il m'accabla des plus basses caresses, et me fit toutes les offres possibles, excepté celle de souper chez lui. — Je ne voulois qu'un passage sur un vaisseau russe; il me le promit.

Rentré chez la veuve Carmichell, je me couchai tranquillement dans la même chambre où, au printemps de 1793, le comte d'Artois qui revenoit de Pétersbourg avec Damas, d'Autichamp et quelques autres émigrés, passa la nuit à boire du punch, pour se consoler du triste accueil qu'il avoit reçu le matin à la cour de Copenhague.

Je salue votre excellence,

TOM DRAWER.

LETTRE II,

AU MÊME.

Elseneur, le 21 Septembre 1796.

EN attendant l'embarquement que m'a promis le consul, je suis allé visiter la forteresse de Cronsbourg qui, placée à l'entrée du Sund et à côté de la ville d'Elseneur, protège le péage que les danois imposent à

tous les vaisseaux faisant le commerce de la Baltique. Les suédois sont seuls affranchis d'une partie de ce tribut.

Cronsbourg sert en outre de prison d'état. On m'y a montré la chambre où la sœur de Georges III, la malheureuse reine Caroline Mathilde, fut renfermée par l'ambitieuse Julie Marie, et où l'artifice et l'audace lui arrachèrent l'aveu d'un amour qui fit trancher la tête à l'imprudent Struensée.

Je suis monté au haut d'une des tours de Cronsbourg, d'où l'on découvre à plaisir une grande partie de la Scanie, province suédoise dont les côtes sont opposées à celles du Danemarck. En ce moment un vent favorable poussoit la flotte marchande, qui sortoit de la Baltique pour entrer dans la mer du Categat. Quel ravissant spectacle, Monsieur, que celui de plus de cinq cents vaisseaux voguant à pleines voiles vers le même côté! On croit voir une partie du globe se précipiter sur l'autre.

La forteresse de Cronsbourg n'est pas très-redoutable. Trois cents hommes bien déterminés suffiroient pour la prendre d'assaut, et deux vaisseaux de ligne embossés la réduiroient aisément. D'ailleurs, le service y

est négligé. J'y ai vu des sentinelles ronfler dans leurs guérites, et des guérites sans sentinelles. On s'apperçoit que le français Aubert ne vit plus. Les soldats en faction ne s'endormoient pas sous le commandement de ce vigilant vieillard.

En sortant de Cronsbourg, je m'acheminai vers Maria-Lust, petit jardin de plaisance du prince de Danemarck. Le hazard y avoit ce jour-là conduit ce prince, qui y va fort rarement. Les portraits que nous avons de lui, en Angleterre, lui ressemblent assez. Il est d'une taille médiocre et d'une complexion maigre, mais robuste. Il a une figure très-longue, très-pâle, des yeux bleus et le regard incertain; ses cheveux d'un blond très-blanc sont en queue et sans aucune frisure. On dit que ce jeune prince s'applique beaucoup aux affaires, et qu'il connoît, jusques dans les moindres détails, l'administration de son armée et de sa marine. Son plus grand plaisir est de faire faire l'exercice à ses troupes. Ne voudroit-il pas entrer quelque jour dans une ligue contre la Russie?

Salut à votre excellence,

TOM DRAWER.

LETTRE III,

AU MÊME.

Du golphe de Finlande, à bord d'un navire russe, le 26 Septembre 1796.

Le vent étant devenu très-favorable, je m'embarquai dans la matinée du 23 courant, à bord du navire russe le *Prevotschik* (1), et nous mîmes aussitôt à la voile. Nous passâmes rapidement devant l'île de Hvaine, située entre Elseneur et Copenhague, et célèbre par le séjour et les observations astronomiques de Tycho-Brahé.

Je contemplai avec plaisir Copenhague, ville si heureusement placée pour le commerce, et dont la rade et le port sont excellens. Je voyois en même-temps Malmoë et Landscrona sur la côte de Suède, car la Baltique ne forme, entre la Seelande et la Scanie, qu'un canal assez étroit.

Le lendemain nous apperçûmes Carlscrona, où l'ambitieux et imprudent Gustave III a commencé des travaux dignes du génie de Pierre-le-Grand.

On m'a montré le tortueux bras de mer

(1) L'introducteur.

qui conduit à Stockholm, mais il m'a été impossible de découvrir la capitale de la Suède.

Je ne fatiguerai point votre excellence du détail de mes remarques sur la Baltique. Nous voici vis-à-vis de l'île de Dagho. Nous entrons dans le golphe de Finlande. Bientôt je verrai Pétersbourg. C'est de Pétersbourg que je dois vous entretenir.

TOM DRAWER.

LETTRE IV,

AU MÊME.

De Pétersbourg, le 29 septembre 1796.

Nous entrâmes hier à Pétersbourg. J'avoue à votre excellence que malgré tout ce que j'avois lu dans les voyageurs qui ont parlé de cette ville, son aspect m'a vivement frappé. Elle a sans doute quelque rapport avec Amsterdam. Ses canaux, ses ponts, les nombreux vaisseaux qui remplissent son port et circulent dans plusieurs rues, la font un peu ressembler à la capitale de la Hollande; mais si Amsterdam a plus de régularité et de beaux rangs d'arbres le long de ses ca-

naux, Pétersbourg l'emporte sur elle par le vaste fleuve de la Newa, qui la traverse, par l'immensité de ses édifices, et sur-tout par leur magnificence.

Que votre excellence se représente un grand fleuve et de larges canaux bordés de belles maisons et de superbes palais, parmi lesquels s'élève une multitude de clochers, presque tous dorés ou argentés et du plus éblouissant éclat; qu'elle se représente encore des maisons, pour la plupart bâties en briques, et dont la façade est revêtue d'un stuc blanc très-proprement entretenu; qu'elle s'imagine enfin voir une forêt de vaisseaux se mouvant à travers ces édifices, elle aura une idée de la ville de Pétersbourg.

Sur la rive septentrionale de la Newa on voit le palais de l'académie des sciences, celui de l'academie des arts et la forteresse qui défend la ville; et sur la rive méridionale, vis-à-vis de ces bâtimens, on remarque le riant palais d'été de l'Impératrice, son autre palais nommé le palais de marbre, l'amirauté, plusieurs beaux hôtels et les maisons des principaux négocians anglais établis à Pétersbourg. Deux grands quais, dont le parapet à hauteur d'appui est revêtu de

granit, se prolongent au-devant de tous ces bâtimens et offrent un coup-d'œil magnifique.

Les deux rives de la Newa sont jointes par un pont de bateaux qu'on a soin de retirer dès que ce fleuve impétueux charie les glaces que lui fournit de bonne heure et en abondance le lac Ladoga.

C'est près de ce pont et au sud du fleuve qu'est placée la statue équestre de Pierre premier, ouvrage du français Falconet, et l'un des plus beaux monumens des arts. Votre excellence sait que cette statue a pour piédestal l'énorme rocher de granit sur lequel monta Pierre lorsqu'il entreprit la guerre de Finlande, et qu'il voulut contempler le pays qu'il alloit envahir. Elle sait aussi que ce rocher fut conduit à Pétersbourg avec les plus grandes difficultés, et qu'on n'y réussit que par l'invention d'un forgeron russe, invention que s'attribua l'aventurier grec Lascaris, avec les sept mille roubles de récompense qu'on y avoit attachés; mais ce que vous ignorez peut-être encore, c'est que toute la cour fut bientôt instruite de la supercherie de Lascaris, et qu'on le laissa tranquillement jouir du fruit de son impudence.

La protection de M. de Betzkoï le garantit du ressentiment de l'Impératrice, car en Russie, plus qu'ailleurs, la protection d'un homme en place couvre tout.

En sortant du navire qui m'a porté à Pétersbourg, je me suis fait conduire chez l'allemand Demuth, qui tient une très-bonne auberge dans la rue appellée la Grande Perspective de Newsky. J'y ai pris un appartement modeste, afin de ne me pas faire trop remarquer, et j'ai fait avertir de mon arrivée Zabulon-Khitre (1). Ce bon israélite est aussitôt venu me voir, et ne pouvant contenir sa joie à l'aspect d'un des confidens de votre excellence, il m'a pressé trois fois contre sa longue barbe.

« Pour quel homme prétendez-vous vous » faire passer ici, M. Drawer? m'a dit Za» bulon. — « Pour un peintre de portraits, » mon cher Khitre, lui ai-je répondu. » — » Fort bien! mais savez-vous peindre en » effet? ». — « J'essayerai, et c'est pour » cela que l'Alberoni de l'Angleterre m'en» voie. — « Oh! par les cornes de Moïse, ma » question est folle, s'est écrié Khitre! Puis» que le grand Williams Pitt vous a choisi,

(1) Ce nom signifie en russe, Zabulon-le-Rusé.

» vos talens sont certains. Personne au monde
» ne se connoît mieux que lui en gens propres
» à servir ses sublimes projets. Je vous
» quitte, M. Drawer; bientôt vous aurez de
» mes nouvelles. »

Je salue humblement votre excellence,

TOM DRAWER.

LETTRE V,

AU MÊME.

Pétersbourg, le 30 Septembre 1796.

L'ENFANT d'Isaac m'a tenu parole; il est revenu aujourd'hui à l'issue de mon dîné. « J'ai parlé de vous à la princesse Daschkoff » (1), m'a t-il dit; j'ai choisi pour cela le » moment où cette dame alloit faire son » travail avec l'impératrice et préparer les » matériaux de la gazette qui paroîtra de- » main, car il faut que vous le sachiez, la » princesse Daschkoff, qui, revêtue du titre » de *directeur* de l'académie des sciences, » est la plus intime confidente de Catherine, » a aussi le département de nos papiers-nou-

(1) Ce nom s'écrit Daschkaw, mais j'écris ici les mots russes comme on les prononce.

» velles. Elle les compose ou fait compo-
» ser avec les bribes jactancieuses de la
» gazette de la cour de Londres, le fatras
» mensonger des journalistes allemands, et
» ce qui se trouve de plus acerbe contre
» la liberté française dans la correspondance
» de ses stipendiés de Paris. Ces poisons bien
» amalgamés, bien distillés, sont le narco-
« tique dont les colporteurs de madame
» Daschkoff ennivrent journellement les ha-
» bitans de toutes les Russies. »

Je vous observe, monsieur, que quand je répète les discours de Zabulon-Khitre, la hardiesse de quelques expressions ne doit point offenser votre excellence. Le bon israélite aime le sarcasme, mais il ne vous en sert pas avec moins de zèle, car vous le payez bien. J'ai déjà pénétré son caractère. Il fume, il boit, il médit, il se livre encore vivement, quoique sexagénaire, à tous les plaisirs de la synagogue et du Musico; mais l'amour de l'or est sa passion la plus ardente, et je suis certain que s'il avoit été du nombre des quarante mille lépreux chassés d'Egypte, il auroit emporté quelque vase du temple d'Isis, et sacrifié, dans le désert, au veau d'Aaron.

Khitre m'a averti que la princesse Daschkoff l'avoit beaucoup questionné sur mon compte, et qu'elle brûloit d'envie d'être peinte par moi. Je la satisferai. S'il faut en croire l'Hébreu, mon succès dépend de ce premier portrait. La princesse ne manquera pas de vanter mes talens à Catherine, qui voudra en essayer : la grande duchesse, les autres beautés de la cour imiteront la souveraine. Les ministres, les généraux, les courtisans se disputeront l'honneur d'être représentés sous mon pinceau, et je n'aurai plus à craindre que le trop de vogue.

Dans l'attente d'un si beau succès, j'ai traversé la Newa pour aller du côté de la forteresse. Vous savez, monsieur, que cette forteresse, bâtie en 1703 par Pierre-le-Grand, dans une île d'environ un demi-mille de tour, et située à l'embouchure de la Newa, fut destinée par ce conquérant à défendre l'approche de la ville dans laquelle elle se trouve aujourd'hui renfermée. Les murs de la forteresse sont en briques, revêtus de pierres de taille et garnis de cinq bastions. C'est là qu'on voit aussi l'arsenal, la principale prison, et la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, où reposent les cendres de Pierre-

le-Grand, de Catherine première et de la plupart de leurs successeurs. D'après ce que j'ai vu, le service se fait dans la forteresse de Pétersbourg avec plus de vigilance que dans la citadelle d'Elseneur. En m'éloignant de la forteresse, j'ai parcouru presque toute l'île de Saint-Pétersbourg, qui a donné son nom à la ville, et où l'on conserve soigneusement une petite maison de bois que Pierre y fit faire pour lui, et qu'il habitoit quand il jetta les fondemens de cette capitale. Ainsi j'ai vu conserver dans le village de Sardam, en Hollande, l'humble logement qu'il occupoit lorsqu'il alla, sous l'habit d'un simple charpentier, y apprendre la construction des vaisseaux. Ainsi les Suédois gardent, avec orgueil, dans l'arsenal de Stockolm, un canot construit de la main de Pierre-le-Grand lui-même, et pris sur un navire russe qui le transportoit d'Amsterdam à Pétersbourg.

Je n'ai pu me défendre d'un sentiment de respect à la vue de la petite maison qu'habita le législateur de la Russie. Il me semble que le contraste que forme cette cabane avec les somptueux édifices dont Pétersbourg est décoré, nous force d'admirer

davantage la puissance du génie qui fit sortir une ville superbe du sein des marais.

Les défauts, les vices et sur-tout les crimes de Pierre premier, ont rendu sa gloire bien moins éclatante, et il doit plutôt être compté parmi les hommes extraordinaires que dans le petit nombre des véritablement grands hommes. C'est donc à ce titre qu'il obtient mon admiration; tous les hommes extraordinaires y ont droit, mais ce tribut est toujours mesuré sur les obstacles qu'ils ont eus à vaincre. Votre illustre père, qui fut tour-à-tour le Démosthène et le Richelieu de l'Angleterre, me paroît mériter bien plus de gloire pour avoir su conquérir le rang où nous l'avons vu, que s'il l'eut en naisssant reçu du hazard ou de la fortune. Quoique anglais, je ne m'aveugle point sur les torts de mon pays; je sais qu'avec notre constitution tant vantée il est toujours très-difficile à un plébéïen de s'élever.

Pierre premier eut à combattre des obstacles d'un autre genre et bien plus terribles. C'étoient les fureurs de la superstition et les innombrables préjugés d'une nation encore barbare, mais la constance opiniâtre de son caractère l'en fit triompher. Tandis que

d'une main il s'opposoit aux efforts redoublés du vainqueur de Narwa, de l'autre il bâtissoit des villes, il construisoit des vaisseaux, il traçoit des plans pour des écoles et des académies, il ouvroit de nouvelles routes au commerce, il jettoit enfin les fondemens de cette grandeur, toujours croissante, qui menace d'envahir la plus grande partie de l'Europe.

On sait avec quel empressement Pierre premier, très-jeune encore, s'attacha au genevois Lefort, dont il fit par hazard la connoissance chez l'envoyé de Danemarck, à Moscow, et qui devint par la suite baron et général des armées russes. Malgré la disproportion de leur âge, le Czar trouva entre lui et Lefort tant de conformité d'idées et de caractère, qu'il en fit le confident de ses vastes projets; et sentant la supériorité de cet ami, il déféra toujours à ses avis. Il l'avoit même chargé de le contenir et de le ramener à la raison dans ces accès de colère qui lui étoient fréquens, et qui, se mêlant quelquefois à l'ivresse des liqueurs fortes, le rendoient furieux. Alors le seul Lefort osoit lui parler, et lui reprochant son intempérance et son délire, il se saisissoit de lui

comme

comme on se saisit d'un enfant mutin, et employoit souvent la violence. Lefort, il est vrai, courut risque d'être victime de ce zèle trop hardi. Pierre fut une fois sur le point de le poignarder; mais revenu de son égarement, il embrassa Lefort et lui demanda pardon.

Les russes sentent tout ce qu'ils doivent à Pierre premier et ne tarissent point sur ses éloges et sur les traits singuliers de sa vie.

Vous savez qu'on a déjà imprimé plusieurs anecdotes sur cet homme singulier. Je vais vous en rapporter quelques-unes moins connues.

C'est au hazard que Pierre premier doit l'idée si grande et si heureuse de créer une marine dans ses états. Très-jeune encore il apperçut en se promenant dans un village près de Moscow, une chaloupe qu'un hollandais, nommé Brandt, avoit construite sous le règne d'Alexis Michaelowitsch. Aussitôt il voulut savoir pourquoi cette chaloupe se trouvoit si différente des bateaux qu'il avoit vus jusqu'alors; on lui dit que c'étoit pour qu'elle put naviguer contre le vent. Cette réponse ne fit qu'augmenter sa curiosité.

Brandt fut soudain mandé, et la chaloupe pourvue de mâts et de voiles, reçut le jeune Czar qui, à sa grande surprise, louvoya avec Brandt dans la rivière d Yaoussa.

Pierre chargea ensuite Brandt de lui faire un yacht, qui fut lancé dans la Moscoua en 1691; et bientôt après le même hollandais construisit sur les bords du lac Periloff, et sous les yeux du Czar, plusieurs petits vaisseaux qui portoient du canon, et avec lesquels ce prince revint en triomphe à Moscow.

La mort de Brandt ne rallentit point l'ardeur du Czar pour la marine. Il se rendit lui-même quelques années après en Hollande pour apprendre la construction des vaisseaux. Delà il passa en Angleterre, et quand il se fut bien mis en état de juger la science nautique de ces deux pays, il donna à ses vaisseaux une construction anglaise avec le grément hollandais, qu'ils ont conservé depuis.

Pierre premier fut cruel et souvent barbare; mais il dut ce terrible défaut à son éducation et au besoin qu'il s'imaginoit avoir de faire croire à ses sujets que sa puissance étoit sans bornes.

Voulant un jour, au retour de ses voyages,

donner une preuve de ses talens comme marin, il s'exerçoit dans un petit vaisseau sur le lac Ladoga, qui est souvent orageux et qui devint en ce moment beaucoup plus agité que de coutume. Pierre eut peur et regagna le bord; mais irrité de ce que les ondes ne le respectoient pas davantage, il envoya chercher un bourreau et fit donner le knout au lac indocile.

Lorsque les Strelitz furent relégnés à Astrakan, on les accusa d'une nouvelle conspiration. Le Czar se rendit sur-le-champ dans cette ville, et fit arrêter plus de douze mille de ces soldats (1). On planta en même-temps, autour d'un vaste terrein, plusieurs poteaux garnis de planches, et on conduisit les Strelitz dans cette enceinte. On y plaça un grand nombre de billots; plusieurs bourreaux furent aussitôt occupés à couper des têtes. Pierre lui-même, la hache à la main, donnoit l'exemple aux bourreaux. Un enfant, âgé d'environ douze ans, vint placer sa tête sur le billot du Czar. Ce prince, au lieu de frapper l'enfant, le prit par le bras et le repoussa. L'enfant, sans dire une seule parole, alla se mettre sur un autre billot. Le Czar, qui s'en ap-

(1) En 1705.

perçut s'avança vers lui, le releva et l'éloigna encore. Un moment après l'enfant vint se remettre sous la hache. Le Czar lui demanda alors avec colère, pourquoi il persistoit à vouloir qu'on lui tranchât la tête? — « Tu » as coupé celle de mon père, celle de mon » frère et celles de tous mes parens, qui » n'étoient pas plus coupables que moi, lui » dit l'enfant; pourquoi ne couperois-tu pas » la mienne? » —

Pierre ne répondit rien. Mais il fit chasser l'enfant hors de l'enceinte, jetta sa hache et sortit (1).

Je ne puis m'empêcher de vous rappeler encore deux traits fameux de la vie de Pierre premier, parce qu'ils suffisent seuls pour peindre son caractère, parce qu'ils prouvent qu'à la hauteur il joignit quelquefois la perfidie et l'inflexible dureté. Le premier est la mort tragique de son propre fils, du malheureux Alexis. Après l'avoir arraché, par ruse, de Naples où ce jeune Prince s'étoit retiré, le Czar fit gagner, à force d'argent, la maîtresse qui avoit accompagné son fils dans sa fuite, et trompa l'empereur d'Allemagne et le roi de Naples, sous

(1) Ce fait est tiré des mémoires manuscrits d'un homme qui a vécu long-temps à la cour de Pierre Ier.

la protection desquels cet infortuné s'étoit mis, et qui intercédèrent en vain pour lui.

L'autre est le supplice du jeune Moens. Quoique Catherine dut tout au Czar, qui, de l'humble état de vivandière l'avoit faite asseoir sur le trône, elle ne lui garda pas toujours la foi qu'il croyoit devoir en attendre. Il étoit rare, au contraire, qu'elle ne payât pas les infidélités de son époux par des infidélités pareilles, mais elle avoit soin de les tenir plus secrètes.

Catherine avoit choisi pour chambellan un jeune homme nommé Moens de la Croix, issu d'une famille flamande établie en Russie, et dont la sœur, madame Balks, étoit depuis long-temps auprès d'elle. Moens, doué de la plus belle figure, ne tarda pas à faire une vive impression sur le cœur de l'Impératrice, et sa passion fut bientôt apperçue par Jaguschinsky, qui avoit alors toute la confiance du Czar et qui eut la cruauté de faire part à son maître de sa découverte. Toute la jalousie de Pierre se réveilla. Il jura de se venger, mais il voulut auparavant s'assurer, par ses propres yeux, de la trahison de Catherine. Il feignit de

sortir de Pétersbourg pour aller passer quelques jours dans l'une de ses maisons de plaisance, et se rendit secrètement au palais d'hiver; ensuite il envoya un page, dont il étoit sûr, porter ses complimens à l'Impératrice, et lui dire qu'il étoit à Dupka, à quelques lieues de la capitale.

Le page, qui avoit eu ordre de tout observer, ne tarda pas à venir confirmer les soupçons du Czar, qui se rendit soudain auprès de Catherine et la surprit sous un berceau de jasmin dans les bras de son amant. Il étoit déjà nuit, et madame de Balks veilloit à quelque distance du berceau. Pierre, furieux, renversa un page qui s'opposoit à son passage, et frappa Catherine de sa canne, mais il ne dit pas un mot à Moens, non plus qu'à sa sœur, se réservant sans doute de les punir d'une manière plus sévère que par quelques coups de canne.

Le lendemain il entra chez l'Impératrice avec un visage terrible, et brisant une très-belle glace qui étoit dans l'appartement : « Tu vois, dit-il, que d'un seul coup j'ai » fait rentrer cette glace dans la poussière » dont elle étoit sortie. » — Catherine,

qui comprit l'allusion, lui répondit avec douceur : — « Il est vrai ; mais pour avoir » détruit le plus bel ornement de votre pa- » lais, croyez-vous qu'il en devienne plus » brillant ? »

Pierre avoit trop d'esprit pour qu'une si ingénieuse réponse ne le ramenât pas. Il se raccommoda avec l'Impératrice, mais le malheureux Moens n'en fut pas moins sacrifié. Quelques jours après on l'arrêta, ainsi que madame de Balks. On les renferma au palais d'hiver, dans un appartement où personne n'entroit que l'Empereur lui-même, qui leur portoit des vivres. En même-temps on répandit le bruit que le frère et la sœur s'étoient laissés corrompre par les ennemis de l'état, dans l'espoir de faire agir l'Impératrice, auprès du Czar, contre les intérêts de la Russie.

Moens à qui le Czar avoit sans doute promis sa grace s'il s'avouoit coupable, fut interrogé par ce prince en présence du général Uschakoff, et après être convenu de tout ce qu'on vouloit, il eut la tête tranchée.

Madame Balks, sa sœur, reçut le knout, et on prétend que ce fut le Czar lui-même

qui le lui infligea; ensuite elle fut reléguée en Sibérie (1).

Le jour qui suivit le supplice de Moens, le Czar eut la cruauté de conduire Catherine, dans une voiture découverte, devant le poteau où l'on avoit cloué la tête de l'infortuné. Catherine fut assez maîtresse d'elle-même pour ne pas changer de visage à la vue de ce terrible spectacle, mais elle s'écria douloureusement : « Quel dommage » qu'il y ait tant de corruption parmi les » courtisans! »

De la forteresse j'ai marché vers l'amirauté, et je me suis ensuite promené à l'aventure dans Pétersbourg. Il est difficile de par-

(1) Ceux à qui on donne le knout sont dépouillés jusqu'à la ceinture, suspendus par les bras liés derrière le dos avec un poids considérable attaché aux pieds, et reçoivent dans cet état des coups de fouet appliqués par la main du bourreau. Le fouet est composé d'une épaisse lanière de cuir non tanné et très-tranchant, d'environ trois ou quatre pieds de long. On reçoit quelquefois cinquante coups de knout, et on survit à ce supplice; quelquefois aussi quatre coups ôtent la vie. Cela dépend du bourreau, qui sait ouvrir à volonté les flancs de celui qu'il frappe; et Pierre pouvoit lui-même infliger un si horrible supplice!

courir cette ville sans que quelque monument ne nous rappelle la gloire de son fondateur, et il faut dire à la louange de Catherine II, qu'elle a pris soin d'ériger ou de faire mieux ressortir la plupart de ces monumens. Elle a dès long-temps senti qu'on s'honore soi-même par les honneurs qu'on rend aux grands hommes, et l'ambitieuse s'est flattée que les tributs qu'elle paie à la gloire de Pierre-le-Grand l'associent à cette gloire.

Fatigué de mes courses, je suis rentré chez M. Demuth. Le souper étoit servi, je me suis mis à table. Il y avoit, suivant la coutume, plusieurs négocians étrangers établis à Pétersbourg, et entr'autres cinq ou six anglais. Ce n'est point ici comme dans la plupart des autres tables d'hôte de l'Europe, où l'on est sûr de trouver des bavards politiquans qui, dans leurs ennuyeuses conversations, brouillent sans cesse et sans cesse pacifient l'univers. La taciturnité, la contrainte et la défiance règnent dans toutes les auberges de Pétersbourg; on craint non-seulement de prononcer, mais même d'entendre quelques paroles sur les affaires d'état, parce qu'on sait que la police russe a de tous côtés des espions plus vils et plus dan-

gereux que ne le sont à Madrid les familiers du saint office. Quiconque parle de gouvernement et de loix, de paix et de guerre, est sûr de ne pas coucher chez lui. Monsieur Pleiéloff le fait venir, et lui signifie que s'il se mêle désormais de politique, on l'enverra faire un tour en Sybérie (1).

Cependant, dès que nous nous sommes levés de table, les anglais qui, bien qu'ils eussent avalé plusieurs bouteilles de vin de Madère et de Porto, étoient restés tout aussi muets que les autres, ont cherché à se dédommager de cette fâcheuse contrainte, et priant monsieur Demuth de leur faire servir dans une chambre voisine un bol de punch, ils m'ont invité à le boire avec eux. Vous imaginez bien que je n'ai pas refusé. Si mes compatriotes, me voyant récemment arrivé, vouloient apprendre par moi des nouvelles de leur pays, je n'avois pas moins d'envie de savoir d'eux ce qu'ils penseroient de ces nouvelles. Je leur ai donc raconté une partie de ce que vous osez entreprendre pour troubler et ensanglanter l'Europe ; je leur ai dit

(1) M. Pleiéloff est le chef de la police de Pétersbourg.

comment vous avez fait tuer beaucoup d'anglais pour que quelques français périssent ; comment vous avez ruiné nos finances pour décréditer les assignats, et comment vous avez réduit l'Angleterre à l'esclavage pour empêcher la France d'être libre ; mais je vous l'avoue avec franchise, vos grands succès ne leur ont pas plu. De bons et plats humains ne sentent pas le prix de l'artificieuse politique ; de pauvres honnêtes gens ne savent point admirer la sublime scélératesse d'un homme d'état, et à chaque verre de punch tous nos convives donnoient de bon cœur au diable votre excellence. Pour moi je l'admire et je la salue,

Tom Drawer.

LETTRE VI,

AU MÊME.

Pétersbourg, le 3 Octobre 1796.

Deux jours s'étoient écoulés sans que j'eusse eu des nouvelles de Zabulon. Cependant je comptois bien qu'il s'occupoit de moi : je ne me trompois point. Hier, dans la matinée, il vint me prendre pour me mener

chez la princesse Daschkoff. Il me fut aisé de voir que mon conducteur étoit très-familier dans la maison de cette dame. En arrivant nous fumes introduits.

La princesse Daschkoff est une femme âgée d'environ cinquante-six ans, et très-soigneuse encore des débris d'une beauté dont elle a long-temps joui. Sa physionomie annonce à-la-fois et ce penchant au plaisir qui caractérise les femmes russes, et ce courage impétueux dont elle donna des preuves dans la révolution qui mit Catherine II sur le trône. Elle se ressouvient, avec hauteur, des services qu'elle rendit alors à l'Impératrice, et l'Impératrice ne les a pas non plus oubliés.

Il s'en faut cependant que dans le moment dangereux qui décidoit du sort de Catherine, l'amitié seule inspirât madame Daschkoff. Une passion bien plus forte et bien plus naturelle aux femmes, la haine, enflammoit son audace. Jalouse du crédit de mademoiselle de Woronzoff sa sœur, qui étoit maîtresse de Pierre III, elle ne pouvoit lui pardonner, tandis que d'un autre côté l'amour qu'elle avoit pour le comte Orloff la portoit à tout entreprendre pour donner

la souveraine puissance à celle dont elle espéroit que son amant deviendroit le favori. Aussi vit-on madame Daschkoff parcourir, à la tête de quelques soldats, les rues de Pétersbourg, et rassembler à grands cris les partisans de Catherine. Peut-être sans elle Catherine eut été pour jamais renfermée dans une prison, et l'infortuné Pierre III vivroit encore.

Dans le temps où la princesse Daschkoff paroissoit le plus occupée d'intrigues et de plaisirs, elle ne négligeoit ni les beaux-arts, ni les sciences; et depuis qu'elle semble s'être vouée toute entière aux sciences et aux arts, elle sait encore leur allier les plaisirs et l'intrigue. Quoiqu'elle ait le titre de directeur de l'académie, elle ne se borne point au commerce des académiciens; il est, dit-on, des momens où tous les savans du monde ont moins de prix à ses yeux qu'un ignorant et robuste Préobaginsky.

Je l'ai déja dit à votre excellence, c'est madame Daschkoff qui préside à la rédaction des gazettes de Pétersbourg, rédaction sur laquelle elle consulte presque toujours l'Impératrice. L'autocratrice de toutes les russies veut non-seulement que ses sujets ne

pensent que d'après elle, mais encore qu'ils ne sachent rien que par elle ; de sorte que les évènemens les plus remarquables de nos jours, et dont il est hautement fait mention dans la plupart des journaux de l'Europe, sont constamment tus ou déguisés en Russie. Nul papier étranger n'y est répandu ; ni le *Mercurius* d'Altona, ni même la gazette de Francfort, ne peuvent y pénétrer, et un russe qui oseroit les faire venir, pourroit courir risque d'aller oublier à lire dans les froids déserts de Tobolsk.

Indépendamment du talent qu'a la princesse Daschkoff pour falsifier les nouvelles, elle déploye, dit-on, beaucoup d'éloquence dans les discours qu'elle prononce de temps en temps à l'académie. Plusieurs de ces discours sont imprimés, et ceux qui se piquent d'entendre la langue russe et de flatter les princesses, en font grand cas.

Mais revenons à ma première séance chez elle. Je trouvai cette dame à demi-étendue sur un sopha, à côté duquel étoit une table couverte de livres et de papiers. Elle étoit dans un déshabillé plus qu'indécent. Les regards d'une femme ne peuvent guère m'intimider, mais les siens me firent rougir.

Après quelques questions qu'elle me fit en très-bon français sur mon pays, sur mon âge, sur mon état, elle me dit qu'elle souhaitoit que je fisse son portrait. Je tirai ma palette et mes pinceaux, et je commençai à la peindre. Cependant elle ne cessoit de causer; tantôt elle s'entretenoit en russe avec Zabulon, tantôt elle m'adressoit la parole en français ou en anglais. Enfin, au bout d'une demi-heure, voyant que mon ouvrage étoit très-avancé, elle se leva et me dit de revenir le lendemain.

Lorsque je retournai à l'auberge, monsieur Sharp, l'un des convives avec qui j'avois bu du punch la veille, rentroit aussi et m'invita à prendre le thé. Nous montâmes dans sa chambre, et je ne fus pas peu étonné de trouver sa table couverte de cartes de géographie et de mémoires de statistique. M. Sharp me fit voir par-là que j'étois avec un anglais bien germanisé, et pour mieux me le prouver, il se mit à fumer et m'offrit une pipe.

Tout en fumant et buvant du thé, nous ne cessâmes de nous entretenir de l'étendue, de la population et de la richesse des divers pays que monsieur Sharp avoit parcourus.

Il me parla sur-tout beaucoup de la Russie ; c'étoit ce que je voulois

La Russie, me dit-il, renfermoit dans ses limites, en 1785, cent dix dégrés de longitude et comprenoit dans sa largeur trente-deux dégrés. Sa superficie étoit d'environ trois cents cinq mille milles d'Allemagne (1) quarrés, dont soixante-trois mille milles en Europe, et deux cents quarante-deux mille milles en Asie.

Mais cet empire s'est beaucoup aggrandi par la conquête d'un vaste territoire en Crimée, par les démembremens de la Pologne (2) et par la réunion de la Courlande.

Pour mettre d'accord Ebeling, Crome, Busching et les autres écrivains qui ont parlé de la population de la Russie, on évaluoit cette population, en 1785, à vingt-quatre millions d'habitans, dont vingt millions en Europe et quatre millions seulement en Asie.

On voit par-là que le terme moyen de la population de la Russie, par mille d'Alle-

(1) Le mille d'Allemagne a près de deux lieues de France.

(2) Depuis Riga jusqu'aux bords de l'Oby, dans el Kamtchatska, on compte onze mille verstes ou deux mille deux cents lieues de 25 dégrés.

magne

magne quarré, est de soixante-dix-huit habitans, mais qu'il y en a trois cents dix-huit par mille quarré dans la Russie Européenne, et seize seulement par mille quarré dans la Russie Asiatique. Or, cette population paroît bien peu de chose, quand on la compare à celle de la France et de l'Angleterre, où l'on compte jusqu'à deux mille cinq cents habitans par lieue quarrée, c'est-à-dire, par cinq huitièmes, à-peu-près d'un mille d'Allemagne.

En 1783, la Russie étoit divisée en quarante-deux gouvernemens, et il y avoit environ cinq cents quarante villes, dont cent quatre-vingt-treize ont été bâties sous le règne de Catherine II.

Voici la liste des gouvernemens, telle que la donne Ebeling.

DANS LA RUSSIE EUROPÉENNE.

1. Le gouvernement DE SAINT-PÉTERSBOURG, autrefois l'Ingrie, province de Suède, est divisé en sept cercles et comprend les villes de Pétersbourg, de Schlusselbourg, de Sophie, de Jambourg, d'Oranienbaum, de Narwa et de Kronstadt.

La ville de Pétersbourg contient près de six

mille maisons et cent dix-huit mille habitans. — Kronstadt a environ cinq mille hommes de population.

2. Le gouvernement de Wibourg, qui faisoit jadis partie de la Karelie suédoise, est divisé en six cercles. On y trouve les villes de Wibourg, de Kexholm et de Friedrichsam; on y compte environ cent quarante mille habitans.

3. Le gouvernement de Riga, appellé autrefois le duché de Livonie, a été aussi conquis sur la Suède. On y compte sept villes, dont les principales sont Riga, Pernau, Dorpt, Arensbourg. Riga contient vingt-sept mille neuf cents trente-huit habitans, et la province en a cinq cents vingt-cinq mille trois cents.

4. Le gouvernement de Reval, autrefois l'Esthonie, est divisé en cinq cercles et contient deux cents mille habitans. — Reval qui est la capitale, et à proprement parler la seule ville de ce gouvernement, a quinze cents maisons et une population de dix mille ames. Il n'y a de plus que quatre malheureux villages.

5. Le gouvernement de Moscow, divisé en quatorze cercles, est un des plus considérables de l'empire Russe. Les principales

villes sont Moscow, Kolomna, Klin, Rousa.

Moscow (1) a douze mille cinq cents cinquante maisons avec cent cinquante-trois mille habitans, suivant Busching, et deux cents soixante-dix-sept mille, suivant Coxe. — Kolomna contient soixante-trois mille habitans.

6. Le gouvernement de Wolodimer est divisé en quatorze cercles, et comprend les villes de Wolodimer, de Susdal et de Melouki. Wolodimer, qui est la capitale, n'a que deux cents vingt-cinq maisons et environ mille habitans.

7. Le gouvernement de Pereslawl Kiasanskoï est divisé en douze cercles. Kiasan en est la capitale. On y compte encore les villes de Saraïsk et de Michaïloff.

8. Le gouvernement de Tula, divisé en douze cercles, contient trois cents cinquante-quatre mille trois cents habitans.

Les quatre principales villes de ce gouvernement sont Tula, Alexin, Koschira et Tschern. La ville de Tula a une population d'environ trente mille ames.

(1) Moscow est située par les cinquante-cinq dégrés quarante-cinq minutes vingt secondes de latitude nord.

9. Le gouvernement de Jaroslawl, divisé en douze cercles, comprend trois villes: Jaroslawl, Rostoff et Komanoff; celle de Jaroslawl a six mille maisons et vingt mille habitans.

10. Le gouvernement de Kalouga est divisé en douze cercles. Il y a trois villes de peu de conséquence : Kalouga, Tarussa et Obolensk.

11. Le gouvernement de Kostroma, divisé en quinze cercles, contient trois cents cinquante-quatre mille habitans. On compte dans ce gouvernement quatre villes : Kostroma, Galitsch, Louch et Wietlouga.

12. Le gouvernement de Nowogorod est divisé en quinze cercles, et comprend trois villes: Nowogorod, Staraia russa et Olonez. La ville de Nowogorod a six mille habitans.

13. Le gouvernement de Twer est divisé en treize cercles. Il y a aussi trois villes: Twer, Stariza et Kaschin. La ville de Twer a une population de dix mille ames.

14. Le gouvernement de Wologda, divisé en dix-neuf cercles, contient trois cents treize mille cinq cents habitans. Les principales villes de ce gouvernement sont Wologda, Totma, Oustjoug-Weliki, Archangel et

Onega. Wologda contient seize cents vingt-sept maisons et huit mille habitans, Oustjoug-Weliki, douze cents soixante-deux maisons et dix-neuf cents cinquante-six habitans, et Archangel (1) douze cents maisons et dix-neuf cents soixante-cinq habitans.

15. Le gouvernement de Nishnei-Nowogorod, divisé en quinze cercles, n'a que trois villes peu considérables, qui sont : Nishnei-Nowogorod, Arsamas et Wassil.

16. Le gouvernement de Woronesh est divisé en quinze cercles; les principales villes sont Woronesh, Semliansk et Bobrow.

17. Le gouvernement de Tanbow, divisé en quatorze cercles, ne contient que deux villes : Tanbow et Schack.

18. Le gouvernement de Koursk, divisé en quinze cercles, n'a également que deux villes : Koursk et Soudsha.

19. Le gouvernement d'Orel (2), divisé en treize cercles, n'a, comme les deux précédens, que deux villes, Orel et Karatscheff.

20. Le gouvernement de Charkoff, divisé

(1) Archangel est située par les soixante-quatre dégrés trente-quatre minutes de latitude nord.

(2) Orel se trouve par les cinquante-deux dégrés cinquante-six minutes quarante secondes.

en quinze cercles, comprend trois villes: Charkoff, Tschougoujeff et Isium.

21. Le gouvernement de Kiew, divisé en onze cercles, a quatre villes principales : Kiew (1), Perejaslaw, Kozelez et Loubni.

Ce gouvernement comprend l'Ukraine, faisant partie de la petite Russie. Il a une étendue de quatre mille milles d'Allemagne quarrés, et sa population étoit autrefois évaluée à deux millions d'ames, c'est-à-dire, à cinq cents par mille quarré. Cette population est, dit-on, diminuée, et cependant les derniers récensemens portent le nombre d'habitans mâles à neuf cents cinquante-cinq mille deux cents vingt-huit.

Le gouverneur de l'Ukraine prend le titre d'Hetman des Cosaques.

22. Le gouvernement de Tschernigoff, divisé en onze cercles, compte trois villes: Tschernigoff, Gorodnia et Neshin. Il fait aussi partie de la petite Russie.

23. Le gouvernement de Nowogorod-Sewerskoï se trouve dans la petite Russie. Il est divisé en onze cercles et compte trois

(1) Kiew est située par les cinquante dégrés trente minutes de latitude nord.

grandes villes : Nowogorod-Sewerskoï, Staradouq et Gloukoff.

24. Le gouvernement de Smolensko, dans la Russie-Blanche, est divisé en treize cercles, et compte trois villes : Smolensk, Roslawl, et Krasnoï.

25. Le gouvernement de Pleskoff, divisé en dix cercles, comprend quatre grandes villes : Pleskoff, Oportshka, Porchoff et Gdoff. Ce gouvernement faisoit autrefois partie de celui de Nowogorod, dont il fut séparé en 1772. On l'aggrandit en même-temps par l'adjonction d'une partie de la Lithuanie, que la Russie venoit d'acquérir.

26. Le gouvernement de Polosk est divisé en onze cercles. Cette province rentra par le premier partage de la Pologne, en 1772, sous le pouvoir des russes, à qui elle avoit jadis été enlevée. On y compte trois villes principales : Polosk, Virepsk, Ljuzin.

27. Le gouvernement de Mohiloff, divisé en douze cercles, étoit, comme celui de Polosk, un démembrement de la Russie et lui a été rendu en 1772. Ces deux provinces formoient, sous la domination polonaise, ce qu'on appelloit la Lithuanie russe.

Le gouvernement de Mohiloff comprend

quatre grandes villes : Mohiloff, Tschaussy, Orscha et Mstislaw.

Le partage de la Pologne, en 1772, valut à la Russie, à ce que prétend Crome, un pays de dix-neuf cents soixante-quinze milles quarrés d'Allemagne, et une population d'un million huit cents mille habitans, c'est-à-dire, neuf cents onze habitans par mille quarré. Schlozers va encore plus loin; il porte cette population à deux millions d'hommes.

28. Le gouvernement d'Ekaterinosloff fut formé en 1783, d'une partie de la nouvelle Russie (1) et du gouvernement d'Asoff, et il comprend aujourd'hui jusqu'à vingt cercles.

On compte dans la partie de la nouvelle Russie six villes principales: Krementschuck, Poltawa, Ste-Elizabeth, Krukoff, Cherson et Kinburn, qui se trouve par le quarante-sixième dégré trente-quatre minutes de latitude.

Dans la partie qui a été démembrée du gouvernement d'Asoff, il y a trois grandes villes : Ekaterisnosloff, Natalinsk et Tscherkask.

Et enfin dans le pays des Cosaques du

(1) La Crimée ou la Tauride.

Don est la ville de Taganrog, que nous nommons aussi Asoff.

29. Le gouvernement de la Tauride, ou l'ancienne Chersonèse-Taurique, a été, en 1784, divisé en sept cercles.

Ce gouvernement s'étend sur environ dix-neuf cents milles d'Allemagne quarrés; savoir :

Dans la Crimée	350
Dans la partie occidentale du pays des Noguais	934
Dans la partie orientale du même pays.	396
Dans le Budjak.	220
Total.	1900 milles.

On y compte treize cents quatre-vingt-dix-neuf villages et dix villes principales, qui sont : Akmerschet, Kaffa (1) ou Feodosia, où se tient le gouverneur, Baghtschiserai (2), Kertsch, Jenkol, Perekop, Jenitschi, Balta (3) et Kanschan.

Le Budjak contient environ deux cents quarante mille habitans, et la Tauride qui

(1) Il y a à Kaffa quatre mille habitans.
(2) A Baghtschiserai, trois mille.
(3) A Balta, mille neuf cents.

en contenoit quatre cents mille n'en a plus guère que deux cents mille. Un journal polonais, du mois de mars 1785, n'en portoit même le nombre qu'à 60000 ; mais cette évaluation étoit sans doute dictée par l'esprit de parti.

Observons que Crome ne donne à la Tauride que quinze cents vingt-trois milles d'Allemagne quarrés de superficie.

30. Le gouvernement de Vjatka faisoit autrefois partie de celui de Casan, et est divisé en dix cercles. On y compte quatre principales villes : Vjatka, Orloff, Urshüm et Jaransk.

Dans la Russie Asiatique.

31. Le gouvernement du Caucase fut formé en 1784, après la conquête du Kuban. Le nombre des cercles qu'il comprend n'est pas encore connu. On y compte plusieurs villes, dont les plus considérables sont Taman, Jeiskei-Grodock, Tamrük et Kopijl.

32. Le gouvernement de Casan, divisé en treize cercles, comprend trois principales villes : Casan (1), Spask et Jadrin.

(1) Casan, situé par les cinquante-cinq dégrés quarante-sept minutes, a cinquante églises. On y compte de huit à dix mille habitans, dont environ deux mille cinq cents font le commerce.

33. Le gouvernement de la Permie est divisé en seize cercles; les sept premiers dépendoient autrefois de la partie occidentale des montagnes d'Ural, et les neuf autres de la province de Tobolsk. Il y a six principales villes, qui sont Perm (1), Kungür, Solikamck, Ekaterinenbourg (2), Irbit, Balmatoff

34. Le gouvernement de Pensa, divisé en sept cercles, étoit autrefois une province du royaume de Casan. Les deux villes les plus considérables de ce gouvernement sont Pensa et Saransk.

35. Le gouvernement de Sinbirsk étoit également une province du royaume de Casan. Les trois principales villes sont Sinbirsk, Samara et Kaschpur.

36. Le gouvernement de Saratoff, qui fai-

(1) Perm a douze cents maisons et neuf cents habitans.

(2) Ekaterinenbourg a quatre cents cinquante maisons en environ trois mille cinq cents habitans.

C'est par cette province que passoient autrefois les marchandises qu'on tiroit des Indes par la mer Caspienne, le Volga et le Persahora, et qu'on transportoit ensuite dans la mer du Nord à travers de la Norwège.

soit jadis partie du royaume d'Astrakan, est divisé en neuf cercles. Les deux principales villes sont Saratoff et Petrowsk. Catherine y a déjà fondé jusqu'à cent quatre chef-lieux de colonie.

37. Le gouvernement d'Astrakan comprend plusieurs villes, dont les plus grandes sont Astrakan (1), Catherinenstadt, Georgiewska et Krasneyarskaja. On ignore encore le nombre de cercles qui composent ce gouvernement.

38. Le gouvernement d'Orenbourg, dont les limites ne sont pas fixées, comprend trois villes principales, qui sont Orenbourg (2), Gurjeff et Ural.

39. Le gouvernement d'Ufa, qui faisoit autrefois partie de celui d'Orenbourg, a deux principales villes : Ufa (3) et Tabinsk.

40. Le gouvernement de Tobolsk réunit la province dont il tire son nom et celle de

(1) Astrakan se trouve par les quarante-six dégrés vingt-une minutes douze secondes de latitude. On y compte deux mille trois cents quarante maisons, et environ soixante-dix mille habitans.

(2) Orenbourg est par les cinquante-un dégrés quarante-six minutes cinq secondes de latitude.

(3) Ufa a six cents cinquante maisons.

Jeniseisk. Les trois villes les plus considérables de ce gouvernement sont Tobolsk, située par les cinquante-huit dégrés douze minutes trente secondes de latitude nord, et comptant environ deux mille maisons; Turinsk comptant quatre cents cinquante maisons et deux mille six cents quarante habitans, et Jeniseisk, située par les cinquante-huitième dégrés trente-cinq minutes et comptant sept cents maisons.

41 Le gouvernement d'Irkuzk est divisé en dix-sept cercles et comprend quatre provinces, celle d'Irkuzk, celle de Nirtschinsk, celle de Jakuzk, et celle d'Ochozk où se trouve le Kamtschatka.

On comprend dans ce gouvernement plusieurs villes, dont les plus considérables sont Irkuzk (1) Kirenskoï, Nertschink (2), Udjusk (3), Jakuzk (4), Ochozk, Kjachtka et Nischneikamtschazkoi.

(1) Irkuzk contient onze mille treize maisons.

(2) Nertschink, cent cinquante maisons.

(3) Udjusk, cent seize maisons.

(4) Jakuzk six cents maisons. Jakuzk est située par les soixante-deux dégrés une minute trente secondes de latitude. C'est dans les environs de Jakuzk que fut exilé le célèbre Menzikoff.

42. Enfin le gouvernement de Kolywan, divisé en cinq cercles, comprend trois principales villes : Kolywan, Tomsk (1) et Kuneskoi (2).

Indépendamment de ces quarante-deux gouvernemens, la Russie possède plusieurs îles, depuis le Kamtschatka jusques vers les côtes du Japon, telles que les îles d'Aleutis, celles d'Andreas, celles du Renard, et enfin les îles Kuriles ; mais elle laisse lever le moins qu'elle peut le voile sous lequel elle cherche à dérober à tous les étrangers la connoissance de ces divers pays.

Voilà, continua M. Sharp, ce qu'on savoit de plus certain, en 1785, sur la statistique de la Russie ; mais son étendue et sa population ont beaucoup augmenté depuis. J'estime que par les derniers partages de la Pologne elle a acquis, des bords du Dniester jusqu'à la Baltique, un pays d'environ trois cents lieues (3) de long et cent cinquante lieues de large.

Quand à l'augmentation de sa population,

(1) Tomsk, deux mille maisons.

(2) Kuneskoi, cinq cents maisons.

(3) Lorsque nous parlons de lieues, nous entendons des lieues de France.

voici, je crois, comme on peut l'évaluer.

La Pologne et la Courlande lui ont fourni environ.	6,000,000 d'habitans.
La Crimée et la Bessarabie.	1,800,000
Les immigrations. .	200,000
En total	8,000,000

Quoique je trouvasse le calcul de M. Sharp un peu exagéré, je n'osai pas trop le contredire, car je craignois de l'aigrir et de me priver par-là des renseignemens que je compte encore en tirer. Attendez-vous donc, Monsieur, à recevoir de tems en tems le résultat de mes conversations avec lui, et ne soyez point étonné de trouver souvent ses idées en contradiction avec celles que vous avez déjà pû vous former de la Russie. Ce diable d'homme a une manière de voir tout-à-fait singulière.

Enfin, je quittai M. Sharp fort tard, et je lui promis de le revoir avant peu. — Mais je m'apperçois, Monsieur, que j'ai passé la nuit à vous écrire. Le jour commence à poindre. Il est tems que je prenne un peu de repos.

Je salue votre excellence,

TOM DRAWER.

LETTRE VII,

AU MÊME.

Pétersbourg, le 6 octobre 1796.

VOTRE excellence se doute bien que je n'eus garde de manquer au rendez-vous de madame Daschkoff. Elle étoit encore seule et dans le même état que la première fois. Ses questions se multiplièrent. Elle y mêloit des cajoleries dont le but étoit sans doute de me faire parler plus librement; elle lançoit même des traits de sarcasme qui sembloient provoquer les miens. Tantôt elle plaisentoit sur l'ambition et l'avarice de la reine Charlotte, tantôt elle louoit l'intrépide insouciance de nos princes et l'aimable acortise de leurs sœurs. Je vis qu'elle avoit entendu conter plus d'une anecdote scandaleuse de la cour de Londres. *Callender* (1) n'en est pas mieux instruit.

Cependant je continuois à peindre la curieuse et médisante princesse. Son portrait fut bientôt achevé. Je le lui montrai; elle

(1) Auteur de quelques pamphlets contre la cour d'Angleterre.

en

en parut enchantée et m'assura que je ne manquerois pas d'occupation.

Zabulon ne m'avoit pas accompagné dans cette entrevue ; il travailloit d'un autre côté pour votre excellence. Hier au soir, en rentrant à l'auberge, je trouvai une lettre de lui ; je vais en changer les chiffres et vous en envoyer la copie.

Je salue humblement votre excellence.

TOM DRAWER.

LETTRE VIII,

A M. TOM DRAWER.

Pétersbourg, le 5 octobre 1796.

FIDÈLE à mes promesses, monsieur Drawer, je vous ai quitté pour mieux vous servir, et mes démarches m'ont valu quelques découvertes dont je dois vous rendre compte.

M'étant, hier au matin, chargé de lorgnettes, de bagues, de boucles d'oreille et d'autres bijoux dans le goût le plus nouveau, je me rendis au palais d'hiver, où se tient maintenant l'Impératrice. La porte du palais m'est toujours ouverte. Je fus à mon ordi-

naire introduit dans l'appartement de Catherine. Cette princesse causoit dans son boudoir avec madame Potocka, femme de ce traître Félix Potocki qui a vendu son pays à la Russie, et qui, sans cesse environné de courtisannes et d'escrocs, promène, dans les principales villes d'Allemagne son luxe et sa bassesse.

La comtesse Potocka est devenue l'une des plus intimes confidentes de Catherine. On sent bien qu'elle se plaint souvent d'un infidèle époux, et que souvent aussi elle parle des troubles de l'Europe et de l'invasion de son pays. C'étoit, lorsque j'entrai, le sujet de sa conversation avec sa souveraine. Ces deux dames ne prirent pas garde à moi ; je me mis à faire semblant d'examiner des tableaux, et je pus entendre aisément ce qu'elles disoient. Madame Potocka reprenoit la parole.

LA COMTESSE.

« Oserai-je le dire à Votre Majesté ? je
» ne comprends pas comment, lorsqu'elle
» pouvoit si facilement s'emparer du reste
» de la Pologne, elle n'en a pris que la
» moitié.

CATHERINE.

» Le temps, ma chère comtesse, vous
» dévoilera le motif de mon apparente mo-
» dération. Il est des circonstances où l'on
» doit prévenir la fortune, et d'autres où
» l fa ut l'attendre.

LA COMTESSE.

» Il me semble que cette circonstance-ci
» étoit bien différente, madame. Vous n'avez
» accepté qu'une partie de ce que la fortune
» vous offroit.

CATHERINE.

» Je n'ai point pris tout ce que je pouvois
» prendre, parce que je voulois pouvoir
» conserver tout ce que je prenois. — Lors
» du premier partage de la Pologne, en 1772,
» je sentis que ce grand démembrement
» allarmeroit toutes les puissances de l'Eu-
» rope et exciteroit leur envie. Aussi eus-je
» soin d'en faire retomber l'odieux sur deux
» souverains dont l'ambition inquiétoit, dès
» long-temps, la foule des potentats. L'Al-
» lemagne ne vit dans l'aggrandissement de
» Joseph II, qu'un moyen de plus, pour ce

» prince, d'opprimer l'empire germanique.
» La France et l'Angleterre frémirent de
» l'accroissement de puissance qu'acquéroit
» le vieux Frédéric. On ne songea presque
» point à la Russie, et la Russie seule
» devint en effet plus redoutable. J'avois
» d'ailleurs d'autres raisons de laisser mes
» deux rivaux participer à mes usurpations ;
» je les mettois, par ce moyen, dans la né-
» cessité de ne pas nuire à mon projet le
» plus cher, le plus grand, le plus glorieux,
» au projet de chasser les Ottomans de l'Eu-
» rope, et de régner un jour dans Bysance.

» Quant au nouveau partage, indépen-
» damment de ces raisons qui, quoiqu'avec
» moins de force, sont encore les mêmes,
» j'avois un motif de plus d'y admettre l'em-
» pereur et le roi de Prusse. Je craignois
» de les détourner de la guerre contre la
» France, guerre ruineuse à laquelle Fré-
» déric Guillaume a malheureusement trop
» tôt renoncé : je voulois en outre pou-
» voir m'emparer paisiblement du duché
» de Courlande, dont mes prédécesseurs
» n'avoient pas assez senti l'importance, et
» auquel le vœu du peuple m'a dès long-
» temps appellée.

LA COMTESSE.

» Votre Majesté pouvoit, je crois, faire
» tout ce qu'elle a fait, et plus encore; elle
» avoit les vœux de mes compatriotes comme
» les vœux des habitans de la Courlande.
» Les polonais aiment les russes; ces deux
» nations ont presque le même langage, le
» même caractère, les mêmes goûts. Les
» femmes sur-tout s'accommodent bien
» mieux de la facilité des mœurs russes que
» de la contrainte germanique. Les polonais
» ne seront jamais bons allemands.

CATHERINE.

» Je le pense comme vous, comtesse;
» et s'ils pouvoient le devenir, je ne leur en
» laisserois pas le temps. Mais, encore une
» fois, croyez que, pour l'instant, j'ai fait
» assez.

LA COMTESSE.

» Ces paroles me rendent l'espérance. Je
» le confesse, madame, je tremblois qu'une
» des plus belles parties de mon pays fut
» condamnée à rester sous l'empire de l'Au-
» triche et de la Prusse.

CATHERINE.

» Vous m'approchez tous les jours, et vous
» avez encore de telles craintes, ma chère
» Potocka ! vous devriez mieux me con-
» noître. Il me falloit profiter des troubles
» de l'Europe pour achever d'envahir la
» Pologne, et il falloit que je ne fusse pas
» seule à l'envahir pour que les troubles
» de l'Europe ne cessassent pas. Ce que j'ai
» laissé prendre de la Pologne au roi de
» Prusse et à l'empereur, n'est qu'un dépôt
» dont il me rendront bientôt compte. Que
» l'un continue à dissiper les trésors accu-
» mulés par la tyrannique avarice de son
» oncle, et à laisser anéantir la discipline
» et l'activité qui rendirent les armées prus-
» siennes si redoutables; que l'autre achève
» de s'épuiser dans une guerre qui lui a
» déjà fait perdre la moitié de ses états :
» voilà ce que j'attends. Au moment où
» ces princes ne pourront m'opposer que de
» la foiblesse, je reprendrai en Pologne tout
» ce qui me conviendra, et alors, accrues
» des légions sarmates, mes armées reporte-
» ront vers la Turquie leurs drapeaux vic-
» torieux.

LA COMTESSE.

» Eh quoi! madame, ce n'est donc pas
» seulement pour soutenir la cause des rois
» que vous avez excité tous les princes de
» l'Europe à s'armer contre la France, et
» que vous avez la première juré d'entrer
» dans leur coalition?

CATHERINE.

» La cause des rois m'intéresse, sans
» doute; mais en la défendant, je suis loin
» de les défendre eux-mêmes. Les rois sont
» mes ennemis, par cela seul qu'ils règnent,
» et il n'en est point dont je souffre vo-
» lontairement que le nom et la puissance
» s'élèvent à côté de ma puissance et de
» mon nom.

» Invitée de me joindre à la convention
» de Pilnitz, j'en signai le traité avec une
» joie inexprimable, non par les raisons de
» bienveillance et d'amitié qu'on me sup-
» posoit alors, mais parce que je voyois le
» romanesque Gustave III, cédant aux insti-
» gations de Fersen, devenir le chevalier du
» foible Louis XVI et de l'impudente et trop
» malheureuse Antoinette, et se précipiter
» dans des entreprises où le reste des forces

» suédoises sembloit devoir s'abîmer ; parce
» que je prévoyois que le roi de Prusse dé-
» rangeroit ses finances et terniroit lui-même
» l'éclat de ses armes ; parce que j'étois cer-
» taine que l'empereur se laisseroit arracher
» une grande partie de ses états héréditaires,
» peut-être même le sceptre de l'empire, et
» que dépourvu d'argent et de soldats, il
» ne pourroit plus désormais me disputer
» la gloire d'abattre le *croissant* ; parce
» qu'enfin j'espérois que toutes les puissances
» coalisées s'affoibliroient, les unes à l'envi,
» les autres malgré elles, et que quelque
» vigueur que pût déployer la France, elle
» se ressentiroit long-temps des maux que
» lui coûteroient ses succès.

» Il est vrai que tout ce que j'avois prévu
» n'est pas précisément arrivé. Un crime a
» suspendu les projets de Gustave et sauvé
» pour quelque tems la Suède ; mais d'autres
» crimes, j'espère, la rendront bientôt à la
» fatalité de sa destinée. — Frédéric Guil-
» laume, qui s'étoit follement flatté d'entrer
» en vainqueur dans Paris, a reconnu la
» vanité de ses espérances et abandonné la
» ligue du despotisme ; mais c'est après avoir
» épuisé son trésor, perdu dans les plaines

» de la Champagne une partie de son ar-
» mée, et appris à l'Europe combien la va-
» leur prussienne a dégénéré. Son oncle
» Henri, Mollendorff, et la tourbe des il-
» luminés le consoleront peut-être en lui
» faisant espérer de partager l'empire d'Al-
» lemagne; il envahira même les états, sans
» défense, d'une foule de petits princes qui
» fuyent devant les français républicains,
» comme les timides colombes à l'aspect des
» sanglans vautours. Tant mieux! plus il
» s'étendra vers le Rhin, moins il pourra
» se défendre du côté de la Vistule. — Fran-
» çois me sert encore mieux en s'opiniâtrant
» à soutenir une cause qui le ruine. Il court
» à sa perte avec bien plus de célérité que
» son oncle Joseph et son père Léopold.
» Bientôt il en sera réduit à l'Autriche, à la
» Hongrie et à la possession presqu'illusoire
» de cette couronne impériale dont chaque
» jour lui arrache quelque fleuron. J'ai feint
» de le plaindre; je viens de lui proposer
» de faire garder par des troupes russes ses
» frontières de la Gallicie et de la Lodomerie,
» tandis qu'il en ôtera les garnisons pour ren-
» forcer son armée du Rhin. Je ne sais pas
» comment il prendra mon offre; mais si mes

» soldats entrent dans ses places, il lui sera
» bien difficile de les en faire sortir. (1)

» — Plus éloignées que les puissances dont
» je viens de parler, la France et l'Angleterre
» m'occupent moins. Toutefois je vois, avec
» un plaisir extrême, les efforts d'une lutte
» qui les affoiblit également et les met pour
» long-temps dans l'impuissance de donner
» des secours aux barbares ottomans. Je n'ai
» point oublié tout ce que fit Choiseul pour
» arrêter dans l'Archipel le progrès de mes
» escadres; je sais ce qu'il en a inutilement
» coûté à Williams Pitt pour m'empêcher
» de conquérir Oczakow : je serai donc bien
» aise de n'avoir plus à rencontrer de pareils
» obstacles.

» Quoique j'eusse appuyé, pressé la royale

(1) Une partie de la Gallicie formoit jadis ce qu'on appelle la Russie rouge, sur laquelle Catherine prétend, comme souveraine de toutes les Russies, avoir des droits incontestables. La ville de Lemberg ou de Léopold, capitale de la Gallicie, étoit autrefois la capitale da la Russie rouge, et l'Impératrice tient tellement à cette possession, qu'au mois de mars 1796, le commissaire russe Divoff, chargé de la démarcation des limites, avec les commissaires de l'Empereur, se retira parce qu'on ne voulut point lui céder Brodi, Lemberg et quelques autres districts de la Gallicie.

» et vaine ligue de Pilnitz, quoique j'aye même
» depuis signé, en faveur de la même cause,
» un traité particulier avec l'Angleterre et
» l'Autriche, j'ai toujours sagement différé
» de faire marcher vers le Rhin l'armée que
» j'avais promise. Ce n'est même qu'au mo-
» ment où j'ai vu prêts à se dissoudre les
» restes de la coalition, que j'ai cru devoir
» envoyer en Angleterre une partie de ma
» flotte; mais mes précautions sont bonnes.
» Pitt me défraiera de tout. Mes matelots
» acquerront de l'expérience, et mes officiers,
» qui connoissent peu la tactique navale,
» apprendront à l'école des anglais à battre
» les anglais eux-mêmes.

LA COMTESSE.

» Ce que vous venez de me faire entendre,
» madame, m'apprend à connoître toute la
» grandeur de vos projets. Votre siècle n'a
» pas encore su vous apprécier. La postérité
» vous rendra mieux justice. On respectera ce
» sublime essor que le génie de Machiavel
» semble lui-même diriger.

CATHERINE.

» Non, chère Potocka, ma politique n'a pas
» besoin qu'on la dirige. Frédéric II a, dans

» un écrit imprimé et dans plusieurs de ses
» entretiens avec Algarotti, D'argens et Mau-
» pertuis, réfuté Machiavel; mais il n'atta-
» quoit le publiciste de Florence que pour
» que ceux qui le défendoient lui prêtassent
» plus de force et justifiassent le secret désir
» qu'il avoit de le prendre pour guide. Pour
» moi je n'ai jamais lu Machiavel, et j'ose
» pourtant croire que le plan qu'il a tracé
» pour un tyran subalterne, ne peut être
» d'accord avec mes idées. Mon ame s'est
» élevée à une hauteur où des conseils vul-
» gaires ne sont plus entendus.

LA COMTESSE.

» De cette hauteur où mon admiration
» vous suit, madame, vous devez sans doute
» trouver un secret plaisir à contempler le
» point d'où vous êtes partie.

CATHERINE.

» Je l'avoue, comtesse, ce n'est pas sans
» orgueil que je porte mes regards sur un
» point si éloigné. J'observe quelquefois dans
» la vaste carrière de la fortune, l'espace
» que j'ai parcouru, et je le trouve digne de
» moi. Mais ce qui me reste encore à fran-

» chir est immense et irrite mon ambition.
» La jalousie de mes rivaux, les efforts de
» mes ennemis, le temps destructeur, les
» infirmités de la vieillesse, tous les obstacles
» que le sort peut m'opposer, ne m'intimi-
» dent point. Je marche d'un pas toujours
» égal au but que je veux atteindre.

» Issue de la maison peu fortunée d'An-
» halt-Zerbst, et presque sujette du roi de
» Prusse, je n'ai dû qu'au hazard la main
» du grand-duc de Russie que Frédéric II
» m'aida à obtenir, après l'avoir refusée pour
» sa sœur Ulrique, à qui il donna, par un
» hymen moins brillant et plus heureux, la
» couronne de Suède. Cependant même avant
» de devenir l'épouse de l'héritier du trône
» des Czars, je sentois qu'un trône ne suf-
» fisoit pas à mon ambition. L'honneur de
» régner peut illustrer sans doute, mais je
» voulois une gloire plus solide, une gloire
» que je ne dûsse qu'à moi seule. Aussi, dès
» ma plus tendre jeunesse, je n'épargnai rien
» pour m'instruire. Presque toutes les langues
» de l'Europe, les sciences, les beaux-arts
» me devinrent familiers, et mon éducation
» fut la plus parfaite qu'une femme puisse
» souhaiter.

» A mon arrivée à Pétersbourg, Elisa-
» beth régnoit en fille peu digne de Pierre-
» le-Grand. Voluptueuse et foible, elle étoit
» cependant très-jalouse de sa puissance. Je
» le vis ; je sus me contraindre, et Elisabeth
» s'imagina que je ne me souciois que d'être
» jolie et quelquefois galante. Mon imprudent
» époux étoit loin d'imiter ma dissimulation.
» Il ne cachoit pas qu'il se croyoit l'héritier
» de l'empire, et sa dangereuse franchise
» fournissoit chaque jour aux flatteurs quel-
» qu'occasion d'irriter sa tante contre lui.
» Je voyois ses étourderies. Je n'avois garde
» de les prévenir. Je sentois que plus il se
» faisoit d'ennemis, plus il me préparoit de
» soutiens. J'étois d'ailleurs indignée de la
» manière dont il traitoit Poniatowsky, que
» toute la cour savoit être mon amant; j'étois
» bien plus irritée encore des préférences
» qu'il accordoit publiquement à l'arrogante
» et laide Woronzoff, sa maîtresse, car bien
» que je n'aimasse pas mon époux, j'étois
» éloignée de vouloir qu'il eût l'air de ne
» pas m'aimer.

» Elisabeth mourut et mon époux monta
» sur le trône. Aussitôt je changeai de con-
» duite. J'affectai de m'occuper des intérêts

» et de la gloire de la Russie. J'accueillis
» tous les mécontens. Je les flattai d'un
» changement prochain. Je choisis assez pu-
» bliquement mes amans parmi des cour-
» tisans et des officiers que je savois être
» le plus haïs du Czar, et sur la vengeance
» et l'audace desquels je pouvois compter.
» Je cherchai enfin tous les moyens de porter
» mon époux à éclater contre moi. Je n'en
» avois pas besoin. Pierre III, poussé par
» l'ambitieuse Woronzoff, humilié des
» aventures scandaleuses que je m'étois per-
» mises pendant que je n'étois encore que
» grande-duchesse, me préparoit l'affront
» d'un divorce et les horreurs d'une éter-
» nelle prison. Je ne fus instruite de cet
» affreux dessein que trois jours avant l'ins-
» tant où il devoit s'accomplir. Soudain mes
» amis s'assemblèrent, Pierre III fut ar-
» rêté, le peuple se déclara, je régnai
» seule.

LA COMTESSE.

» Je n'ai jamais su, madame, que d'une
» manière imparfaite et sans doute infidèle,
» les détails de ce mémorable évènement.

CATHERINE.

» Voici ce qui va vous les apprendre avec
» exactitude :

— En disant ces mots, l'Impératrice se leva, prit dans sa bourse une petite clef, ouvrit son secrétaire, et tira d'une cassette de bois de sandal un cahier de papier qu'elle donna à lire à la comtesse. Ensuite la laissant parcourir tranquillement le cahier, elle se mit, suivant sa coutume, à répondre à quelques lettres.

Cependant j'avois bien observé la cassette d'où l'Impératrice avoit tiré le manuscrit, et je me réjouis lorsque je vis qu'en l'y replaçant elle oublioit d'en ôter la clef. J'ai donc saisi, avant de quitter sa chambre, l'occasion d'enlever ce précieux morceau. Je l'ai copié tel que vous le trouverez à la suite de ma lettre, et je profiterai d'un instant favorable pour le remettre dans la cassette. Mais écoutons la conversation qu'on vient de reprendre.

CATHERINE.

» Que pensez-vous de ce que vous avez
» lu, comtesse ?

LA COMTESSE.

» Je frémis et j'admire, madame !

CATHERINE.

CATHERINE.

» Et c'est là, ma chère, ce qui me flatte
» le plus ! Peu m'importe qu'en apprenant
» à me connoître on frémisse, pourvu qu'on
» m'admire.

LA COMTESSE.

» J'ai cru qu'un autre sentiment parta-
» geoit votre grande ame. L'amour de la phi-
» losophie et le bien de votre peuple sem-
» bloient vous être chers.

CATHERINE.

» Voici ce qui a pu fonder cette opinion.
» Je m'occupai quelque tems, non de la
» philosophie, mais des philosophes ; non
» du bien de mes sujets, mais des loix
» propres à les rendre plus aveuglement
» soumis. Aussi, malgré mon despotisme,
» mes peuples m'idolâtrent, et malgré tout
» ce que j'ai fait contre l'humanité, les
» premiers philosophes du siècle m'ont
» célébrée. Pour une pension de quelques
» roubles, l'enthousiaste Diderot m'a prô-
» née comme la première des femmes.
» Pour un présent de fourrure ou pour de
» vaines cajoleries, Voltaire et d'Alembert
» n'ont cessé de m'appeller la Sémiramis du
» Nord. J'avois encore un moyen de plus

» d'engouer la tourbe des écrivains ; je le
» mis en usage. Tandis que j'exerçois jus-
» qu'en Pologne une intolérance révoltante,
» je traduisois de ma main, en langue russe,
» le chapitre de Bélisaire sur la tolérance;
» et tout en faisant verser des flots de sang,
» tantôt du côté de la Finlande, tantôt vers
» le Bosphore, j'écrivois de petites lettres et
» de grandes proclamations remplies de la
» plus douce bienfaisance.

» Cependant ce rôle m'a déplu. Depuis
» que j'ai vu la philosophie s'occuper d'ap-
» prendre aux peuples qu'ils n'étoient pas de
» vils troupeaux d'esclaves, je ne veux plus
» aucun commerce avec les philosophes;
» et s'il en étoit un assez hardi pour venir
» se faire entendre dans mes états, je l'en-
» verrois prêcher ses maximes aux ours de
» la Sibérie.

» Mais quand je proscris des philosophes,
» je sais honorer les hommes qui ne s'oc-
» cupent que de sciences exactes et de dé-
» couvertes utiles, tels que les Euler, les
» Gmelin, les Pallas; et en les accueillant,
» je ne leur permets que des travaux propres
» à étendre ma puissance et ma gloire.

LA COMTESSE.

» Que de sagesse ! que de prévoyance ! que
» de grandeur ! J'ai peine à me persuader
» que ce soit vous-même, madame, qui a
» de si sublimes vertus, alliez les écarts de
» ces passions dont vous me rendez quel-
» quefois témoin.

CATHERINE.

» Cessez de vous en étonner, comtesse.
» La nature, en me faisant naître au milieu
» des glaces du nord, m'a donné une ame de
» feu et a mis dans cette ame un grand pen-
» chant à l'amour. J'ai de bonne heure connu
» les plaisirs. Mes sens s'y sont accoutumés,
» et l'âge même ne peut m'en faire perdre
» l'habitude ; d'ailleurs cette passion me fut
» toujours plus utile que nuisible. Soit hazard,
» soit précaution, je n'ai jamais eu pour fa-
» voris que des hommes ardens à défendre
» mes intérêts, et si je me permets quelques
» fantaisies obscures, ceux qui en sont l'ojet
» restent toujours écartés des affaires. Je
» n'ai jamais oublié que les malheurs du
» règne d'Anne et de celui d'Elisabeth, ne
» furent dus qu'à d'indignes amans.

LA COMTESSE.

» Czarine, vous êtes la seule femme qui
» sache prendre tant d'empire sur elle-même.
» Vous pouvez retenir votre amour : pouvez-
» vous aussi retenir votre haine?

CATHERINE.

» Quelquefois : mais elle s'accroît par la
» contrainte ; et quand des raisons d'état
» cessent de m'arrêter, je m'y livre avec
» transport. Ma tendresse combattue et mon
» amour-propre blessé me rendent toujours
» implacable.

LA COMTESSE.

» Ah! je me félicite de pouvoir, au moins
» par-là, ressembler à votre majesté. — Je
» n'aime point Tschesné (1), mais je ne puis
» considérer sans horreur l'abandon où il
» me laisse.

CATHERINE.

» Souhaiteriez-vous de le voir revenir à
» vous, ma chère Potocka?

(1) *Tschesné* signifie en polonais Felix ou Heureux. C'est le surnom de ce comte Potocki qui a facilité aux russes l'invasion de la Pologne.

LA COMTESSE.

» Je ne souhaite que de le punir, ma-
» dame, lorsque je me rappelle comment
» vous vous êtes vengée d'un infidèle époux.

CATHERINE.

» Et moi je vous conseille d'écarter ces
» idées. Laissez-moi le soin du châtiment de
» Potocki; ses services ne me font pas ou-
» blier que vous êtes mon amie, et qu'il n'est
» qu'un traître. Toutefois, si j'ai dû me dé-
» livrer d'un indigne époux, je saurois aussi
» punir celle qui oseroit m'imiter.
— Je ne vous le cache pas, mon cher monsieur Drawer, ces dernières paroles furent prononcées d'un ton si sévère, que j'en tremblai. En même temps j'observai que madame Potocka pâlissoit. L'Impératrice voulant sans doute lui éviter l'embarras d'une réponse, sortit de son boudoir, et m'appercevant dans sa chambre à coucher, elle vint choisir quelques-uns de mes bijoux.

Au même instant les ministres furent annoncés. Catherine passa dans la salle du conseil. Je m'emparai du manuscrit que j'avois

vu serrer dans la cassette, et je m'esquivai.

Lisez ce morceau, vous vous appercevrez aisément que je l'ai copié très à la hâte.

Que les bénédictions du Dieu d'Israël vous accompagnent!

ZABULON-KHITRE.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION DE RUSSIE,

EN 1762,

ET DES CAUSES QUI L'ONT PRODUITE.

Il n'est point désormais de grands évènemens qui puissent échapper à l'histoire, et ceux que son pinceau se plaît le plus à retracer, sont ces catastrophes sanglantes qui ébranlent les empires, ou qui font passer les rênes des gouvernemens d'une main dans l'autre. Ce seroit donc en vain qu'on voudroit taire ou déguiser les causes de la révolution qui, en 1762, fit changer de maître le trône de Russie : trop d'écrivains chercheront à les dévoiler, et il importe que la postérité les connoisse avec exactitude.

Pour bien juger du caractère de Pierre III, de ses fautes et de ses malheurs, il faut d'abord jetter un coup-d'œil sur le règne d'Elisabeth et sur les intrigues que for-

mèrent contre son neveu les ambitieux et perfides courtisans de cette princesse.

Elisabeth Pétrowna étoit fille de Pierre-le-Grand et de Catherine première, qui, malgré toute sa puissance, fut obligée à sa mort de laisser le trône au jeune Pierre II (1), fils du malheureux Czarowitsch Alexis, décapité par l'ordre de son père.

Pierre II ne règna que trois ans, et fut remplacé (2) par l'Impératrice Anne, fille du Czar Iwan, frère aîné de Pierre premier.

A Anne succéda, en 1740 (3), Iwan III, son neveu, qui étoit encore au berceau, et qu'une conspiration dirigée par un chirurgien d'extraction française, nommé Lestocq, détrôna treize mois après (4) pour élever Elisabeth à l'empire (5).

(1) Le 18 mai 1727.

(2) Le premier février 1730.

(3) Le 28 octobre.

(4) Le 7 décembre 1741.

(5) L'Estocq devint à son tour victime d'une cabale formée contre lui. Le chancelier Bestuscheff, et quelques autres courtisans, l'accusèrent auprès d'Elisabeth d'entretenir une correspondance dangereuse avec l'Ambassadeur de Prusse, et l'aveugle princesse sacrifia à leur animosité celui à qui elle devoit le trône. L'Estocq fut dépouillé de tous ses biens, et exilé

Elisabeth ressembloit, dit-on, à la belle Catherine sa mère, et étoit encore plus belle. Elle possédoit une taille avantageuse et admirablement proportionnée; et quoique ses traits fussent un peu grands, sa phisionomie n'en avoit pas moins une douceur inexprimable, qu'elle augmentoit encore par les charmes d'une conversation souvent enjouée et presque toujours flatteuse. Mais si elle égaloit sa mère par ces avantages qui rendent la société d'une femme si agréable, si elle la surpassoit dans son goût démesuré pour les plaisirs, elle étoit loin d'avoir, comme elle, cette force d'ame qui donne à ceux dont elle est le partage, un ascendant irrésistible sur tout ce qui les entoure. Au lieu de savoir dominer les autres, Elisabeth se laissoit sans cesse dominer, et cette foiblesse fut la première cause du malheur de Pierre III.

dans un misérable village de la province d'Archangel, où on le laissoit manquer de tout. Ce fut Pierre III qui le rappela; mais une partie de ses biens se trouva perdue, et il ne la regretta point, non-plus que la cour, où il cessa d'aller, parce qu'il avoit appris à en connoître les dangers. Il mourut à Pétersbourg en 1767.

Pour mieux vivre à l'abri de toute dépendance, Elisabeth refusa constamment de prendre un époux avec lequel il lui eût fallu partager l'empire; mais elle n'en goûta pas moins les délices de l'amour, même les douceurs de la maternité; et comme avec ses autres foiblesses elle avoit celle d'être dévote, le feld-maréchal Alexis-Grégoriewitsch Razumoffsky, son grand-veneur, sut la décider à lui donner secrètement la main. Les comtes Tarrakanoff et leur sœur (1) ont été le fruit de cette union clandestine. Razumoffsky (2) n'étoit cependant pas le seul

(1) Nous rapporterons plus bas la fin malheureuse de cette jeune Princesse, et les traitemens barbares que lui firent éprouver Catherine II et Alexis Orloff, lorsque ce dernier l'eut enlevée à Rome, où elle avoit été conduite par le Prince Radziwill.

L'un des frères Tarrakanoff vit encore. L'autre mourut à Pétersbourg d'une manière funeste. Destiné à entrer dans le collège des Mines, il suivoit un cours de chymie chez le professeur Lehmann; et en mettant sur le fourneau un vase rempli de poison, il le cassa et fut suffoqué.

(2) L'Impératrice Elisabeth combla de bienfaits Alexis Razumoffsky. Elle lui avoit fait présent du palais d'Anitzkoï, qui, après la mort de ce favori, rentra dans les domaines de la couronne; et ce qui est remarquable, c'est que Catherine II a, depuis, donné ce palais à Potemkin.

amant d'Elisabeth, elle avoit besoin d'en changer souvent; mais le rusé favori ne lui laissoit présenter que ceux à qui il croyoit assez peu d'esprit ou d'ambition pour balancer son crédit.

A son goût pour la volupté, Elisabeth joignit d'abord la passion de la bonne chère, ensuite elle se livra à celle du vin. Les festins, les bals, les mascarades, les amusemens les plus puériles l'emportoient à ses yeux sur les affaires, et c'est ainsi qu'elle remplissoit des journées qu'elle avoit promis d'employer au bonheur de l'Empire.

Celui qui, après Alexis Razumoffsky, avoit le plus d'ascendant sur l'esprit d'Elisabeth, étoit le grand-chancelier Alexis Bestuscheff-Riumin (1), l'homme le plus hardi et le plus habile de toute la Russie. Il gouvernoit à-la-fois l'Impératrice, son favori et tous les ministres; il régloit seul, pour ainsi dire, les affaires au-dehors comme au-dedans de l'Empire.

(1) Le grand-chancelier descendoit de la famille noble de Best, dans le comté de Kent, en Angleterre. L'un des Best vint chercher fortune en Russie au quatorzième siècle et fut la tige des Bestuscheff-Riumin.

Le comte Jwan Jwanovitsch Schuwaloff fut aussi un des favoris d'Elisabeth, mais il ne se servit guère de son crédit que pour augmenter ses richesses, qui étoient déjà excessives, et il laissoit à son cousin Pierre Schuwaloff la fureur d'intriguer (1). Flatteur adroit de l'Impératrice, Jwan Schuwaloff ne lui parloit jamais que d'humanité ou de gloire. Il lui extorqua, par ce moyen, des dons immenses, et il lui inspira le désir de faire écrire l'histoire de Russie; désir qu'il sut aussi tourner à son profit en s'attirant les louanges de Voltaire.

Cependant Elisabeth voulant ôter à la famille d'Anne Jwanovitsch l'espoir de remonter sur le trône, désigna pour lui succéder Charles-Pierre Ulric, fils du duc de Holste n-Gofforp, et d'Anne fille de Pierre-le-Grand; et l'ayant appelé à Pétersbourg en 1742, elle lui fit abjurer le luthéranisme pour la religion grecque, prendre le nom de *Pierre Fedorowitsch*, et le déclara grand-duc de Russie et son héritier présomptif. Ce

(1) Pierre Jwanowitsch Schawaloff avoit conçu l'espoir de s'emparer du trône au préjudice du grand-duc, mais ce projet paroissoit si extravagant, qu'Elisabeth elle-même ne faisoit qu'en rire.

prince n'étoit alors âgé que de quatorze ans.

Trois ans après (1), on songea à lui faire épouser Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst (2), qui avoit environ un an moins que lui, et qui, en embrassant le rit grec, changea son nom en celui de Catherine Alexieffna, qu'elle a tant illustré depuis.

Toute l'Europe fut trompée sur les causes de cette alliance qu'on attribua à l'entremise du roi de Prusse. Il est vrai que Frédéric l'avoit désirée, mais sans un moif étranger à la politique, les sollicitations de ce monarque seroient restées sans effet.

Long-temps avant de monter sur le trône des Czars, Elisabeth avoit été promise au jeune prince de Holstein-Eutin, frère de la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de Catherine; mais au moment où le mariage alloit se célébrer, le prince tomba malade et mourut. Elisabeth, qui l'aimoit avec excès, s'abandonna à la plus amère douleur, et dans son désespoir elle fit vœu de renoncer à l'hymen, vœu qui, comme on l'a déjà dit, a été, au moins publiquement, observé. Si même on vit depuis Elisabeth céder à l'amour que lui ins-

(1) En l'année 1747.

(2) Elle nâquit le 25 avril 1729.

pirèrent plusieurs de ses courtisans, elle n'en conserva pas moins une vive tendresse pour l'objet de sa première passion. Elle rendoit à sa mémoire une espèce de culte et n'en parloit qu'en versant des larmes.

La princesse d'Anhalt-Zerbst n'ignorant pas le tendre souvenir qu'Élisabeth conservoit de son frère, résolut d'en profiter pour assurer un trône à sa fille. Son projet fut confié au roi de Prusse qui s'en applaudit, et bientôt après l'appuya de tout son pouvoir.

La Princesse de Zerbst se rendit à Pétersbourg, où Elisabeth l'accueillit avec amitié. Sa fille qui étoit jolie et parée de toutes les graces de la jeunesse, fit d'abord une assez forte impression sur le cœur du jeune grand-duc, et comme il étoit lui-même alors fort bien fait et doué d'une figure très-avantageuse, l'attachement devint réciproque et fut bientôt l'objet des entretiens de la cour. Elisabeth elle-même les remarqua et n'en parut point fâchée. La princesse de Zerbst, qui épioit le moment favorable, ne perdit point de temps, courut se jetter aux pieds de l'Impératrice, lui peignit l'inclination des deux jeunes amans comme une passion insurmontable, et lui rappellant l'amour qu'elle avoit eu pour le prince de

Holstein son frère, elle le conjura de faire le bonheur de la nièce de ce prince si regretté.

Il n'en falloit pas tant, sans doute, pour décider l'Impératrice. Elle mêla ses pleurs à ceux de la princesse de Zerbst, et lui promit en l'embrassant que sa fille seroit grande-duchesse.

Le lendemain le choix d'Élisabeth fut annoncé au conseil et aux ministres étrangers. Le mariage fut fixé à un jour assez prochain, et on en ordonna les apprêts avec une magnificence digne de l'héritier du trône des Russes.

Mais le sort qui jusqu'à ce moment avoit paru si favorable au grand-duc, commença à se tourner contre lui, et Catherine fut menacée de perdre son amant comme Elisabeth avoit perdu le sien. Le grand duc fut attaqué d'une fièvre violente, et une petite vérole très-maligne ne tarda pas à se déclarer. Ce prince ne succomba cependant pas à cette maladie, mais il en conserva des traces cruelles. La métamorphose fut terrible. Non-seulement il perdit les charmes de son visage, mais il devint contrefait et presque hideux.

On ne laissoit point approcher la jeune prin-

cesse de l'appartement du grand duc, mais sa mère lui rendoit compte des progrès de la maladie de ce prince. Voyant combien il étoit changé et espérant affoiblir l'effet que sa première vue feroit sur sa fille, elle le lui peignoit comme un des hommes les plus laids qu'elle put imaginer, et elle lui recommandoit en même-temps de dissimuler le dégoût qu'il lui inspireroit. Malgré cela, la jeune princesse ne revit le grand-duc qu'avec une secrète horreur; elle sut pourtant se contraindre, et courant au devant de lui, elle l'embrassa avec toutes les apparences de la joie. Mais dès qu'elle rentra dans son appartement, ne songeant qu'à son malheur, elle tomba évanouie et fut trois heures avant de reprendre l'usage de ses sens.

Le chagrin que la jeune princesse venoit d'éprouver ne lui fit pourtant point chercher à différer d'épouser le grand-duc. L'Impératrice voyoit avec plaisir cette alliance; la princesse de Zerbst la désiroit avec passion, et les conseils de l'ambition, plus puissans encore sur le cœur de Catherine que les volontés de sa mère et celles de l'Impératrice, ne lui permettoient pas d'hésiter.

L'hymen fut donc célébré; mais malgré le

penchant qui s'étoit manifesté entre le grand-duc et la princesse dès le premier moment où ils s'étoient vus, la nature ne les avoit pas destinés à s'aimer long-temps, et le changement survenu dans les traits du prince ne fut pas la seule cause de l'indifférence de sa jeune épouse. Il avoit une imperfection qui, quoiqu'aisée à détruire, sembloit bien plus cruelle : la violence de son amour, ses efforts réitérés ne purent le faire réussir à consommer le mariage. Si ce prince s'étoit confié à quelqu'un qui eut un peu d'expérience, l'obstacle qui s'opposoit à ses désirs eut été vaincu. Le dernier rabin de Pétersbourg ou le moindre chirurgien l'en auroit délivré. Mais telle étoit la honte dont l'accabloit ce malheur qu'il n'eut pas même le courage de le révéler, et la princesse qui ne recevoit plus ses carresses qu'avec répugnance, et qui n'étoit pas alors moins inexpérimentée que lui, ne songea ni à le consoler, ni à lui faire chercher des moyens qui le ramenassent dans ses bras. Cependant ils vécurent quelque temps dans une intelligence apparente, que Catherine prolongea tant qu'elle crut en avoir besoin.

Cette princesse, élevée non loin de la

cour du grand Frédéric, où tout respiroit l'amour des sciences et des beaux-arts, joignoit à la beauté et à l'esprit très-juste qu'elle avoit reçu de la nature, des connoissances étendues et la facilité de s'exprimer avec élégance dans plusieurs langues.

Pierre avoit aussi de l'esprit, mais son éducation étoit très-négligée. Il possédoit un cœur excellent, mais il manquoit de politesse. Il étoit d'une assez grande taille, mais laid et presque difforme. Il rougissoit souvent de la supériorité de sa femme, et sa femme rougissoit de le voir trop peu digne d'elle ; enfin il ne savoit pas la rendre heureuse. De-là nâquit cette haine mutuelle que les courtisans ne tardèrent pas à découvrir, et qui s'accrût si rapidement.

Par une bizarrerie cruelle, Elisabeth sembloit craindre que son neveu ne fut trop instruit et ne se rendit trop recommandable. Dès l'instant qu'elle l'eut choisi pour successeur, elle le regarda comme un rival. C'est pour cela peut-être qu'elle lui ôta le sage Brumner, qui avoit commencé son éducation dans le Holstein, et qu'elle mit auprès de lui Tschoglokoff, l'un des esprits les plus bornés de la Russie. En vain quelques hommes ver-

tueux, car il s'en trouve même à la cour de Pétersbourg; en vain quelques femmes estimables, car il y en avoit même auprès d'Elisabeth; en vain ces personnes qu'affligeoient l'ignorance et l'espèce d'abandon où on laissoit le jeune Pierre, voulurent en faire pressentir le danger à sa tante, l'Impératrice fut sourde à leurs représentations et les repoussa même quelquefois avec dureté.

On peut citer, entr'autres exemples, celui d'une femme-de-chambre, nommée Johanna, qui eut le courage de demander à cette princesse pourquoi elle écartoit le grand-duc de toutes les délibérations du conseil. « Si vous » ne lui laissez rien apprendre de ce qu'il » faut savoir pour gouverner, ajouta-t-elle, » que voulez-vous donc qu'il devienne, et » que voulez-vous que devienne l'empire? » Pour toute réponse, Elisabeth la regardant avec colère, lui dit: « Johanna, sais-tu où » est la Sibérie? » — Néanmoins la généreuse Johanna en fut quitte pour la peur, et elle se garda de faire à sa maîtresse de nouvelles remontrances.

Mais si quelques voix avoient osé s'élever en faveur de Pierre, il en étoit beaucoup d'autres qui se faisoient entendre contre lui.

Les courtisans ne l'avoient vu arriver que d'un œil jaloux, et comme un homme qui devoit partager et peut-être leur arracher tout entier le pouvoir dont ils jouissoient. Parmi ceux qui cherchoient le plus à lui nuire, on compte le grand-chancelier Bestuscheff. Il avoit formé dès le commencement du mariage du grand-duc, le dessein d'exclure ce prince du trône; et quelque hardi, quelque dangereux que fut son projet, il s'occupoit sans cesse des moyens de le faire réussir. Son génie prévoyant ne se flattoit pas à la vérité de parvenir à voir entièrement deshériter Pierre, mais il vouloit au moins le reléguer dans les camps et placer Catherine à la tête de toutes les affaires.

Dès que le plan de Bestuscheff fut bien arrêté, il le communiqua à plusieurs autres courtisans, qu'il savoit remplis de la haine qui l'animoit. Des femmes même furent admises dans la confidence, et ce ne furent pas elles qui servirent le moins les desseins du chancelier. Ce ministre conduisoit son intrigue avec une adresse extrême. Il écrivoit chaque jour les instructions qu'il donnoit aux personnes de son parti, sur de petits morceaux de papier et dans des termes

qui ne pouvoient être compris que par elles. Ensuite il renfermoit ces papiers dans une boîte à double fond, et en faisant semblant d'offrir du tabac, il les distribuoit suivant ses desseins. Par ce moyen ses confidens savoient ce qu'ils avoient à faire ou à dire dans la journée. Leur principal emploi étoit de noircir le grand-duc aux yeux d'Elisabeth. Ils relevoient ses moindres défauts, ils aggravoient ses plus légères fautes, ils lui imputoient des vices qu'il n'avoit pas encore et qu'ils vouloient lui faire contracter. Ils alloient même jusqu'à faire craindre à l'Impératrice que son neveu ne devint dangereux à sa puissance.

La foible Elisabeth n'étoit que trop portée à prêter l'oreille à ces perfides insinuations. Naturellement timide et soupçonneuse, elle finit par abhorrer celui dont elle n'avoit pas eu à se défier un seul instant.

Mais quelle étoit donc la cause de la conduite de l'ambitieux Bestuscheff? Pénétrant et rusé, ce ministre n'avoit pas tardé à appercevoir dans le grand-duc un caractère foible. Il avoit sans doute également observé que la grande-duchesse étoit en tout l'opposé de son mari. Ne devoit-il donc pas espérer

que s'ils montoient sur le trône, il lui seroit plus facile de gouverner le prince que la princesse? Non; il ne l'espéroit pas, car il savoit que Pierre conservoit contre lui beaucoup de ressentiment pour un tour qu'il avoit joué au duc son père, relativement à ses états héréditaires du Holstein.

Bestuscheff qui s'étoit appliqué aux affaires et à l'intrigue depuis plus de quarante ans, Bestuscheff qui, après avoir accompagné les ambassadeurs Russes au congrès d'Utrecht, s'étoit formé en Angleterre sous les ministres de George premier, et qui, revenu à Pétersbourg, avoit été nommé ministre à la cour de Copenhague, et delà étoit allé à Hambourg en qualité d'envoyé extraordinaire auprès du cercle de la Basse-Saxe, Bestuscheff, en passant par Kiel, avoit eu l'audace et l'adresse d'enlever, dans les archives des ducs de Holstein, le testament de l'Impératrice Catherine première et les actes originaux relatifs aux liaisons de ces ducs avec la Russie. — C'étoit là ce que Pierre ne pouvoit lui pardonner, et Bestuscheff ne le sentoit que trop.

Pierre lui en vouloit en outre de ce que le chancelier soutenoit la maison d'Autriche,

auprès de sa tante, contre le roi de Prusse à qui ce jeune prince avoit voué une sorte d'idolâtrie.

Le grand-chancelier avoit su faire entrer dans son parti presque tous ceux pour qui Pierre sembloit avoir de l'inclination, et qui ne l'approchoient que pour l'épier et lui nuire. De ce nombre étoit Cyrille Razumoffsky, qui avoit fait une de ces fortunes qu'on regarde comme des prodiges dans les autres états, mais qui sont très-fréquentes en Russie. Cyrille étoit un paysan qui, n'étant pas plutôt instruit de la faveur dont le feld-maréchal, son frère, jouissoit auprès de l'Impératrice, partit de l'Ukraine, sa patrie, et arriva avec sa guitarre (1) à Pétersbourg. Bientôt Cyrille fut créé comte, commandant des gardes d'Ismaïloff, hetman des cosaques de la petite Russie, et même président de l'académie des sciences et des arts (2). Quoique d'une extraction grossière et sans éducation, Cyrille Razumoffsky, fin et délié, s'insinua

(1) C'est un instrument à trois cordes que les russes appellent *Balaleiga*.

(2) Il fut par la suite chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky, de Sainte-Anne et de l'Aigle-Blanc de Pologne.

aisément dans les bonnes graces du grand-duc (1); et quoique nouvellement à la cour, il trahit le prince avec une effronterie et une bassesse dignes d'un vieux courtisan.

Au désir de servir les desseins du grand-chancelier se joignirent bientôt, dans le cœur de Cyrille Razumoffsky, les motifs d'une vengeance personnelle. A mesure que ses honneurs s'accrurent, il ne souffrit plus qu'impatiemment les plaisanteries du grand-duc, qui, à la vérité, dans les orgies auxquelles Cyrille l'excitoit lui-même, lui rappelloit quelquefois trop grossièrement, trop publiquement, sa naissance, sa guitarre et les occupations serviles de sa jeunesse.

Le grand-duc avoit un autre favori qui ne le trahissoit point, mais qui malheureusement n'avoit ni assez de prévoyance ni assez d'adresse pour empêcher qu'on le trahit; c'étoit son aide-de-camp-général Chudowitsch. Né dans la petite Russie, Chudowitsch souhaitoit d'en devenir l'hetman, et Pierre favorisoit cette prétention, même aux yeux de Cyrille Razumoffsky. Dès-lors

(1) Le grand-duc l'appelloit *son frère, son ami*, et il voulut que Cyrille Razumoffsky lui donnât les mêmes noms.

Cyrille jura dans son cœur au prince une haine implacable.

Il offrit au grand-chancelier une maison de campagne qu'il possédoit près de Kamennoi-Noss, pour y délibérer plus à l'aise sur le projet de perdre le grand-duc, et ce fut là qu'on tint depuis tous ces perfides conseils à la tête desquels étoient d'abord Bestuscheff, Cyrille, et ensuite Schuwaloff, la jeune princesse Daschkoff et Marie Séménoffna-Tschoglokoff, dame d'honneur de l'Impératrice et l'une de ses plus dangereuses confidentes. Les conspirateurs se concertoient sur les personnes qu'ils avoient besoin de s'associer. Ils se rendoient compte des coups qu'ils avoient déjà portés, en préparoient de nouveaux; ils prenoient enfin les mesures les plus propres à priver du trône le dernier rejetton de Pierre-le-Grand.

On voulut, par exemple, persuader à l'Impératrice que son neveu s'adonnoit à l'ivrognerie, même long-tems avant qu'il eut l'habitude de boire avec quelqu'excès, habitude qu'il ne contracta sans doute que par désœuvrement, par ennui et par les lâches suggestions de ceux qui l'entouroient: voici comment on s'y prit.

— Séménoffna-Tschoglokoff s'entretenant un jour avec Elisabeth, et voyant que cette princesse n'étoit pas contente du grand-duc, elle lui dit d'un air affligé qu'il étoit bien malheureux que ce prince, si jeune encore, se livrât à la boisson. Elisabeth, qui entendoit pour la première fois accuser le grand-duc de ce vice, crut que c'étoit une calomnie, et défia Séménoffna de prouver ce qu'elle avançoit. « Rien n'est plus aisé, répondit l'im-» pudente Séménoffna. Votre majesté pourra » en juger par ses propres yeux. » Peu de jours après, sachant que le grand-duc étoit incommodé et gardoit la chambre, elle alla le voir et lui demanda la permission de venir lui tenir compagnie à dîner. Pierre y consentit et la fit mettre à table avec lui. Pendant le repas, Séménoffna se montrant très-gaie, très-caressante, dit au prince qu'elle vouloit le guérir avec une bouteille de Champagne. La bouteille est demandée; l'adroite Séménoffna s'en saisit, y jette furtivement une prise de tabac d'Espagne, et en faisant boire au grand-duc quelques rasades à la santé de sa tante, elle l'enivra complètement. Aussitôt la perfide dame d'honneur court avertir l'Impératrice. Elisabeth arrive,

et ignorant les détails de la scène qui vient de se passer, elle ne put voir sans colère son triste neveu. Déjà trop disposée à se prévenir contre lui, elle crut bien plus aisément par la suite tout ce que Séménoffna Tschoglokoff et ses complices voulurent imputer à ce prince, et enhardis par ce succès, les conspirateurs osèrent se permettre les rapports les plus infidèles.

D'ailleurs, l'état de désœuvrement et d'abandon dans lequel languissoit Pierre, et la malheureuse facilité de son caractère, ne tardèrent pas à favoriser les desseins de ses ennemis.

Lorsque l'Impératrice crut qu'il se livroit aux excès, non-seulement elle supprima la gratification de cinquante mille roubles dont elle avoit coutume de lui faire présent au jour de sa naissance, mais elle fit tellement diminuer les dépenses de sa table, que le prince et ses convives n'y trouvoient pas quelquefois à manger suffisamment. Pierre laissoit alors échapper des plaintes où il se mêloit de l'humeur, et ces plaintes étoient soigneusement recueillies, empoisonnées et rendues à l'Impératrice.

Dans les premiers temps du mariage du

grand-duc, sa tante lui avoit fait présent d'Oranienbaum, maison de plaisance qui avoit appartenu au célèbre Menzikoff, et dès que la belle saison lui permettoit de quitter Pétersbourg, où il vivoit plutôt comme un prisonnier d'état que comme l'héritier du trône, Pierre se retiroit dans cette maison. Là, délivré de la présence de sa tante, et bannissant toute contrainte, il s'amusoit à faire revêtir ses gens d'un uniforme allemand et à leur faire faire l'exercice à la prussienne. Elisabeth sembla applaudir à cette occupation, qu'elle crut devoir écarter de son neveu le goût des plaisirs dangereux, et même le goût des intrigues politiques qu'elle regardoit comme bien plus dangereuses encore. En même-temps elle donna ordre qu'on tirât de divers régimens un assez grand nombre de soldats, qui furent mis en garnison à Oranienbaum et ajoutés à ceux du grand-duc; mais cette attention, qui paroissoit une faveur accordée au prince, n'étoit peut-être qu'une précaution de plus qu'on prenoit contre lui. Quoi qu'il en soit, il la reçut avec transport, et se livra à son inclination militaire et prussienne avec une nouvelle ardeur.

Beaucoup d'allemands sont dès long-temps dans l'usage d'aller chercher fortune en Russie. L'élévation d'un prince Holsteinois au rang de grand-duc y en attira encore d'avantage. Les soldats que Pierre avoit à Oranienbaum étoient presque tous de cette nation. Il en choisit en outre beaucoup d'autres qui savoient la musique ou qui avoient des dispositions pour jouer la comédie, et il en forma une troupe à qui il faisoit représenter les meilleures pièces du théâtre allemand.

Cependant ni le théâtre, ni les exercices militaires ne pouvoient occuper toute la journée de ce prince, et le vide en étoit trop souvent rempli par les habitudes qu'il avoit commencé à prendre dans l'oisiveté du palais de Pétersbourg.

Le parti formé contre lui connoissant son penchant extrême pour tout ce qui étoit prussien, avoit trouvé le moyen de lui faire persuader qu'en Prusse tous les officiers avoient sans cesse la pipe à la bouche, buvoient et jouoient. Les jeunes gens qui l'entouroient joignoient, sinon par méchanceté, au moins par libertinage, l'exemple à ce précepte, et d'après cela il devint fumeur, buveur, joueur.

Catherine tenoit alors une conduite toute opposée à celle de son époux. Dirigée par sa vigilante mère, elle ne s'occupoit qu'à se faire des partisans parmi les personnages les plus puissans de la cour. Son violent penchant aux plaisirs se taisoit à la voix de l'ambition, et si elle n'étoit pas parvenue à captiver l'amitié de l'Impératrice, elle avoit au moins su la forcer à l'estimer.

Cependant, ce qui semblera peut-être difficile à croire, c'est que la princesse de Zerbst ne gardoit pas pour elle-même autant de circonspection qu'elle en inspiroit à sa fille. Elisabeth la considéroit comme une amie, une sœur, et lui montroit une confiance sans bornes. Fière de son crédit, la princesse de Zerbst ne tarda pas à en abuser. Elle voulut se mêler des intrigues des courtisans, se rendre la dispensatrice des graces, entrer enfin dans le secret des affaires les plus importantes. Sa hauteur révolta les favoris, sa curiosité fatigua les ministres. Ils se réunirent tous pour réveiller la jalousie de l'Impératrice, et pour l'arracher à un joug qu'elle s'étoit laissé imposer sans s'en appercevoir. Leurs efforts ne furent point vains. Elisabeth retira presque tout-à-coup la confiance

qu'elle accordoit à la mère de Catherine.

La princesse de Zerbst, désolée de ce revers, chercha tous les moyensd' y remédier. Elle demanda des conseils au roi de Prusse et au roi de Suède, mais on l'observoit sévèrement. Il lui devint très-difficile d'entretenir des correspondances. Voici comment elle s'y prit un jour pour faire parvenir une lettre au roi de Suède. Il y avoit bal à la cour; la princesse de Zerbst y étoit avec la grande-duchesse, sa fille. Tout-à-coup la grande-duchesse s'avance vers le vieux Lestocq, qui, suivant sa coutume, s'amusoit à causer avec des femmes, et lui jettant un gant, elle lui dit qu'elle veut danser avec lui. En ramassant le gant, Lestocq s'apperçoit qu'il contient un papier. Alors le fin courtisan dit en riant à la grande-duchesse: j'accepte le défi, madame; mais au » lieu de vous rendre votre gant, je vous » prie de me donner l'autre, pour que je les » présente tous deux, de votre part, à ma » femme : la faveur sera complette. » La contredanse finie, Lestocq s'esquiva en cachant les gants sous sa veste, de peur que l'Impératrice n'eut été avertie et ne le fit fouiller à la porte.

Toutes les ruses qu'employa la princesse de Zerbst ne furent pas aussi heureuses. Chaque jour faisoit entendre quelque plainte contre elle, ou découvroit quelque nouvelle intrigue. Le ressentiment de l'Impératrice étoit à son comble ; elle ordonna à la princesse de quitter la Russie.

La princesse de Zerbst éprouva, en se séparant de sa fille, la plus violente affliction. Catherine elle-même ne vit partir sa mère qu'avec beaucoup de regret ; mais l'espoir du trône, qui l'avoit affermie contre d'autres malheurs, la soutint encore, et l'amour vint bientôt mêler ses consolations à celles de l'orgueil.

Les jeunes gens qui entouroient le grand-duc ne se livroient pas tous, comme ce prince, aux seuls plaisirs de la table, du jeu et des parades militaires. Il en étoit sur-tout un qui se faisoit autant distinguer par son goût pour les arts aimables que par les graces de sa personne : c'étoit Soltikoff. Chambellan du prince, il étoit de toutes ses parties, mais il en rougissoit. Il connoissoit assez bien la littérature française ; il savoit par cœur les plus beaux morceaux de Racine et de Voltaire, auxquels sa voix sembloit encore

prêter

prêter des charmes. Quoiqu'à peine au sortir de l'enfance, il avoit déjà obtenu les faveurs de plusieurs belles de la cour, et ce succès l'enorgueillissoit. Soltikoff passoit, il est vrai, pour manquer un peu de courage avec les hommes, mais il n'en étoit ni moins présomptueux ni moins téméraire auprès des femmes. Peut-être eut-il tremblé à la vue d'une épée nue, mais pour étendre le nombre de ses conquêtes galantes il avoit souvent paru braver les déserts de la Sibérie. Enfin, les maris le regardoient comme l'homme le plus agréable et le plus dangereux de Pétersbourg.

Soltikoff ne tarda pas à lever les yeux jusques sur l'épouse de son maître, et la vanité, plus encore que l'amour, lui fit concevoir le hardi dessein de captiver son cœur. Il commença par étudier soigneusement les goûts de la princesse. Il s'apperçut que malgré la contrainte dans laquelle elle vivoit, Catherine avoit beaucoup de penchant au plaisir, et que la solitude d'Oranienbaum lui rendoit la dissipation nécessaire. Dès-lors il lui procura chaque jour quelques nouveaux amusemens. Il engageoit le grand-duc à donner des fêtes; il se chargeoit de les inventer,

de les diriger, et il ne laissoit point ignorer à la grande-duchesse qu'elle en étoit l'objet unique, et que c'étoit à lui seul qu'elle les devoit. Catherine ne fut point insensible à des attentions si galantes, si suivies. La figure séduisante et l'esprit de Soltikoff avoient fait impression sur elle. Ses soins achevèrent de la gagner; mais Soltikoff sentant bien que le cœur de la grande-duchesse n'étoit point une conquête ordinaire, craignoit de s'expliquer imprudemment. Peut-être même n'avoit-il voulu d'abord que feindre une passion qui par la suite devint très-réelle. Ils s'aimoient enfin l'un l'autre depuis assez long-temps sans s'être encore déclaré leur tendresse.

Un évènement malheureux hâta cette déclaration. Soltikoff perdit son père. Son devoir l'obligeoit de partir pour Moscow. Il en obtint la permission du grand-duc, et en prenant congé de Catherine, il ne put s'empêcher de laisser paroître combien ce départ lui coûtoit. La princesse, qui voyoit ses larmes, n'étoit pas moins touchée que lui du motif qui les faisoit couler, et fixant ses yeux, d'un air très-expressif, sur Soltikoff, elle le conjura d'abréger son absence autant qu'il le pourroit, et de revenir

oublier ses chagrins au milieu d'une cour où sans lui il ne pouvoit y avoir de plaisirs.

Le caractère de Soltikoff doit faire aisément juger de l'effet que produisirent ces paroles. Il crut appercevoir qu'il étoit aimé, et son orgueil redoubla. Son voyage ne dura que quelques jours. Qu'étoient des soins domestiques près du bonheur qu'il attendoit ? Qu'étoit pour lui Moscow en comparaison de Pétersbourg ? Il abandonna tout pour venir s'assurer de son triomphe.

Cependant, en se rapprochant de la grande-duchesse, les idées flatteuses dont il s'étoit repu loin d'elle commencèrent à s'évanouir. Son audace l'abandonna. Les réflexions les plus sérieuses, les plus tristes l'accablèrent. Il vit tout le danger de son amour. Il n'osa plus se flatter que Catherine put oublier ce qu'elle devoit à son rang, à son époux, pour recevoir les soins d'un simple chambellan. Mais s'il étoit assez heureux pour qu'elle daignât répondre à sa passion, devoit-il croire qu'il tromperoit les regards pénétrans des courtisans jaloux qui l'entouroient ? Comment enfin risquer un aveu dont une éternelle prison ou même la perte de sa vie pourroit devenir le prix ? Il trembla, il frémit, il ré-

solut de renoncer à des espérances dont il s'étoit trop orgueilleusement nourri.

Dans cet état d'inquiétude et de désespoir, Soltikoff ne montroit plus cette gaîté brillante qui l'avoit jusqu'alors fait distinguer. En vain cherchoit-il quelquefois à prendre un air aisé qu'il n'avoit plus. La plus profonde mélancolie dévoroit son cœur et se peignoit sur son visage; sa santé s'altéra sensiblement. La grande-duchesse en fut allarmée; et un jour qu'elle se trouva seule avec lui, elle lui en demanda la cause. Soltikoff ne pouvant alors résister à la passion qu'il ressentoit, en fit l'aveu. Catherine l'écouta sans colère; elle parut même le plaindre, mais elle lui conseilla de renoncer à un penchant dont il devoit sentir l'irrégularité et le danger. Quoique très-jeune encore, Soltikoff connoissoit trop bien les femmes pour ne pas savoir que celle qui se permet d'écouter un amant commence déjà à l'approuver. Il se rassura. Il se jetta aux genoux de la grande-duchesse, il les embrassa avec audace. La princesse fut troublée; elle laissa tomber quelques larmes, et se dérobant précipitamment aux transports de Soltikoff pour aller se renfermer dans son cabinet, elle lui

adressa ce vers que dit Monime à Xipharès dans la tragédie de Mithridate :

« Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter. »

Dès ce moment, le chambellan reprit la gaîté avec l'espérance, et tout se ressentit autour de lui de ce changement.

Tandis que le grand - duc et la grande-duchesse passoient la belle saison à Oranienbaum, l'Impératrice Elisabeth se tenoit à Pétersboug, mais elle y appelloit de temps en temps les deux époux pour qu'ils prîssent part aux plaisirs de sa cour. Ce fut dans un de ces voyages que Soltikoff devint entièrement heureux. Pour se dérober aux spectacles, aux fêtes, où trop de regards indiscrets la gênoient, Catherine feignit une indisposition. Le grand-duc étoit si aveuglé sur le compte de son chambellan, qu'il l'engagea lui-même à partager la solitude de sa femme et à employer tous les agrémens de son esprit pour la distraire. C'étoit précisément ce que souhaitoient les deux amans : aussi ne manquèrent-ils pas d'en profiter. Mais à peine la grande-duchesse eut-elle cédé, qu'elle se livra à toute la crainte que pouvoit lui inspirer sa foiblesse. Elle prévit les suites dan-

gereuses des plaisirs qu'elle goûtoit avec Soltikoff, et elle lui en fit part. Le chambellan lui observa que si elle parvenoit à mettre son époux dans ses bras, ces suites qu'elle redoutoit tant deviendroient avantageuses pour elle. Il se chargea en même temps de faire réussir le projet.

Le grand-duc avoit, ainsi qu'on l'a déjà dit, commencé à se livrer aux excès de la table, excès qui l'ont abruti depuis, et quand il étoit échauffé par le vin, il s'entretenoit quelquefois avec ses amis de l'obstacle qui l'écartoit de sa femme. La cause de son impuissance étoit donc connue et le moyen de la faire cesser facile; mais le grand-duc craignoit d'employer ce moyen. Soltikoff résolut de l'y déterminer. Il voulut cependant obtenir auparavant le consentement de l'Impératrice. L'occasion s'en présenta très-heureusement.

La princesse de Nariskin, sœur et confidente de Soltikoff, étoit enceinte. Soltikoff causoit avec elle lorsqu'Elisabeth s'approcha pour féliciter madame de Nariskin sur le bonheur qu'elle avoit de savoir se créer un héritier. « Je voudrois bien, ajouta-t-elle, » que vous pûssiez communiquer cette vertu

» à la grande-duchesse. » Soltikoff vit que le moment étoit favorable pour faire connoître à l'Impératrice ce qui s'opposoit au bonheur du grand-duc. Il le lui révéla. Il lui dit aussi qu'il avoit formé le dessein de se servir de tout l'ascendant qu'il avoit sur le prince, pour l'engager à se délivrer d'un obstacle si aisé à détruire. Elisabeth l'approuva et lui recommanda même de ne rien négliger pour réussir dans un projet dont dépendoit la tranquillité de son neveu et celle de l'empire.

Soltikoff enhardi par cette première démarche, proposa dès le même jour au grand-duc de se soumettre à l'opération prescrite par le législateur des hébreux. Il lui représenta qu'il n'éprouveroit qu'une très-légère douleur, et qu'il ne seroit obligé que de garder quelques jours son appartement pour goûter ensuite les plaisirs les plus délicieux. Le prince, naturellement timide, montra une extrême répugnance. Les vœux de sa tante, l'enthousiasme de Soltikoff, le besoin qu'il sentoit lui-même de jouir d'une volupté inconnue, la honte de ne pas être comme le reste des hommes, rien ne put le décider.

Mais Soltikoff étoit trop intéressé à réussir

pour que ces premières difficultés pûssent le décourager. Il gagna les autres favoris du grand-duc en les assurant qu'il n'agissoit que par les ordres de l'Impératrice. Un soir que ce prince soupoit avec eux, et qu'il avoit suivant sa coutume bu avec excès, ils firent tomber la conversation sur les plaisirs de l'amour. Le prince laissa échapper des regrets sur l'impossibilité de ne pouvoir en jouir. Alors tous les convives se jettèrent à ses genoux et le conjurèrent de céder aux conseils de Soltikoff. Le grand-duc parut ébranlé. On prit quelques mots qu'il balbutia pour un consentement. Tout étoit préparé. On fit entrer le fameux médecin Boerhave, avec un chirurgien habile. Il n'y eut plus moyen de se défendre, et l'opération fut faite très-heureusement. L'Impératrice Elisabeth fut si satisfaite de la conduite de Soltikoff, qu'elle lui en témoigna sa reconnoissance par le don d'un magnifique diamant.

Le jeune chambellan avoit été jusqu'alors trop heureux pour que son bonheur n'éprouvât pas quelque trouble. La grande-duchesse ne prenoit pas toujours assez de précautions pour cacher le penchant qu'elle avoit pour lui. Les courtisans, toujours malins,

toujours envieux, commencèrent par remarquer une préférence qui les offensoit, et bientôt ils en découvrirent la véritable cause. Aussitôt la perte de Soltikoff fut jurée. Ceux mêmes qui lui témoignoient le plus d'amitié, et qui conséquemment avoient plus de moyens de le desservir, firent parvenir secrètement jusqu'à l'Impératrice leurs soupçons sur l'amour du chambellan et de la grande-duchesse. Très-galante elle-même, Elisabeth auroit peut-être dû ne pas s'offenser beaucoup de cette intrigue ; mais elle étoit hautaine, et dans les premiers momens de son indignation, elle déclara qu'un exil en Sibérie seroit le prix de la témérité de Soltikoff. Elle dit aussi que dès que le grand-duc, entièrement guéri des suites de l'opération qu'il avoit soufferte, pourroit commencer à jouir des droits d'époux, elle vouloit que la grande-duchesse se conformât à l'ancien usage des russes, et lui donnât des preuves de la virginité qu'elle avoit dû jusqu'alors conserver.

Soltikoff instruit du danger qui le menaçoit, s'occupa sur-le-champ des moyens d'y échapper. Il vit que la meilleure manière d'empêcher l'orage de fondre sur lui étoit de le braver. Pre-

nant donc un air d'assurance et tout l'extérieur de l'innocence outragée, il courut chez le grand-duc pour se plaindre des calomnies qu'on osoit répandre. Il rappella à ce prince qu'il ne s'étoit présenté chez la grande-duchesse que par les ordres qu'il lui en avoit donnés lui-même, et qu'il ne l'avoit jamais regardée qu'avec tout le respect dû à son rang. Il lui fit observer que les envieux qui vouloient le perdre cherchoient un moyen détourné, mais sûr, d'attaquer l'héritier de l'Empire, puisque par ces bruits infâmes l'honneur du trône se trouvoit bien plus compromis que celui d'un simple chambellan. Il ajouta enfin que pour ne plus fournir de prétexte à la jalousie de ses ennemis, et pour calmer l'Impératrice, il demandoit au grand-duc la permission de se retirer à Moscow.

Le discours de Soltikoff trompa non-seulement le crédule prince, mais il lui persuada que sa propre gloire exigeoit qu'il gardât ce chambellan auprès de son épouse. Il lui ordonna de rester; ensuite il fit demander à l'Impératrice une audience dans laquelle il se plaignit des bruits insolens qu'on faisoit courir; il défendit Soltikoff

avec tant de véhémence et par des raisons si spécieuses, qu'Elisabeth commença à croire elle-même que les rapports qu'on lui avoit faits pouvoient bien n'être que l'ouvrage de l'envie.

Pendant que cette scène se passoit dans l'appartement d'Elisabeth, la grande-duchesse ne restoit point oisive; elle étoit plus intéressée que personne à faire cesser des bruits injurieux et à conserver son amant. Eh! qui pouvoit mieux qu'elle entreprendre sa propre défense? Instruite par madame de Nariskin des soins qu'avoit pris le grand-duc pour justifier Soltikoff, et du succès qu'il venoit d'obtenir, elle se présenta aussitôt chez l'Impératrice. Oubliant la douceur dont elle s'étoit jusqu'alors parée aux yeux de la souveraine, elle éclata en reproches sur le crédit qu'on avoit pu donner à des soupçons odieux. Elle représenta combien la preuve que l'Impératrice demandoit de sa sagesse, pouvoit être incertaine et trompeuse, et combien une semblable demande répandroit de honte sur elle, puisque dans ces sortes d'occasions le moindre doute laissoit toujours une tache ineffaçable. La douleur, la vengeance, la colère prêtèrent tant de force à

son éloquence, qu'Elisabeth ne put y résister; elle parut émue, attendrie, persuadée, et la victoire de Catherine fut encore plus complette que celle du grand-duc.

Le soir il y eut, comme de coutume, cercle chez l'Impératrice, et elle s'empressa d'en profiter pour témoigner aux yeux des courtisans que Soltikoff n'avoit plus rien à redouter d'elle. Le chambellan étoit engagé au jeu : Elisabeth s'avançant jusques derrière sa chaise, lui demanda, avec cette grace qu'elle savoit mettre dans tout ce qu'elle disoit, s'il étoit heureux. — « Jamais, » madame, » lui répondit Soltikoff. — « J'en » suis fâché, lui répliqua-t-elle, mais c'est » peut-être un peu votre faute. On dit que » vous voulez abandonner le grand-duc? » je ne puis le croire, et je vous invite » à rester auprès de lui; comptez que si » vos ennemis essayent encore de vous » nuire, je serai la première à vous dé- » fendre. »

Quand il auroit été vrai que Soltikoff eut formé sérieusement le projet de s'éloigner de la cour, ces paroles auroient suffi pour le retenir; et quand les courtisans eussent pu acquérir la preuve la plus certaine de son

audace, elles leur auroient désormais imposé silence.

Cependant le grand-duc ne se ressentant plus de l'opération qu'il avoit soufferte, osa enfin jouir de ses droits auprès de son épouse. Tout fut préparé : il passa la nuit avec elle et se crut parfaitement heureux. Le lendemain, il envoya à l'Impératrice, à l'instigation de Soltikoff, une cassette scellée qui contenoit les preuves de la prétendue virginité de la grande-duchesse. Elisabeth parut être persuadée de leur authenticité. Quelques personnes en rirent sans doute tout bas, mais tout le monde s'empressa de féliciter hautement le prince de son bonheur.

Dès-lors Soltikoff crut ne plus avoir de danger à prévenir; il goûta, sans trouble et sans remords, des plaisirs dont l'instant que le grand-duc avoit passé dans les bras de Catherine ne lui permettoit plus de redouter les suites. Catherine elle-même n'eut plus à garder beaucoup de ménagemens; ses premiers succès lui avoient donné plus de hardiesse. D'ailleurs, l'exemple de l'Impératrice Elisabeth, dont les mœurs se corrompoient de plus en plus, et qui se livroit chaque jour à de nouveaux goûts, sembloit

excuser son penchant. L'Impératrice ne se doutoit pas d'une intrigue qu'elle auroit pû aisément appercevoir, ou si elle la remarquoit, elle ne laissoit plus paroître, du moins, ni colère, ni soupçons.

Le temps, qui affoiblit et souvent éteint les passions les plus ardentes, ne diminuoit point celle de Catherine. Cette princesse alloit devenir mère; Soltikoff acquéroit tous les jours plus d'ascendant sur son cœur, mais son bonheur étoit au terme; il devint lui-même l'artisan de sa perte.

Le grand-chancelier Bestuscheff s'étoit tû, ainsi que les autres courtisans, sur la faveur dont jouissoit Soltikoff, mais il ne l'en épioit pas avec moins de soin. Sans cesse occupé du projet d'écarter le grand-duc du trône, le vieux ministre entrevit que le moyen le plus sûr pour y réussir étoit de gagner le favori même du prince.

Bestuscheff, que le titre de grand-chancelier, l'administration générale des affaires, son crédit, sa profonde politique, rendoient un des hommes les plus puissans de l'empire, devint l'humble flatteur de Soltikoff. Il lui prodigua les marques de déférence, les louanges, les caresses. Il lui révéla des

secrets importans ; il le consulta souvent ou feignit de le consulter ; il s'empara enfin tellement de sa confiance, que le chambellan, aveuglé par l'orgueil, crut n'avoir pas de meilleur ami que le rusé ministre. Celui-ci, qui vit alors tout ce qu'il pouvoit sur Soltikoff, et qui ne songeoit qu'à se délivrer d'un aussi dangereux rival, lui fit prendre un parti funeste. Il lui dit que pour augmenter son ascendant et se rendre entièrement maître de l'esprit du grand-duc, il falloit écarter de ce prince les personnes qui avoient de la naissance, de l'ambition, des talens, et ne le laisser s'entourer que de gens vils et obscurs, ou qui, donnés par Soltikoff lui-même, lui seroient servilement dévoués. Soltikoff ne vit point le piége. Il étoit déjà incapable de pénétrer le motif d'un aussi perfide conseil. Sa faveur lui rendoit tout possible ; son ambition croissoit ; il vouloit s'assurer d'un empire absolu ; il s'empressa de faire ce que le vieux chancelier lui disoit. Ainsi, un moment d'imprudence détruisit un triomphe de plusieurs années.

Ce nouvel orage formé contre le favori, grossit tout-à-coup. Les jeunes cour-

tisans se voyant éloignés de l'héritier du trône, murmurèrent et joignirent leurs efforts à ceux des amis de Bestuscheff. Le chancelier ranima l'audace des Tschoglokoff et des Razumoffsky; ils se réunirent enfin tous pour faire entendre leurs plaintes à Elisabeth. Bestuscheff sentit qu'il étoit tems qu'il parlât lui-même à l'Impératrice. Il eut donc avec elle une conférence secrète, dans laquelle il lui rappella tout ce qu'elle savoit déjà de la foiblesse, des travers du grand-duc et des excès auxquels il se livroit. Il lui dit que ces excès, ces travers, n'étoient dûs qu'à Soltikoff, qui, pour mieux asservir le prince, ne laissoit approcher de lui que des complaisans abjects et débauchés. Il renouvella les soupçons trop fondés et dès long-temps répandus sur le commerce criminel que le chambellan entretenoit avec la grande - duchesse. Il le peignit enfin comme un favori perfide, dont l'ambition menaçoit la Russie d'un règne détestable.

L'Impératrice, irritée, résolut de nouveau de punir Soltikoff; mais dirigée par le vieux chancelier, elle prit cette fois-ci des moyens plus sûrs que la première. Le secret fut gardé, et on couvrit la disgrace du chambellan

bellan du prétexte d'une mission honorable. Elisabeth le chargea de se rendre à Stockholm avec le titre d'envoyé extraordinaire, pour notifier au roi de Suède la naissance de Paul Petrowitz, dont la grande-duchesse venoit d'accoucher (1). Le présomptueux Soltikoff ne vit d'abord dans cet emploi qu'une nouvelle marque de la faveur de l'Impératrice. Il l'accepta avec reconnoissance, se rendit promptement en Suède et en repartit de même. Mais à peine quittoit-il Stockholm pour revenir à Pétersbourg, qu'un courrier l'arrêta en chemin et lui remit l'ordre d'aller résider à Hambourg, en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Russie.

Soltikoff ouvrit alors les yeux. Il vit qu'il avoit été cruellement trompé. Il écrivit à la grande-duchesse et l'engagea à solliciter son rappel. Cette princesse, non moins sensible que lui à son éloignement, voulut d'abord employer son crédit et son éloquence auprès de l'Impératrice pour qu'elle le fit revenir; mais le chancelier, qui avoit tout prévu, se rendit chez elle pour lui faire envisager le danger de ce projet. Il lui dit sans détour que les démarches qu'elle ha-

(1) Le premier octobre 1754.

zarderoit en faveur de Soltikoff, fortifieroient les soupçons qu'on avoit sur elle et la perdroient. Elle en resta convaincue. L'ambition fit taire l'amour.

Cependant Catherine conserva encorequelque tems la passion que lui avoit inspiré le chambellan. Elle lui écrivoit et en recevoit souvent des lettres. Le malheur sembloit même augmenter sa tendresse, lorsque tout-à-coup la présence d'un étranger, que la fortune avoit amené à la cour de Russie, lui fit oublier l'amant qu'elle ne voyoit plus.

Le jeune comte Stanislas Poniatowsky, à qui Catherine a depuis donné et ôté le trône de Pologne, fut l'heureux successeur de Soltikoff. Né simple gentilhomme et dépourvu de fortune, mais doué d'une belle figure et rempli d'ambition (1), Poniatowsky promena quelque tems en Allemagne et en France son inquiétude et de vagues espérances. Il réussit assez à Paris, où l'amitié de l'am-

(1) Le père de Poniatowsky étoit un aventurier qui, de l'état de domestique de la maison de Mizielky en Lithuanie, passa au service de Charles XII, et obtint la confiance de ce prince. Il s'attacha ensuite au roi Stanislas Leczinsky, qu'il trahit en lui enlevant l'abdication que lui avoit autrefois donnée Auguste II,

bassadeur de Suède lui procura des liaisons distinguées ; mais sa mère, qui craignoit pour lui les plaisirs trop séduisans de cette ville, lui écrivit pour lui donner ordre d'en partir. Poniatowsky quitta aussitôt la France et se rendit en Angleterre, où il retrouva le chevalier Williams, qu'il avoit connu à la cour de Warsovie, et qui, nommé par la cour de Londres à l'ambassade de Pétersbourg, le mena avec lui. Sans avoir aucun titre qui l'attachât à l'ambassade, le jeune polonais travailloit dans le cabinet de l'ambassadeur et lui servoit de secrétaire. Il voulut même d'abord ne se livrer qu'aux affaires diplomatiques ; mais le goût de la dissipation qui l'avoit long-tems ntraîné, sa jeunesse, les occasions séduisantes qui vinrent s'offrir chaque jour à lui, le ramenèrent bientôt aux plaisirs. Il étoit gai, leste, brillant, et fait pour réussir dans une cour dont les amusemens sembloient être l'occupation la plus importante.

en présence de Charles XI. Muni de cet important écrit, Poniatowsky se rendit à Warsovie, où Auguste récompensa sa perfidie en lui faisant épouser la princesse Czartorynska, l'une des descendantes des Jagellons. C'est de ce mariage que nâquit Stanislas Poniatowsky.

Aussi ne tarda-t-il pas à s'appercevoir de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de Catherine.

Poniatowsky étoit hardi, même audacieux; cependant le rang de la grande-duchesse l'intimidoit, et les nombreux courtisans qui l'observoient le gênoient beaucoup. Les deux amans ne se parlèrent quelque temps que par leurs regards; mais à ces entretiens muets en succédèrent enfin d'autres, dans lesquels ils s'expliquèrent sur leur penchant et sur les moyens de pouvoir s'y livrer sans contrainte.

L'envie, qui n'étudioit alors les goûts de la grande-duchesse que pour les blâmer et les contrarier, s'empressa d'instruire l'Impératrice Elisabeth de la nouvelle intrigue de sa nièce adoptive.

Elisabeth n'estimoit pas son neveu ; elle ne se soucioit guère de l'honneur de la grande-duchesse; elle ne se montroit pas ordinairement plus sévère pour les mœurs des autres que pour les siennes; enfin elle craignoit toujours de punir, mais son extrême facilité à suivre les conseils de tous ceux qui l'entouroient, la faisoit souvent agir avec une rigueur entièrement opposée à son caractère.

Elle fit donner ordre à Poniatowsky de quitter sur-le-champ la Russie. Poniatowsky obéit.

En continuant à cabaler contre le grand-duc, et en éloignant Soltikoff de la cour, le chancelier de Bestuscheff n'avoit rien négligé pour fortifier son parti de celui de la grande-duchesse. Il paroissoit chaque jour s'attacher davantage à cette princesse. Il flattoit ses penchans; il les servoit même ; il lui faisoit enfin oublier qu'il avoit été la principale cause de la perte de son premier amant. Elle crut pouvoir se servir de lui pour se faire rendre le second. Le vieux ministre le lui promit, et s'empressa d'y travailler. Poniatowsky lui paroissoit bien moins à craindre que Soltikoff. Il savoit que le cœur de Catherine ne pouvoit rester oisif : il préféroit donc de voir plutôt tomber son choix sur un étranger que sur un russe.

Le grand-chancelier étoit intimément lié avec le comte de Bruhl, premier ministre du roi de Pologne. Il lui écrivit pour l'informer de l'amour de la grande-duchesse pour Poniatowsky, et de l'avantage qu'il y auroit à renvoyer ce jeune polonais en Russie, en lui donnant un caractère qui

servit de prétexte plausible à son retour. Le comte de Bruhl sentit l'importance de ce projet ; cependant l'exécution en étoit assez embarrassante : il falloit enfreindre en faveur de Poniatowsky deux loix qui lui étoient absolument contraires.

La première de ces loix défendoit à tout polonais possédant une starostie, de sortir du royaume.

La seconde portoit qu'un polonais ne pourroit jamais être chargé, auprès d'une cour étrangère, de la direction des affaires de saxe, ni un saxon de celles de Pologne.

Mais Bruhl savoit souvent faire faire les loix devant ses volontés. La nécessité d'acquérir de l'ascendant à la cour de Russie, et le désir de se concilier davantage l'amitié du ministre russe, que le saxon regardoit comme un de ses principaux appuis, l'emportèrent. Poniatowsky fut publiquement décoré de l'ordre de l'aigle-blanc, et bientôt après on tint un conseil secret dans lequel on le nomma ministre plénipotentiaire de la république et du roi de Pologne, auprès de l'Impératrice Elisabeth. On ne daigna pas même dans cette occasion assembler le *senatus concilium* d'usage.

Tous les patriotes polonais furent indignés. On n'ignoroit pas que le nouveau plénipotentiaire étoit la créature des Czartorynsky et le partisan de l'Angleterre et de la Prusse.

Durand, homme intelligent et courageux, chargé des affaires de France (1), courut chez le comte de Bruhl pour lui reprocher le choix qu'il venoit de faire dans un moment où il étoit si intéressant pour la Pologne de ménager les cours de Vienne et de Versailles. Le comte de Bruhl crut tromper l'agent de France par un mensonge; il soutint qu'il n'avoit nullement influé sur la nomination de Poniatowsky, et il n'en mit cependant que plus de zèle à hâter son départ.

Devenu le promoteur de Poniatowsky, le comte de Bruhl ne négligea rien pour que le succès justifiât son choix. Il étoit instruit de l'état de gêne où, en affectant un luxe asiatique, la cour de Russie se trouvoit. Il n'ignoroit pas que l'Impératrice Elisabeth prodiguoit à ses favoris et aux inventeurs de ses fêtes somptueuses et bizarres, l'argent qu'elle auroit dû employer aux besoins de l'empire; il savoit enfin que le grand-duc et la grande-duchesse languissoient

(1) En l'absence du comte de Broglie.

dans une pénurie indigne de leur rang. Il remit donc à Poniatowsky six mille ducats, afin qu'il pût les prêter au prince et à son épouse, dans les occasions les plus pressantes, et se concilier, par ce moyen, une entière bienveillance. Poniatowsky profita adroitement des conseils et des bienfaits de Bruhl. Il étoit déjà sûr du cœur de la grande-duchesse ; il réussit bientôt auprès de l'époux. Il parloit anglais et allemand avec lui, il buvoit, fumoit, disoit beaucoup de mal de la France et des français, et louoit excessivement le roi de Prusse. Il feignoit d'ailleurs de ne rechercher que les plaisirs. Mais les polonais, les russes eux-mêmes ne tardèrent pas à pénétrer ses ambitieux desseins, et prétendirent qu'il sacrifioit à ses propres intérêts ceux de son maître et des Czartorynsky : le temps a prouvé qu'on ne se trompoit pas.

Eh! que ne pouvoit pas alors un homme adroit à la cour de Pétersbourg? Qu'étoient les principaux personnages de cette cour livrée au faste, aux intrigues, à la dépravation?

L'Impératrice Elisabeth avoit insensiblement quitté les plaisirs modérés pour la crapule, et son goût pour la dévotion s'étoit

accru avec celui des voluptés. Elle restoit des heures entières à genoux devant une image à qui elle parloit, qu'elle consultoit même, et elle passoit tour-à-tour de la bigoterie à la débauche et de la débauche à la bigoterie. Souvent elle buvoit avec excès; et trop sensuelle, trop impatiente alors, elle ne souffroit pas même qu'on la deshabillât. Ses femmes faisoient seulement faufiler les robes dont elles la vêtissoient le matin, pour pouvoir les lui ôter le soir avec quelques coups de ciseaux; ensuite elles la portoient au lit, où elle reprenoit quelquefois ses forces dans les bras d'un nouvel athlète.

La grande-duchesse, aveuglée par sa passion et paroissant avoir entièrement oublié la prudence qui lui avoit tant été recommandée par sa mère, et dont elle a sû faire usage depuis, imitoit avec audace les travers de sa tante. Elle ne suivoit que les conseils de Bestuscheff, du chevalier Williams, ambassadeur d'Angleterre, et de Poniatowsky. Aussi un étranger qui se trouvoit à Pétersbourg disoit, en faisant allusion à ces trois hommes, qu'elle ne pouvoit manquer d'être mal conduite, puisqu'elle se laissoit diriger par la friponnerie,

la folie et la fatuité. Poniatowsky ne la quittoit pas ; elle lui consacroit ses jours, ses nuits entières, et elle mettoit si peu de mystère dans ce commerce, que tous les russes accusoient le jeune polonais d'être père de l'enfant qu'elle portoit alors dans son sein. Cet enfant étoit la princesse Anne, dont la grande-duchesse accoucha bientôt après (1) et qui mourut presqu'en naissant.

Le grand-duc étoit le seul homme de la cour qui ne s'apperçut point des désordres de la grande-duchesse ; mais soit que quand il fut en état de pouvoir satisfaire l'amour qu'elle lui avoit autrefois inspiré, cet amour se fut déjà réfroidi, soit que la répugnance qu'il trouvoit en elle lui en donnât à lui-même, il ne l'approchoit que très-rarement. Ce prince s'abandonnoit d'ailleurs plus que jamais à sa manie de singer le roi de Prusse ; il copioit, avec une affectation méprisable, l'air, les manières, le ton de ce monarque. Il faisoit porter à sa petite troupe d'Oranienbaum l'uniforme prussien et le portoit lui-même ; il fatiguoit ses soldats par des manœuvres et des exercices inutiles ; puis il passoit aux excès de la table, et quand

(1) Au mois de février 1758.

il étoit ivre, il annonçoit qu'il conquerroit un jour le Nord, et qu'il imiteroit en tout Frédéric. Mais combien il y avoit de différence entre l'imitateur et le modèle!

Le grand chancelier, sans cesse occupé de son projet d'avilir, de calomnier le prince et de favoriser le penchant de la grande-duchesse, dans l'espoir que quand elle seroit sur le trône elle le maintiendroit dans sa place, oublioit l'intérêt de l'empire pour ne songer qu'au sien. Les autres ministres qui, pour la plupart, n'étoient que ses créatures, faisoient comme lui.

Les Razumoffsky, les Schuwaloff, les Tchoglokoff, les Nariskin, les Woronzoff et la foule des courtisans témoins de l'avilissement de leurs maîtres, les méprisoient et les flattoient avec bassesse.

Le peuple, qui pouvoit aisément voir les désordres de la cour, sembloit n'oser lever les yeux sur elle. Il révéroit dans Elisabeth le sang de Pierre-le-Grand, sans s'inquiéter de ses vices, tant a encore de force l'impulsion donnée par le législateur de la Russie! tant le russe est fait pour l'obéissance et la servitude!

L'Impératrice Elisabeth avoit fait marcher

le général Apraxin avec quarante mille russes pour aider Marie-Thérèse à reconquérir la Silésie que le roi de Prusse lui avoit enlevée. Le grand-duc, désolé de voir donner ce secours contre un monarque qu'il idolâtroit, s'adressa à Bestuscheff pour l'engager à rappeller les russes. Bestuscheff n'aimoit point Frédéric et étoit au contraire un des plus chauds partisans de la cour de Vienne. Il n'aimoit pas sur-tout à faire ce qui devoit plaire au grand-duc. Mais l'Impératrice Elisabeth venoit de tomber malade; le grand-duc pouvoit au premier jour monter sur le trône; et Bestuscheff voulant à quelque prix que ce fût conserver son autorité, sacrifia sa haine, ses affections, l'honneur de l'empire à son ambition. Il donna ordre au général Apraxin de renoncer à ses conquêtes et de revenir, mais il fut cette fois dupe de sa politique.

Quoique Bestuscheff se fut fait un grand nombre de partisans et un plus grand nombre de créatures, il avoit aussi beaucoup d'ennemis, et ces ennemis entrevirent un moyen de le perdre qu'ils saisirent avidement. Ils sentirent qu'il leur seroit aisé de faire succéder la haine et les troubles à la froideur qui

régnoit déjà depuis long-tems entre le grand-duc et la grande-duchesse, et qu'ils pourroient alors faire punir Bestuscheff d'avoir été la cause première, non-seulement de ces troubles, mais même de l'éloignement que l'Impératrice avoit pour son neveu.

Ce plan bien arrêté, on s'attacha à faire observer au prince les entretiens fréquens de Poniatowsky avec la grande-duchesse. On épioit leurs gestes; on avoit soin de relever les moindres mots qui leur échappoient et qui pouvoient servir de prétexte à quelqu'allusion. Un soir, entr'autres, où la grande-duchesse étoit à table au milieu d'une nombreuse compagnie et en face de Poniatowsky, on se mit à parler de l'adresse qu'avoient quelques femmes à manier un cheval, et des dangers auxquels elles s'exposoient dans cet exercice. Catherine, qui avoit les yeux fixés sur son amant, répondit avec vivacité: « Il y a peu de femmes aussi « hardies que moi. Je suis d'une témérité « effrénée. » Ces paroles furent soudain rapportées au grand-duc, à qui on facilita le moyen d'en faire une maligne application.

Quand on eut réveillé la jalousie du grand-

duc, on s'empressa de lui fournir des preuves certaines de l'amour de son épouse pour le polonais et du commerce coupable qu'ils entretenoient ensemble. Le prince fut accablé, consterné. Il déplora son malheur et son imprudence. Il renonça aux égards, au respect qu'il avoit jusqu'alors témoignés à la grande-duchesse, et il fit défendre sa présence à Poniatowsky. Ensuite il se rendit chez l'Impératrice, à qui il demanda vengeance de l'insulte qu'il recevoit. Il lui dit en même-tems que le chancelier avoit non-seulement favorisé les déportemens de la grande-duchesse, mais encore trahi souvent la confiance de sa tante elle-même. Il lui fit connoître enfin l'ordre envoyé par ce ministre au général Apraxin, pour faire abandonner la Silésie.

L'Impératrice, touchée de la douleur de son neveu et indignée de la perfidie de Bestuscheff, donna soudain ordre de l'arrêter. Le chancelier fut en même temps dépouillé de sa place, jugé, déclaré coupable de lèze-majesté, et condamné à avoir la tête tranchée ; mais Elisabeth se contenta de l'exiler en Sibérie. Ainsi passa tout-à-coup de la puissance à l'esclavage cet homme dont un

mot faisoit trembler la Russie et influoit sur les destinées d'une grande partie de l'Europe!

Le comte de Woronzoff succéda à Bestuscheff dans la place de grand-chancelier.

La grande-duchesse à qui le ressentiment de son époux sembloit présager les suites les plus terribles, se vit aussitôt dans un abandon absolu. Les courtisans qui l'avoient le plus flatée furent les premiers à s'éloigner d'elle. Elle sentit combien elle avoit été imprudente et elle ne perdit pas courage. Voulant employer cette éloquence qui lui avoit autrefois si bien réussi auprès de l'Impératrice, elle fit demander une audience à cette princesse, mais Elisabeth la refusa. Elle crut devoir alors s'adresser à l'ambassadeur (1) de France, parce qu'autant par sa place que par son mérite personnel, ce ministre jouissoit d'une grande considération. Elle le conjura de s'intéresser pour elle et de représenter à l'Impératrice qu'elle étoit accablée de sa disgrace, et que si elle avoit pu lui déplaire son repentir lui méritoit un pardon.

(1) Mr. de l'Hôpital.

L'ambassadeur prodigua à cette princesse toutes les consolations et les conseils que sa sagesse pouvoit lui dicter, mais il ne crut point devoir se charger d'opérer une réconciliation qui lui paroissoit impossible.

Catherine resta donc quelque temps dans cette pénible situation. Elle eut à supporter à la fois la haine du grand-duc, les dédains de l'Impératrice, l'insultant abandon d'une cour qui, quelques jours auparavant, s'empressoit de ramper à ses pieds, et ce qui l'affligeoit bien davantage, la crainte de perdre pour jamais Poniatowsky.

Poniatowsky n'étoit pas moins tourmenté qu'elle. La cour de Warsovie venoit de le rappeller, et il ne pouvoit se déterminer à quitter la Russie. Feignant d'être malade, il se tenoit pendant le jour caché dans son hôtel, et la nuit il se rendoit mystérieusement auprès de la grande-duchesse. Mais de nombreux surveillans les observoient tous deux. Leurs rendez-vous furent découverts, et on se hâta d'en rendre compte à l'Impératrice.

Lors du retour de la belle saison, les difficultés de se voir augmentèrent encore. Il fallut que la grande-duchesse suivît son époux à Oranienbaum, et Poniatowsky fut obligé

d'employer toutes sortes de déguisemens pour pénétrer dans ce château. Un jour qu'il avoit eu bien soin de cacher son cordon de l'Aigle-Blanc, il se promenoit dans une allée du parc où Catherine lui avoit donné rendez-vous; il fut reconnu par un domestique qui courut avertir le grand-duc. Le prince voulant humilier Poniatowsky, fit aussitôt appeller le plus robuste de ses officiers russes, et après lui avoir donné le signalement du polonais, il lui commanda d'aller le surprendre dans le parc et de le lui amener de gré ou de force.

Aussitôt le russe part, joint l'homme qu'on lui a désigné et lui demande qui il est et ce qu'il veut. Poniatowsky répond qu'il est tailleur allemand et qu'il vient à Oranienbaum pour prendre mesure d'un habit à un officier holsteinois. — « J'ai ordre de vous » mener chez le grand-duc, lui dit le russe. » — Je ne puis y consentir; je n'en ai pas » le temps, répondit le polonois. — Oh! que » tu en ayes le temps ou non, tu me suivras, » — réplique le Russe; et lui jettant au cou un mouchoir auquel il avoit fait un nœud coulant, il le traîna aux pieds du prince.

Lorsque le grand-duc vit Poniatowsky conduit devant lui comme un malfaiteur,

il eut l'air d'être fâché de la méprise et gronda son officier ; mais ensuite il s'amusa beaucoup de cette aventure, et il affectoit sur-tout de la raconter en présence de la grande-duchesse.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que, soit qu'il cédât à un penchant involontaire, soit qu'il ne voulut que se venger des infidélités de son épouse, le grand-duc s'attacha à l'une des filles du sénateur Woronzoff, frère du nouveau chancelier. Ces dames étoient trois sœurs, dont l'aînée, madame de Butturlin, passoit avec raison pour l'une des plus belles femmes de la Russie. La cadette, qui a joué depuis un rôle si hardi sous le nom de la princesse Daschkoff, étoit également jolie et de plus très-spirituelle; mais pour la troisième, Elisabeth Romanowna de Woronzoff, à qui le grand-duc fit donner le titre de comtesse, et dont il fut si passionnément amoureux, elle n'avoit ni esprit, ni graces, ni beauté. Sa complaisance le séduisit, ses caprices l'amusèrent, et l'habitude de vivre avec elle devint bientôt pour lui un impérieux besoin. Le sénateur Woronzoff, plat et ambitieux courtisan, prostitua sa fille au prince de la manière la plus basse.

Cependant l'Impératrice Elisabeth avoit entièrement perdu sa santé, et la nécessité de prendre du repos, jointe à son indolence naturelle, lui faisoit plus que jamais négliger les affaires. A peine le nouveau grand-chancelier Woronzoff pouvoit-il lui arracher une signature; elle ne trouvoit quelque courage que pour se livrer au plaisir. Les fêtes, les bals, les mascarades l'occupoient encore. Elle alloit au spectacle à onze heures du soir, passoit le reste de la nuit à table et se couchoit le matin à cinq heures. Les choses les plus graves ne lui paroissoient plus que des bagatelles. Instruite de la passion de son neveu pour la jeune Woronzoff, à qui elle donna bientôt pour sobriquet le nom de la Pompadour, elle se plaisoit à se faire raconter les plus petits détails de leurs orgies, et sembloit y chercher l'excuse de ses propres foiblesses; mais elle n'en montroit pas moins au prince un visage indifférent et souvent glacé.

La grande-duchesse, qui attendoit avec impatience le moment de se réconcilier avec l'Impératrice, crut, après un assez long silence, devoir renouveller ses efforts. Elle demanda son pardon, mais on ne voulut le

lui accorder qu'à des conditions qui la révoltèrent. On lui fit proposer de se reconnoître coupable et de s'abandonner à la clémence de son époux et de l'Impératrice.

Catherine reprit dès-lors toute sa fierté. Elle évita de paroître à la cour, se tint renfermée dans ses appartemens et demanda à l'Impératrice la permission de se retirer en Allemagne, permission qu'elle étoit bien sûre de se voir refuser, puisque connoissant l'extrême tendresse d'Elisabeth pour le jeune Paul Petrowitz, elle ne pouvoit craindre que cette princesse consentit à voir s'éloigner la mère d'un enfant qu'elle eut par-là exposé à être un jour déclaré bâtard. Ce parti réussit à Catherine : un raccommodement suivit de près. Dans le moment même qu'on la croyoit perdue, et au grand étonnement de tous les courtisans, on la vit paroître au spectacle à côté de l'Impératrice, qui l'accabla de caresses.

Il est vrai que dans l'entretien secret que la grande-duchesse eut avec l'Impératrice, elle promit de ne plus voir Poniatowsky; et dès ce moment elle mit en effet bien plus de réserve dans sa conduite. Poniatowsky demanda presqu'aussitôt son audience de congé. Mais comme l'ambition encore plus

que l'amour l'attachoit à Catherine et qu'il ne vouloit rien négliger pour allumer davantage une passion qui lui a depuis valu le trône de Pologne, il trouva de nouveaux prétextes pour prolonger encore quelque temps son séjour en Russie.

Cependant la cabale formée par Bestuscheff n'avoit pas été anéantie par la disgrace de ce ministre, et les ennemis du grand-duc continuoient dans toutes les occasions à le noircir aux yeux de sa tante. Ils profitèrent sur-tout de la maladie de cette princesse pour lui faire croire que le grand-duc se réjouissoit de son état et se montroit impatient de recueillir son héritage. L'Impératrice déjà trop aigrie contre son neveu, fut cruellement blessée de ce rapport. Dans les premiers mouvemens de sa colère elle laissa échapper la menace de le priver du trône. Quelques personnes crurent d'abord qu'elle vouloit rendre son héritage au prince Iwan qu'elle avoit détrôné vingt ans auparavant et qui languissoit dans un cachot. D'autres pensèrent avec plus de raison qu'elle avoit dessein de mettre le jeune Paul Petrowitz à sa place. Peu de jours après (1), au moment

(1) Au mois de janvier 1762.

où le grand-duc étoit à Oranienbaum, elle ordonna tout-à-coup qu'on lui préparât un spectacle, et, contre son usage, elle n'y fit inviter ni les ministres étrangers, ni ses courtisans. La grande-duchesse, son fils et les plus intimes favoris l'accompagnoient seuls. A peine entrée dans sa loge, elle commença à se plaindre de voir si peu de spectateurs, et dit qu'il falloit faire entrer les soldats de sa garde. Soudain la salle en fut remplie. Alors prenant dans ses bras le jeune Paul Petrowitz, elle le présenta à ces vieux guerriers à qui elle devoit le trône; et en louant les graces, la touchante physionomie, les qualités naissantes du cœur et de l'esprit de l'enfant, elle sembloit leur demander pour lui la même volonté qu'ils avoient eue pour elle. Les soldats répondirent par des cris d'applaudissement. Si Elisabeth se fut expliquée davantage, le grand-duc eut été pour jamais exclu du trône; mais malgré l'enthousiasme de ses gardes, cette princesse s'arrêta. Peut-être avoit-elle cru devoir connoître leurs dispositions pour exécuter son projet avec plus de précaution et de solemnité; peut-être aussi n'avoit-elle voulu qu'intimider le grand-duc.

La nouvelle de cette scène se répandit bientôt et occupa beaucoup les courtisans. On rappella alors une opinion mensongère sans doute, mais qui s'étoit sourdement accréditée au temps de la naissance de Paul Petrowitz. On prétendoit que l'Impératrice Elisabeth avoit gagné la nourrice de l'enfant de la grande-duchesse, et fait substituer à sa place un fils qu'elle avoit eu de Razumoffsky.

Cependant quels que fussent les desseins de l'Impératrice Elisabeth, la mort ne lui laissa pas le temps de les accomplir. Peu de jours après ce qu'elle avoit fait au spectacle en faveur du jeune prince, elle vit sa santé décliner sensiblement. Elle éprouva de violentes douleurs d'entrailles que rien ne pouvoit calmer, et pour s'en distraire elle buvoit avec plus d'excès que jamais. En vain ses médecins lui représentèrent qu'elle abrégeoit elle-même ses jours. En vain les personnes attachées à sa personne essayèrent d'écarter d'elle les liqueurs fortes; elle en voulut constamment avoir une caisse dans sa chambre, dont elle tenoit la clef sous son chevet. On vit dès-lors que sa fin étoit infailliblement très-prochaine. Les intriguans

de la cour se ranimèrent et se divisèrent en deux partis très-opposés.

Le premier étoit formé du reste des amis de Bestuscheff, qui cabaloient toujours en faveur de la grande-duchesse et dont, après l'exil du vieux chancelier, le comte Iwan-Iwanowitsch-Schuwaloff s'étoit déclaré le chef. Schuwaloff dont l'avidité faisoit trembler les négocians russes et dont l'insolente fourberie indignoit le grand-duc, Schuwaloff sentoit bien que sa puissance et son bonheur couroient grand risque de cesser avec la vie d'Elisabeth, et il ne voyoit d'autre moyen d'échapper à la vengeance du prince que de lui fermer l'accès du trône. Fidèle au plan tracé près de vingt ans auparavant par Bestuscheff, et s'étayant des intentions connues de l'Impératrice, il consentoit bien que le grand-duc fut élu souverain de la Russie, mais il vouloit qu'on donnât la régence à la grande-duchesse, sous l'autorité d'un conseil dont il se réservoit modestement d'être le chef.

Quoique secrètement irritée de voir ce qu'Iwan-Schuwaloff se destinoit dans ce partage, la grande-duchesse secondoit de

tous ses efforts le projet de ce favori. Elle étoit animée par un double motif, la crainte et l'ambition. Mais plus elle vouloit obtenir le pouvoir suprême, plus elle en cachoit le désir. Aux yeux de ceux qui ne l'approchoient que rarement, elle couvroit ses brigues d'une indifférence apparente, et elle ne cessoit de répéter à ses plus intimes confidens, « qu'elle préféroit le titre de mère de l'em- » pereur à celui de son épouse. » D'un autre côté elle ne pouvoit pas se dissimuler que depuis que ses infidélités étoient connues du grand-duc, elle avoit tout à redouter de ce prince. Il ne cachoit pas sa haine pour elle et il lui en avoit quelquefois donné des preuves éclatantes.

Le second parti qui divisoit la cour et défendoit les droits que le grand-duc avoit au trône, étoit conduit par le sénateur Woronzoff, frère du nouveau grand-chancelier. Ce Woronzoff étoit à-la-fois l'homme le plus ambitieux et le plus bas de toute la Russie. Il avoit de l'esprit et du courage, mais il n'employoit son esprit qu'à chercher des moyens d'intriguer, et son courage qu'à braver le mépris. Sa fille étoit publiquement maîtresse du grand-duc; et le sénateur qui, comme on l'a

déjà dit, avoit préparé, formé lui-même cette liaison, ne négligeoit rien pour en resserrer les nœuds. L'accès qu'il avoit auprès du grand-duc lui fournissoit de fréquentes occasions de l'aigrir davantage contre la grande-duchesse, et de l'entretenir de ce qu'il avoit à faire en montant sur le trône. Il s'empara si bien de sa confiance, que ce prince ne décidoit plus rien sans le consulter, ou sans l'en faire avertir par sa fille. Enfin, d'après les instigations de Woronzoff et de quelques autres courtisans vendus à ce sénateur, le grand-duc résolut d'assembler les troupes à l'instant où l'Impératrice fermeroit les yeux, de se faire proclamer empereur, de répudier la grande-duchesse, de déclarer le jeune Paul Petrowitz bâtard, et d'épouser publiquement sa maîtresse Romanowna-Woronzoff.

Tout sembloit garantir le succès de cette entreprise. Le grand-duc, il est vrai, ne plaisoit pas aux courtisans, mais il étoit encore respecté du peuple qui voyoit en lui le rejetton de Pierre-le-Grand. Woronzoff avoit, en outre, bien plus d'adresse que Schuwaloff, et il s'étoit assuré que l'Angleterre lui fourniroit des sommes considérables.

Au milieu des menées, des intrigues, des

agitations continuelles dont les deux partis remplissoient la cour de l'Impératrice mourante, et qui les rendoient à chaque instant plus opposés l'un à l'autre, parut tout-à-coup un homme qui entreprit de calmer les haines et de réunir les opinions. Cet homme étoit le comte de Panin, qui a depuis occupé assez long-temps la place de premier ministre de Catherine, et qui revenoit alors de Stockholm où il avoit résidé long-temps.

Le comte de Panin étoit d'une naissance très-obscure et commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'Impératrice Elisabeth. La protection du prince Kourakin le fit faire gentilhomme de la chambre. Bientôt l'Impératrice le remarqua et le crut propre à ses plaisirs secrets, mais ses espérances furent trompées; Panin n'avoit que de la figure. Elisabeth l'envoya alors en Suède (1) avec le titre de son ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Stockholm. A son retour il fut nommé gouverneur du prince Paul Petrowitz. Panin n'avoit que fort peu d'instruction; c'étoit un de ces esprits médiocres qui s'imaginent que ce qu'ils savent

(1) En 1749.

ou ce qu'ils pensent, est toujours ce qu'il y a de mieux. Son séjour en Suède lui avoit fait croire qu'une constitution aristocratique et un sénat étoient le chef-d'œuvre des gouvernemens. Il tenoit opiniâtrement à ses idées. Il étoit d'ailleurs paresseux, inexact, et aimoit beaucoup la médisance et le commérage.

En acceptant la place de gouverneur du jeune prince, il falloit choisir entre le grand-duc et la grande-duchesse. Panin ne balança pas. Il se dévoua tout entier à Catherine. Admis dans sa confidence, et informé du dessein qu'elle avoit d'enlever le sceptre à son époux, il entrevit aisément tout le danger auquel elle s'exposoit. Il sentit qu'elle pouvoit échouer; qu'alors elle se verroit soudain chasser du trône et du lit de l'Empereur, et que son fils partageroit sa disgrace. C'étoit-là ce que le gouverneur appréhendoit le plus.

Il crut d'abord ne pouvoir éviter ce malheur qu'en engageant les deux partis opposés à abandonner leurs prétentions exagérées, et il ne se flatta de les faire consentir à cet abandon qu'en se servant des craintes qu'ils s'inspiroient mutuellement. Il résolut

donc de les réunir pour faire monter le grand - duc sur le trône, et pour qu'il fût proclamé Empereur, non par les troupes, mais par le sénat, qui limiteroit en même-temps sa puissance et assureroit l'état de son épouse et de son fils.

Ce projet conçu, Panin s'occupa sérieusement des moyens de l'exécuter. L'ambition changea tout-à-coup et pour un moment son caractère. A son indolence succéda l'activité, à son babil ordinaire la discrétion. Il se défia de la grande - duchesse elle-même et ne la mit point dans son secret. Il fit plus, il affecta de ne plus la voir et feignit d'abandonner son parti; mais quand il se crut bien sûr qu'on ne soupçonnoit pas ses intentions, il se rendit mystérieusement auprès du comte Iwan-Schuwaloff.

Jwan-Schuwaloff s'abandonnoit aux plus vives inquiétudes. Il pleuroit, il frémissoit de se trouver chef de parti et de se voir attribuer le dangereux honneur d'un projet conçu par son ambitieux cousin, Pierre Schuwaloff (1), qui, retenu en ce moment

(1) Le comte Pierre Schuwaloff étoit un génie hardi, romanesque, et l'opposé en tout de son cousin Iwan-

dans son lit par une maladie dont il mourut peu après, ne pouvoit soutenir l'audace qu'il avoit quelque temps inspirée au fastueux et pusillanime favori d'Elisabeth.

La circonstance étoit favorable à Panin. Il en profita. Il sut habilement augmenter les craintes d'Iwan-Schuwaloff, en lui exagérant le péril auquel il s'exposoit. — « Comment » osez-vous, lui dit-il, lutter à forces iné- » gales contre le grand-duc et vous prépa- » rer une chûte épouvantable, une mort » certaine, en voulant écarter du trône un » prince que le choix de la souveraine y » appelle, et que sa naissance en rend le seul » héritier légitime? Mais en supposant même » que vous puissiez réussir à l'empêcher de » régner, devez-vous espérer de conserver » long-temps votre crédit, sous une mino- » rité dont la foiblesse enhardira vos rivaux

Schuwaloff, qui n'avoit que de la cupidité. Pierre Schuwaloff s'est rendu célèbre en Russie, par son ambition, et en Europe, par l'invention des canons, qui portent son nom. Il se croyoit seul capable d'empêcher le grand-duc de régner, et il ne se servoit de son cousin Iwan que comme d'un instrument vulgaire.

» et fera naître une foule de mécontens,
» sans cesse empressés à vous nuire? Si vous
» triomphez d'une brigue, pourrez-vous éga-
» lement vous flatter d'échapper à l'autre?
» Si le premier coup qu'on voudra vous
» porter ne peut vous atteindre, le second
» ne vous renversera-t-il pas? Ce que vous
» avez de plus prudent à faire, c'est de vous
» raprocher du grand-duc. Il en est temps
» encore. Il sait lui-même les obstacles
» qu'on lui prépare, et il se croira trop
» heureux si, au prix de quelques sacrifices,
» il n'a plus à les redouter. Laissons-lui donc
» la possession tranquille du trône, mais
» faisons-la-lui acheter à des conditions qui
» dissipent en ce moment nos craintes et
» empêchent à jamais le prince d'abuser de
» son pouvoir. Il est inutile de vous dire
« à présent quelles sont ces conditions; mais
» si vous déférez à mon avis, je ne doute
» pas que le grand-duc ne se rende aisément,
» et je vous promets de vous fournir un plan
» propre à concilier tous les partis. »

Iwan-Schuwaloff ne répondit pas un seul mot; mais convaincu de la sagesse des conseils de Panin, il se rendit chez son cousin Pierre, et lui fit part de ce qu'il venoit d'en-

tendre. La maladie avoit affoibli le courage de Pierre et rallenti l'essor de son ambition. Il se laissa facilement persuader tout ce que craignoit Iwan; cependant, en renonçant à son projet, il voulut encore conserver le premier rôle.

Il fit dire au grand-duc qu'ayant des secrets importans à lui communiquer, et sa maladie l'empêchant de quitter son lit, il le prioit de l'honorer d'une visite. Le prince vint aussitôt. Pierre Schuwaloff lui parla avec la force et l'air d'inspiration d'un homme qui, touchant à son dernier moment, ne sait pas taire la vérité et n'a plus rien à désirer ni à craindre. — « Prince, lui dit-il, » vous savez les préventions qu'on a contre » vous. Le peuple croit que vous penchez » plus pour les allemands que pour lui; les » popes vous redoutent; les grands vous » haïssent. Tout vous annonce un règne » orageux. Tout vous prouve que pour pré- » venir les changemens dont on vous sup- » pose le dessein, on se portera aux der- » nières extrémités. J'ignore, prince, ce » que vous méditez en effet; j'ignore si » vous triompherez de ceux qui veulent » vous perdre, ou s'ils triompheront de

vous;

» vous ; mais si vous faites ce qu'on croit
» que vous voulez faire, si vous répudiez
» la grande-duchesse, pour élever à sa place
» une femme aussi vile, aussi méprisable
» que la comtesse de Woronzoff, songez
» que vous vous préparez des troubles dont
» vous serez tôt ou tard la victime, et que
» vous vous déshonorerez à jamais. »

En écoutant ce discours, le grand-duc pâlit et rougit plusieurs fois; et lorsqu'il vit que Pierre Schuwaloff cessoit de parler, il l'assura qu'on lui imputoit à tort le dessein de faire rompre son mariage et qu'il ne s'y résoudroit jamais. Mais ce qui doit faire douter de la sincérité de ces protestations, c'est que le prince ajouta ces paroles remarquables : « Romanowna accrédite peut-
» être elle-même des bruits qui la flattent;
» c'est une étourdie à qui je n'ai promis
» de l'épouser que si la grande-duchesse
» mouroit, et elle n'est point encore
» morte. »

Cependant, comme Pierre Schuwaloff désiroit sincèrement de se raccommoder avec le grand-duc, il ne donna point à son dernier aveu toute l'interprétation dont il étoit susceptible, et il se contenta de la promesse

que lui fit ce prince d'oublier tout ce qu'on avoit osé entreprendre contre lui.

Cette réconciliation fut ménagée sans peine, mais il en restoit une non moins intéressante et bien plus difficile à obtenir. On sait quels odieux soupçons les ennemis du grand-duc avoient inspirés à l'Impératrice. Cette princesse trembloit que son neveu ne voulut employer le poison pour se défaire d'elle, et cette crainte augmentoit sa foiblesse et la remplissoit d'horreur pour celui qui en étoit l'objet. Depuis que sa maladie l'empêchoit de paroître en public, elle avoit fait interdire l'entrée de son appartement au grand-duc, et pour que cet ordre parut moins extraordinaire, elle l'avoit fait également signifier à la grande-duchesse. Le secret de ces divisons, de ces troubles de la famille impériale étoit encore renfermé dans l'intérieur du palais; mais il pouvoit aisément se répandre dans Pétersbourg; et si on en eut été informé, si l'Impératrice fut morte sans voir le prince et son épouse, le peuple, toujours aveuglément crédule, auroit regardé comme fondés les injustes soupçons d'Elisabeth, et se seroit empressé d'attribuer au neveu la mort de la tante. Il falloit

donc engager cette princesse à appeler le grand-duc auprès d'elle.

Iwan-Schuwaloff étoit grand-chambellan et commandoit chez l'Impératrice. Panin le crut propre à demander la réconciliation qu'il désiroit ; mais soit que Schuwaloff craignît de faire trop de peine à la foible Impératrice, soit qu'il voulût tenir plus long-temps le grand-duc dans l'inquiétude et éviter un éclaircissement dangereux pour tous ceux qui avoient cherché à nuire à ce prince, soit enfin qu'il comptât sur le faux testament qu'on s'étoit proposé de produire, il refusa de faire cette demande.

Panin s'adressa alors au confesseur d'Elisabeth. Il lui avoua sans détour que la commission dont il le chargeoit étoit très-délicate ; et qu'en voulant sauver l'ame de la souveraine, il encourroit peut-être sa disgrace, mais que la gloire que lui mériteroit le succès devoit lui faire tout braver. Il l'assura en même-tems de la reconnoissance du grand-duc et de la grande-duchesse ; et le moine, non moins jaloux sans doute de se ménager la faveur de l'héritier du trône, que zélé pour le salut de l'Impératrice, promit d'employer auprès d'elle sa sainte éloquence.

Toutes les précautions nécessaires furent prises. On choisit un moment où Iwan-Schuwaloff étoit absent, et alors le confesseur s'aprochant du lit de l'Impératrice, lui parla de Dieu, de justice, de clémence, et obtint d'elle un signe de consentement. Au même instant on fit entrer le grand-duc et la grande-duchesse, qui se mirent à genoux auprès du lit, et Elisabeth prononça machinalement tout ce que lui dicta son confessenr. Elle dit au prince et à la princesse : — « Qu'elle les » avoit toujours aimés, et qu'elle mouroit » en leur souhaitant toutes sortes de béné- » dictions. »

Tous ceux qui furent témoins de cette scène virent que le pardon étoit peu sincère, mais les apparences suffisoient au prince, et ses partisans ne manquèrent pas de répéter avec emphase, dans Pétersbourg, les paroles affectueuses prononcées par l'Impératrice et d'y ajouter beaucoup de mensonges.

D'un autre côté, Iwan-Schuwaloff qui n'avoit pas su se faire un mérite de la réconciliation du grand-duc, mais qui ne vouloit pas qu'elle fournit l'occasion d'irriter ce prince contre lui, se garda de contredire tout ce qu'on se plut à en publier.

Fier du service important qu'il venoit de

rendre au grand-duc, Panin crut dès-lors avoir acquis assez de droits sur lui pour le faire consentir à suivre entièrement le plan qu'il avoit tracé. D'après ce plan, le grand-duc devoit, aussitôt que l'Impératrice cesseroit de vivre, se rendre au sénat et s'y faire décerner la couronne..

Panin fit donc demander une audience au grand-duc. Elle lui fut accordée sur-le-champ. Il dit d'abord au prince que ce qu'il avoit à lui exposer méritoit toute son attention; ensuite il lui parla en ces termes: « C'est du premier pas que vous » allez faire en montant sur le trône, » prince, que dépend le succès de votre » règne et la gloire que vous mériterez. » Il est deux moyens de vous revêtir de » la suprême puissance. Le premier c'est » de vous faire proclamer empereur par » l'armée; le second de recevoir la couronne » des mains du sénat. Le premier est plus » prompt; le second plus sûr. L'Europe en- » tière et une grande partie de l'Asie tiennent » les yeux fixés sur vous. Songez donc à » l'honneur que vous allez acquérir, si les » peuples nombreux soumis à votre domi- » nation, et les peuples étrangers eux-mêmes

» voient que vous êtes assez généreux pour
» vouloir tenir du libre choix des représen-
» tans de la nation russe une autorité que
» vos prédécesseurs n'ont dûe qu'à la force
» et à la vénalité des soldats.

» Vous savez combien les révolutions ont
» été fréquentes dans cet empire ; vous
» savez avec quelle facilité les troupes sé-
» duites ou mutinées ont couronné ou dé-
» trôné leurs maîtres. Le moyen que je vous
» propose est le seul propre à prévenir de
» dangereux desseins. Le sénat vous ayant
» élu, se trouvera intéressé à maintenir son
» ouvrage ; et le peuple regardant votre
» personne comme plus sacrée, s'empressera
» toujours de la défendre. »

Le grand-duc étoit ébranlé ; il cédoit, quand tout-à-coup deux de ses courtisans entrèrent. Il leur fit part du projet de Panin, et leur demanda leur avis. L'un d'eux, qui sentit aisément tout ce qu'avoit d'insidieux le parti qu'on proposoit au prince, lui conseilla de soumettre sa décision au vieux prince Trubetskoï, dont la longue expérience et la sagesse consommée étoient dignes de le guider. Le prince Trubetskoï avoit en effet été témoin de plusieurs révolutions et

connoissoit parfaitement les usages de la Russie.

A l'instant il fut mandé. Le grand-duc lui répéta tout ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de Panin, et ne lui cacha point le penchant qu'il avoit à suivre les conseils du comte. Mais Trubetskoï énonça une opinion différente et parla avec toute la hardiesse d'un vieux soldat jaloux de l'honneur de ses maîtres.

« Prince, lui dit-il, le parti qu'on veut » vous faire prendre est non - seulement » bien plus dangereux que celui qu'on vous » dit de craindre, mais entièrement opposé » aux coutumes de l'empire. La constitution » russe est purement militaire, et le sénat » n'a jamais pu influer sur l'élection des » Czars. Eh! quelle est donc la gloire pré- » tendue qu'il peut y avoir à être couronné » par un corps judiciaire plutôt que par des » soldats victorieux? Choisis par une diète » ou par un sénat, les rois de Pologne et » de Suède prendront-ils jamais le pas sur » l'empereur de toutes les Russies? La vé- » ritable, la seule gloire d'un monarque, » c'est de bien régner. Méritez donc cette » gloire sans vous inquiéter d'une formalité

» vaine, et vous mettre sous la tutelle d'un
» sénat ambitieux qui vous feroit bientôt
» repentir de la confiance que vous auriez
» eue en lui. Mais si malheureusement votre
» trône chanceloit, ce sénat auroit-il la
» force de le raffermir? Et si vous com-
» menciez par mécontenter les soldats, en
» dédaignant leur antique usage, n'auriez-
» vous pas tôt ou tard à redouter leur ven-
» geance? »

Le grand-duc flotta alors dans l'irrésolution. La nouveauté brillante des conseils de Panin le flattoit, mais la crainte d'indisposer l'armée l'empêchoit d'oser les suivre. Ne sachant enfin quel parti choisir, il envoya un de ses chambellans consulter la grande-duchesse.

Catherine dont la fin prochaine d'Elisabeth avoit réveillé toute l'ambition et qui sentoit la nécessité de se ménager la faveur populaire par les dehors d'une piété qui n'étoit point dans son cœur, Catherine se tenoit alors dans les églises et assistoit aux prières publiques qu'on faisoit pour demander le rétablissement de la santé de l'Impératrice. Panin avoit eu l'imprudence de lui taire son projet. Elle ignoroit ce que ce projet cachoit

d'avantageux pour elle. Elle avoit d'ailleurs passé plusieurs jours à rédiger elle-même l'acte de proclamation qui devoit faire reconnoître l'empereur, ainsi que le modèle du serment à prêter par les troupes; et comme elle se piquoit d'écrire avec beaucoup d'élégance, et qu'elle se flattoit que ces deux pièces lui feroient infiniment d'honneur aux yeux des russes, elle ne vouloit point sacrifier un travail qui eut été perdu, si le prince se fut fait élire par le sénat, puisque ce corps auroit dicté lui-même la nouvelle forme du serment et le nouvel acte de proclamation. Elle fit donc répondre brusquement au grand-duc « qu'il falloit se con» former à l'usage. »

Dans le même instant où le grand-duc recevoit cette réponse, on vint lui annoncer la mort de l'Impératrice Elisabeth. Cette princesse expira (1) après une longue maladie et au milieu de douleurs inexprimables. Elle avoit régné vingt ans sans avoir fait rien qui pût justifier la révolution qui mit sur sa tête la couronne de Russie. Sa facilité la livra à des favoris qui abusèrent trop de sa puissance. Sa dévotion la rendit souvent

(1) Le 5 Janvier 1762.

impie, sa clémence cruelle (1). Elle fut enfin plus digne de végéter dans l'oisiveté d'un couvent, que de s'asseoir sur le trône d'un des plus vastes empires du monde.

Aussitôt qu'Elisabeth eut fermé les yeux, les courtisans accoururent en foule chez le grand-duc. Ce prince, oubliant alors sa foiblesse et son indécision, les accueillit avec dignité et reçut le serment des officiers de sa garde.

Une heure après il monta à cheval, et parcourut toutes les rues de Pétersbourg en faisant distribuer de l'argent à la multitude. Les soldats s'empressoient sur son passage et lui crioient : — « Si tu as bien soin » de nous, nous te servirons aussi fidèlement » que nous avons servi notre bonne Impé» ratrice. « — Le peuple mêloit des cris de joie aux acclamations des soldats, et quoique les ennemis du grand-duc fussent dès long-

(1) Elle avoit, par exemple, fait vœu de ne laisser exécuter sous son règne aucune sentence de mort, et les juges qui ne pouvoient pas faire décapiter les criminels, les faisoient périr par le barbare supplice du knout. En outre, on n'a jamais autant coupé de langues et exilé d'infortunés en Sibérie, que sous le règne de cette princesse si indignement surnommée la clémente.



PIERRE III, FEDOROWITZ,

Empereur de Russie,

a régné 6 mois.

Tardieu

temps parvenus à le faire haïr, mépriser, son avènement au trône n'occasionna pas le moindre signe de mauvaise volonté ou de mécontentement.

Pour lui, délivré tout-à-coup de la longue et servile contrainte dans laquelle sa tante l'avoit tenu, il laissa facilement appercevoir sa satisfaction, mais sans faire éclater une joie indécente. Il prit le nom de Pierre III.

Les premiers jours du règne de ce prince furent marqués par plusieurs traits de bienfaisance, qui jettèrent dans le plus grand étonnement tous ceux qui le connoissoient et qui ne croyoient qu'à ses vices. La métamorphose parut complette et soudaine; la douceur remplaça la violence. Le grand-duc avoit été inconséquent, fougueux, bizarre: Pierre III se montroit juste, patient, éclairé. Il traita avec bonté tous ceux qui avoient été attachés à l'Impératrice, sa tante. Il conserva dans leurs places presque tous les grands officiers de l'état. Il pardonna à ses ennemis. Il éleva au grade de feld-maréchal Pierre Schuwaloff, qui étoit toujours alité et qui mourut peu après. Il laissa la place de grand-veneur à Alexis-Gregoriewitsch-

Razumoffsky (1), l'ancien favori d'Elisabeth. Il combla de bienfaits Iwan - Schuwaloff lui-même, quoiqu'il eut souvent fait un indigne usage de son crédit.

Le prince Schasuskoï, procureur du sénat, dont Pierre III avoit eu beaucoup à se plaindre, fut le seul à qui il ôta sa place, mais il n'exigea de lui qu'une simple démission, et il lui laissa sa liberté et ses biens. En même-tems un nommé Gleboff, qui, n'étant que simple procureur, avoit été chargé de soigner les affaires du Holstein, et s'étoit concilié dans cette administration la bienveillance du prince, obtint la place de Schasuskoï. Gleboff paya bien mal, depuis, une marque si éclatante de la confiance de son maître.

La grande-duchesse, qui ne pouvoit songer sans effroi à l'instant où son époux seroit revêtu de le suprême puissance, et qui s'attendoit à le voir aussitôt signaler contr'elle une animadversion qu'elle avoit peut-être

(1) Alexis Razumoffsky avoit souvent desservi le grand-duc auprès de l'Impératrice Elisabeth. Le grand-duc lui envoya un jour une hache sur un coussin de satin rouge, pour lui faire entrevoir le sort qui l'attendoit; mais quand ce prince fut monté sur le trône, il rejetta toute idée de vengeance.

trop méritée, en reçut l'accueil le plus flatteur et les marques de la plus grande confiance. Il sembloit oublier les torts de cette princesse pour ne se souvenir que de l'ascendant de son génie. Il passoit une grande partie du jour auprès d'elle; il l'entretenoit avec amitié et la consultoit sur les affaires les plus délicates. Tous les courtisans, surpris de cette conduite, en félicitèrent Catherine. Catherine seule n'y fut point trompée. Elle jugea sans peine que son époux ne savoit point régner par lui-même, et elle se garda de prendre pour bonté ce qui n'étoit que foiblesse.

Un des premiers soins du nouveau Czar fut de rappeler cette multitude de prisonniers d'état dont la défiance d'Elisabeth et la jalousie de ses ministres avoient peuplé les déserts de la Sibérie (1). Parmi ces infortunés, on remarqua le célèbre *Biren* (2),

(1) Pierre III rappela jusqu'à dix-sept mille exilés.

(2) Ernest Jean de Biren, devenu si fameux par sa fortune et ses revers, naquit en Courlande, de parens assez obscurs. Il reçut pourtant quelque éducation, et comme il avoit de l'esprit et une belle figure, il fut bientôt remarqué par la duchesse Anne,

qui avoit été long-temps l'amant orgueilleux et le ministre cruel de l'Impératrice Anne. Pierre III ne lui rendit que la liberté, mais Catherine lui redonna depuis le duché de Courlande; et Biren, instruit à l'école du malheur, ne vécut plus qu'en vrai philosophe et devint le père d'un peuple qu'il avoit autrefois opprimé.

Pierre III tira aussi de la Sibérie le maréchal de Munich (1), âgé de quatre-vingt-

qui en fit son secrétaire et son amant. En montant sur le trône de Russie, Anne appela Biren à Pétersbourg, et le secrétaire devint bientôt duc de Courlande et premier ministre, ou plutôt despote de Russie. Tout éprouva dès-lors les terribles effets de son orgueil, de ses caprices et de sa cruauté. Il fit, en neuf ans, périr dans les supplices onze mille personnes. On assure que l'Impératrice se mettoit souvent à genoux devant lui pour l'adoucir, mais les prières et les larmes de cette princesse ne pouvoient le toucher. — A la mort d'Anne, qui arriva en 1740, Biren, déclaré régent, irrita encore davantage les Russes, et une révolution le fit exiler sur les bords de l'Oby.

(1) Christophe Burchard, connu sous le nom de maréchal de Munich, étoit fils d'un officier au service du Danemarck. Après avoir reçu une éducation soignée, il entra à l'âge de dix-sept ans au service du Landgrave de Hesse-Darmstadt, et fit ses premières armes avec distinction sous le prince Eugène et sous

deux ans, que l'un de ses fils qui vivoit encore, et trente-deux de ses petits-fils ou arrière-petits-fils allèrent recevoir au-dehors de la capitale. Ce vieux guerrier parut devant l'empereur avec sa nombreuse famille et revêtu de la même peau de mouton qui lui servoit d'habit dans les déserts de Pelim; mais le prince lui rendit soudain les marques de l'ordre de St-André, avec son grade de feld-maréchal, en lui disant : — « J'espère que malgré votre âge

Marlborourgh. Il passa ensuite en Pologne et de-là en Russie où sa valeur et ses talens lui valurent le grade de feld-maréchal. Son défaut capital étoit d'être trop minutieux, trop exigeant dans les petites choses; aussi le plus léger oubli, la moindre inattention d'un subalterne le mettoit en fureur, mais bientôt il rougissoit de ses emportemens. Lorsqu'Elisabeth monta sur le trône, elle voulut se venger de Munich, parce qu'il avoit autrefois fait emprisonner un de ses amans. On intenta un procès inique à ce général, et on eut la barbarie de le condamner à être écartelé; mais l'Impératrice commua la peine de mort en un exil en Sibérie. Sa femme et quelques-uns de ses domestiques le suivirent dans son exil. On ne lui donnoit que douze sols par jour pour lui et les siens, mais il se procura quelques douceurs en vendant du lait et en donnant des leçons de géométrie aux jeunes gens des environs de sa solitude.

» avancé vous pourrez encore me servir. »
— Munich lui répondit : — « Puisque votre
» majesté m'a fait passer des ténèbres à la
» lumière, et m'a rappelé du fond d'une
» caverne pour m'admettre aux pieds du
» trône, elle me trouvera toujours prêt à
» exposer ma vie pour son service. Ni un long
» exil, ni les rigueurs du climat de la Si-
» bérie n'ont pu éteindre l'ardeur que j'ai
» autrefois montrée pour les intérêts de la
» Russie et pour la gloire de son souve-
» rain. »

Lestocq, à qui Elisabeth avoit eu l'obligation de pouvoir monter sur le trône, et qu'elle avoit ensuite indolemment sacrifié à des ennemis avides de ses biens, fut aussi rappelé par Pierre III; et en vivant depuis à Pétersbourg, au sein de la médiocrité, il prouva qu'il n'avoit pas moins su profiter des leçons de l'adversité que Biren et Munich.

Chaque jour on voyoit ainsi arriver à Pétersbourg quelques-unes des victimes du règne précédent, et leur retour étoit un spectacle touchant pour le peuple et un sujet de bénédictions pour le Czar. Tout l'empire retentissoit des louanges de son nouveau maître, et il est impossible de peindre l'admiration,

ration, les transports de joie qu'il occasionna, lorsqu'il se rendit au sénat dans le plus grand appareil, et qu'il y lut une déclaration par laquelle il permettoit à la noblesse de porter ou de ne pas porter les armes et de voyager au-dehors de la Russie, ce qui lui avoit été défendu jusqu'alors. Il l'affranchit en même-temps de la servitude dans laquelle ses prédécesseurs l'avoient tenue. La noblesse, reconnoissante, ne vouloit pas faire moins que de lui ériger une statue d'or, mais l'enthousiasme ne dura pas long-temps (1).

(1) Voici cette ordonnance ou cet Oukaze qui rendit d'abord Pierre III si cher à la noblesse russe.

« Nous, Pierre III, etc.

» Les peines et les désagrémens qu'a éprouvés le » très-sage souverain feu notre très-cher grand-père, » Pierre-le-Grand, d'immortelle mémoire, pour opérer » le bien dans son pays et pour procurer à ses sujets » une connoissance suffisante, tant de la discipline mi- » litaire que des affaires civiles et politiques, sont con- » nus de toute l'Europe et de la plus grande partie du » globe.

» Pour atteindre à ce but, il a fallu qu'il fît d'abord » comprendre à la noblesse russe, qui est le premier » corps de l'état, les immenses avantages qu'ont les » nations versées dans les sciences et les arts, sur cette

Un bien plus essentiel que la Russie dût à Pierre III, fut l'abolition de cette inqui-

» foule de peuples qui croupissent dans la plus épaisse
» ignorance. L'état des choses demandoit alors impé-
» rieusement qu'il obligeât sa noblesse au service mili-
» taire et à des fonctions civiles; qu'il la fît voyager
» dans les pays étrangers, pour acquérir une teinture
» des arts et des sciences utiles, et qu'il établît dans
» son propre pays des écoles et des académies, afin
» de faire germer plus aisément et plus promptement
» le fruit de ces salutaires institutions. La noblesse au-
» roit eu d'autant plus mauvaise grace de se plaindre
» de cette gêne à laquelle on l'asservissoit, qu'indé-
» pendamment de ce que son utilité particulière et
» l'utilité commune en résultoient naturellement, elle
» devoit encore condescendre aux désirs d'un empereur
» à qui elle avoit tant d'obligations.

» Ces projets parurent d'abord de la plus difficile
» exécution. Ils étoient insupportables à la noblesse,
» qui se trouvoit obligée de renoncer à une vie molle
» et oisive, de s'éloigner de ses demeures, de servir
» en guerre et en paix, d'inscrire ses enfans pour les
» services futurs. Plusieurs membres de la noblesse se
» dérobèrent au service, et se virent par-là dépouillés
» de leurs biens, qui furent confisqués et avec juste
» raison. Ils se rendoient coupables envers la patrie,
» qu'ils abandonnoient lâchement.

» Les ordonnances excellentes, quoiqu'inséparables
» au commencement de certains moyens de contrainte,
» ont servi de modèle à tous les successeurs de Pierre-

sition, de ce comité terrible qui, sous le nom de *chancellerie-privée*, fit tant de mal

» le-Grand, et notamment à notre chère tante l'impératrice Elisabeth Petrowna, de glorieuse mémoire, » qui, s'attachant à suivre l'exemple de son père, encouragea, par une protection spéciale, l'avancement des arts et des sciences. Nous en recueillons » aujourd'hui les fruits, et tout homme impartial conviendra qu'ils sont considérables. Les mœurs ont » été épurées; les esprits indifférens sur le bonheur de » la patrie ont été arrachés à cette funeste insouciance, et se sont habitués à réfléchir sur le bien » public; le zèle dans le service s'est accru; des généraux, déjà vaillans, sont devenus expérimentés; des » ministres intelligens; des magistrats éclairés; en un » mot le patriotisme, l'amour et la fidélité pour notre » personne, l'activité dans toutes les places et tous » les sentimens nobles sont aujourd'hui le partage de » la nation russe. — Par toutes ces raisons, nous avons » jugé qu'il n'est plus nécessaire d'astreindre au service, » comme cela s'est pratiqué jusqu'ici, la noblesse de » notre empire.

» En considération de quoi, en vertu d'un plein » pouvoir à nous accordé par Dieu, et de notre grace » impériale spéciale, nous accordons à la noblesse russe, » dès ce moment et pour toujours, au nom de tous nos » successeurs, la permission de prendre du service » dans notre empire, ainsi que chez toutes celles des » puissances européennes qui sont nos alliées; et pour

sous le règne de la défiante et timide Elisabeth. Alexis Michaelowitsch, père de Pierre-

» cet effet, nous avons rendu l'ordonnance suivante, » comme loi fondamentale.

» 1°. Tous les gentilshommes qui sont dans notre » service peuvent y rester tant qu'ils voudront. Néan- » moins aucun de ceux qui sont dans le service militaire » ne pourra demander un congé ou sa retraite pendant » la campagne, ni dans les trois mois qui la précéderont » immédiatement; mais la campagne finie, il leur est » permis de demander leur congé à leurs commandans, » tant dans l'intérieur de l'empire qu'au dehors, et ils » attendront leur décision. Ceux qui se trouvent dans » les huit premières classes du service militaire ne re- » cevront leur congé que de nous, ou qu'avec notre » attache. Ceux des autres classes le recevront des dé- » partemens auxquels ils sont attachés.

» 2°. Tous les gentilshommes qui nous auront servi » avec fidélité monteront d'un grade en prenant leur » congé, pourvu qu'ils aient été plus d'un an dans le » grade qu'ils auront lors du congé; ce qui s'entend » de ceux qui demanderont leur congé absolu. — A l'é- » gard de ceux qui quitteront le service militaire pour » entrer dans le civil, ils doivent y être admis aussitôt » qu'il y aura une place vacante, et être récompensés » suivant leur mérite; cependant il faudra qu'ils aient » été au moins trois mois dans le dernier grade qu'ils » quitteront.

» 3°. Lorsque quelqu'un aura quitté le service, ou » aura passé du service militaire dans le civil, s'il se » détermine à rentrer dans le militaire, il y prendra le

le-Grand, avoit été l'instituteur de ce tyrannique tribunal, qui servoit à juger ou plutôt

» même grade qu'il avoit dans l'état civil, s'il en est
» trouvé capable. — A l'égard du rang d'ancienneté, il
» restera au-dessous de tous ceux qui avoient le même
» grade que lui au temps de son congé. — Il en sera
» usé de même pour ceux qui auront quitté et repren-
» dront des fonctions civiles ou autres.

» 4°. Ceux qui, après avoir reçu leur congé, vou-
» dront partir pour les pays étrangers, devront recevoir
» les passe-ports nécessaires du bureau des affaires
» étrangères, avec cette réserve qu'en cas de nécessité,
» tous les gentilshommes qui sont hors du pays y
» rentreront aussitôt qu'ils auront reçu l'ordre de leur
» rappel, et ce, sous peine de confiscation de leurs
» biens.

» 5°. Tous les gentilshommes qui auront servi chez
» quelque puissance de l'Europe, pourront, à leur
» retour, recevoir du service suivant leur désir et
» leur capacité, avec cette distinction que ceux qui
» auront servi auprès des têtes couronnées, auront le
» même grade que portera leur brevet, et que ceux,
» au contraire, qui auront servi dans des républiques,
» perdront un grade ainsi qu'il a été observé jusqu'à
» présent.

» 6°. En vertu de la présente ordonnance, tout
» noble russe ne servira, soit dans nos armées, soit
» dans nos dicastères, que suivant son bon plaisir, à
» moins d'une nécessité urgente, qui sera énoncée par
» notre ordonnance. Le présent article comprend

à condamner tous ceux qui étoient accusés de haute-trahison, ou qui déplaisoient au prince

» également la noblesse de Smolensk. Mais, comme
» un certain nombre de gentilshommes que Pierre
» premier a établis auprès des sénats de Saint-Péters-
» bourg et de Moscou, et auprès de la chambre des
» comptes, a obtenu des congés, nous ordonnons que,
» par rapport à quantité d'affaires qu'il peut y avoir,
» trente d'entr'eux dorénavant soient toujours auprès
» du sénat, et vingt auprès des chambres des comptes,
» lesquels seront relevés d'année en année. A cet effet,
» le comptoir du hérault-d'armes fera annuellement un
» relevé de tous les gentilshommes qui sont hors du
» service, sans cependant nommer personne; mais les
» gentilshommes choisiront entr'eux les membres desti-
» nés à remplir ces fonctions civiles, et en feront le rap-
» port à la chancellerie, et celle-ci au comptoir du
» hérault-d'armes.,

7°. En outre, en vertu de notre présente ordon-
» nance, la noblesse russe, à l'exception des Ad-
» nodworzis, jouira perpétuellement de la franchise
» que nous lui accordons présentement. — Notre bien-
» veillance paternelle doit s'étendre aussi sur ses enfans.
» Nous ordonnons, en conséquence, que ceux-ci,
» quand ils auront atteint l'âge de douze ans, soient
» inscrits par une simple notice du comptoir du hérault-
» d'armes, soit des gouvernemens, soit des districts ou
» villes que les pères auront la liberté de choisir, et
» où ils déclareront en même-temps ce que leurs en-
» fans auront déjà appris, et les études auxquelles ils

et à ses délateurs. Le plus léger soupçon, la dénonciation la plus absurde suffisoient à la

» veulent se livrer par la suite, soit dans les écoles et » académies de l'empire, soit dans les pays étrangers, » soit enfin chez eux-mêmes, s'ils en ont les moyens, et » s'ils sont à portée de se procurer d'habiles instituteurs. » Au surplus, nous leur enjoignons à tous très-expres- » sément de leur donner l'éducation qui convient à la » noblesse; et ce, sous peine d'encourir notre disgrace. » Nous ordonnons que chaque gentilhomme qui n'aura » pas plus de mille paysans, fasse, sans avoir besoin » de se présenter ailleurs, inscrire ses enfans dans » notre noble corps des Cadets, où ils seront instruits » de tout ce que doit apprendre un gentilhomme, avec » le zèle et l'exactitude dont notre surveillance ré- » pondra. Après avoir achevé leurs études, ils seront » placés et avancés suivant leur mérite.

» 8°. Les nobles qui sont maintenant dans nos ar- » mées, en qualité de simples soldats, ne pourront » point obtenir leur congé s'ils n'administrent la preuve » d'un service de douze ans.

» 9°. En accordant gracieusement et à perpétuité à » notre noblesse cette franchise dont nous faisons » une loi fondamentale et immuable, nous lui per- » mettons également, sur notre parole impériale et » de la manière la plus solemnelle, d'observer la pré- » sente ordonnance saintement et irrévocablement » dans toute sa teneur, et de maintenir les prérogatives » y énoncées. — Nos successeurs sur le trône ne doivent » l'altérer aucunement. L'exécution de notredite ordon-

chancellerie-privée pour faire emprisonner les personnes les plus estimées, et les livrer à d'horribles tortures : ni le sexe ni l'âge n'en pouvoient garantir.

» nance étant le principal soutien du trône impérial, » nous espérons que par reconnoissance pour ce bienfait, la noblesse russe nous servira fidèlement et » avec zèle, et qu'au lieu de se soustraire à notre service, elle y entrera avec empressement et qu'elle » fera soigneusement élever ses enfans. — Nous ordonnons donc à tous nos fidèles sujets et vrais fils de la » patrie de mépriser et fuir ceux qui ont perdu leur » temps dans l'oisiveté, et qui n'ont point élevé leurs » enfans dans les sciences utiles, comme gens qui n'ont » jamais eu le bien public à cœur, qui n'auront aucun accès dans notre cour, et ne seront point admis » dans les assemblées ni dans les fêtes publiques.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le 18 février 1762.

Catherine ne se souciant point de mécontenter la noblesse, et bien sûre d'ailleurs que cette ordonnance ne seroit exécutée qu'autant qu'elle le voudroit, l'a laissé subsister ; de sorte que si les nobles veulent voyager, ils le peuvent de droit, mais non de fait, puisqu'il faut en demander la permission à l'Impératrice, et cette princesse ne l'accorde pas toujours. Le comte de Stroganoff en est la preuve. Depuis plus de trois ans il désire de parcourir l'Europe, mais il en a vainement sollicité l'agrément de Catherine : elle lui répond toujours qu'elle ne peut se passer de lui, et il reste.

Mais il faut dire comment Pierre III rendit ces deux déclarations dictées par la justice la plus éclairée et par la confiance la plus généreuse. Il faut expliquer pourquoi on remarque dans la conduite de ce prince un si extraordinaire mélange de prévoyance et d'oubli, de grandeur et de foiblesse. Ses défauts, ses vices étoient l'effet malheureux et nécessaire de son éducation ; ses bonnes actions partoient de la noble ambition de faire le bien, mais cette ambition avoit souvent besoin qu'on la réveillât.

Le Czar avoit pour aide-de-camp-général et pour favori un jeune Ukrainien, nommé Ghoudowitsch (1), dont nous avons déjà parlé, et qui de tous ses courtisans étoit le seul qui l'aimât sincèrement. Ce fut Ghoudowitsch qui, au moment où Pierre alloit monter sur le trône, l'engagea à prendre les avis du vieux prince Trubetskoï, plutôt que de déférer aveuglément à ceux de Panin ; ce fut encore lui qui lui conseilla toutes ces démarches pleines de prudence et de dignité,

(1) C'est le même que le Czar, n'étant encore que grand-duc, avoit voulu faire Hetmann des Cosaques à la place de Cyrille - Razumoffsky. Ce nom se prononce Goudwitsch, mais il s'écrit en russe *Ghudowitsch.*

qui signalèrent les premiers jours de son règne. Mais bientôt l'Empereur, obsédé par ses corrupteurs, retomba dans son indolence et se livra plus que jamais à ses orgies accoutumées. Il y avoit cinq jours que, renfermé avec sa maîtresse et quelques-uns de ses compagnons de table, il étoit dans un état d'ivresse presque continuel, lorsque Goudowitsch se présenta à lui avec un visage sévère. — « Czar, lui dit-il, je vois bien » que vous nous préférez les ennemis de » votre gloire. Vous les servez avec zèle ; » vous voulez qu'ils aient eu raison lors- » qu'ils ont dit que vous êtiez plus jaloux » de vous livrer à d'obscurs, à d'avilissans » plaisirs, que propre à gouverner l'Empire. » Est-ce ainsi que vous imitez votre vigi- » lant et laborieux ayeul, ce Pierre-le-Grand » que vous avez si souvent juré de prendre » pour modèle ? Est-ce ainsi que vous per- » sévérez dans la conduite noble et sage, » qui, à votre avènement au trône, vous a » mérité l'amour et l'admiration de vos » peuples ? Mais cet amour, cette admi- » ration sont déjà oubliés. Le mécontente- » ment, les murmures leur succèdent. » Pétersbourg demande si le Czar ne vit

» plus dans ses murs ? L'Empire entier
» craint d'attendre en vain des loix qui le
» raniment. Les malveillans seuls triom-
» phent, et bientôt les intrigues, les ca-
» bales que les premiers momens de votre
» règne avoient réduites au silence, vont re-
» commencer avec une nouvelle audace.
» Sortez donc de votre léthargie, ô Czar !
» ne tardez point à vous montrer, et prou-
» vez par quelqu'acte éclatant de vertu,
» que vous êtes digne de réaliser les espé-
» rances qu'on a conçues de vous. »

Pierre écouta ce discours avec un étonnement mêlé de honte, et quand Ghoudowitsch eut cessé de parler, il lui demanda ce qu'il devoit faire pour dédommager l'Empire des jours qu'il venoit de perdre dans la débauche. A l'instant Ghoudowitsch lui présenta les deux déclarations que lui avoit remises le grand-chancelier Woronzoff, et dont l'une rétablissoit les droits de la noblesse, et l'autre abolissoit la chancellerie privée. Pierre prit ces papiers sans les examiner, et les mettant sous son bras, il sortit pour aller les lire au sénat.

Tous ceux qui apprirent ce que contenoient les nouvelles déclarations, passèrent

du mécontentement à la joie, et crurent que l'Empereur ne s'étoit tenu renfermé pendant cinq jours que pour méditer deux loix sages.

Pierre III entreprit aussi de corriger les nombreux abus qui s'étoient introduits dans l'administration de la justice, et d'établir des formes de jurisprudence plus promptes et moins favorables à la chicane; mais comme un changement aussi difficile n'étoit point l'ouvrage d'un jour, il fallut qu'il commençât par bien connoître les tribunaux et surveillât leur conduite. Il se rendit au sénat dans un moment où il n'y étoit point attendu, et le trouvant presqu'abandonné, il envoya chercher les sénateurs et leur témoigna avec vivacité, mais avec noblesse, combien il étoit sensible à leur négligence (1).

Le commerce, les sciences, les arts furent également l'objet des soins du nouveau Czar. Presque toutes les parties de l'administration sont confiées en Russie à un certain nombre de personnes qui forment des conseils auxquels on donne le titre de colléges : ainsi l'on dit le collége de l'amirauté, le

(1) Dans une occasion semblable, Pierre premier se montra moins modéré. Il donna à chaque sénateur une volée de coups de canne.

collège des douanes, le collège d'agriculture. Pierre III visitoit fréquemment ces collèges; il assistoit à leurs délibérations, il les provoquoit même, et s'il ne pouvoit pas les éclairer de ses lumières, il les animoit au moins par ses encouragemens.

Il sembloit avoir à cœur de faire revenir le peuple sur son compte; mais cela n'étoit pas aisé, car le peuple, prévenu par les Popes, savoit que ce prince préféroit le luthéranisme à la religion grecque, et les allemands aux russes. Néanmoins le Czar, docile aux conseils de son ami et jaloux d'imiter l'exemple du roi de Prusse, donnoit facilement audience à tous ceux qui se présentoient, recevoit leurs requêtes et s'occupoit lui-même à leur faire rendre justice. Aussi ses ennemis mêmes ne pouvoient s'empêcher de louer une popularité qui rappeloit à quelques égards celle de Pierre-le-Grand.

Dans les premiers jours de son règne, Pierre III fit inviter les ministres étrangers à son audience, et reçut leurs complimens avec dignité. Cette conduite noble, décente, tout-à-fait contraire à l'idée qu'ils s'étoient presque tous formée de ce prince, les surprit; mais ce qui les étonna encore davan-

tage, c'est que dans un repas splendide qu'il leur donna, il fut très-réservé dans ses discours et but avec modération (1).

Enfin les russes et les étrangers admiroient à l'envi un changement auquel ils pouvoient à peine croire. La cour de Vienne elle-même fut quelque temps rassurée sur les intentions du nouveau Czar. Marie-Thérèse se flatta que la mort d'Elisabeth ne romproit pas totalement l'alliance entre les deux empires, mais ses espérances furent déçues.

Il étoit impossible que Pierre III dissimulât ; et de tous ses sentimens, celui qu'il savoit le moins cacher, étoit son enthousiasme pour le roi de Prusse. Il fit mettre en liberté les prisonniers prussiens qui se trouvoient à Pétersbourg, et les admit à sa table. Un de ceux qu'il traita le mieux fut le comte de Hordt, officier Suédois, qui avoit passé au service de Frédéric et qu'Elisabeth tenoit depuis trois ans dans l'exil (2).

(1) Ses ennemis, toujours fidèles à leur plan de calomnie, tâchoient de persuader au-dehors comme au-dedans de l'empire que ce prince ne cessoit de s'enivrer.

(2) Le comte de Hordt, lieutenant-général des armées prussiennes, fut fait prisonnier par les russes,

Le Czar en fit son confident, son ami, et s'entretenoit presque continuellement avec lui du Roi de Prusse.

Il n'invitoit que rarement à sa cour les ministres étrangers, à l'exception de l'envoyé de Prusse, et de M. Keith, ambassadeur d'Angleterre, ce qui rendoit sa froideur encore plus désagréable aux autres. Pierre entretenoit depuis long-temps une correspondance intime avec Frédéric; il ne le nommoit dans ses lettres que son cher frère ou son digne maître; il lui rappeloit qu'avant d'être élu grand-duc il avoit eu l'honneur de servir dans ses troupes, et il alla jusqu'à le prier de lui accorder un grade supérieur.

Le roi de Prusse sut très-habilement tirer parti de l'amitié du Czar; il ne lui donna pas tout de suite le grade qu'il sollicitoit,

après la bataille de Custrin. Elisabeth l'exila pour se venger de ce que le roi de Prusse avoit fait rouer un officier russe qui forma un projet de révolte, et voulut faire égorger la garnison de Custrin où on le tenoit prisonnier. Lorsque Hordt parut devant Pierre III, et qu'il lui raconta qu'indépendamment des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans sa prison, on ne lui avoit pas permis d'avoir des livres, Catherine, qui étoit présente, s'écria: « Cela est bien barbare! »

afin de le lui faire désirer davantage; mais au bout de quelque temps, il lui écrivit qu'il l'avoit nommé général-major, non par rapport à son rang de prince, mais uniquement à cause des connoissances militaires qu'il lui connoissoit. Cette faveur prétendue combla de joie Pierre III. Sa passion pour le roi de Prusse en redoubla. Il fit placer dans sa chambre le portrait de ce monarque (1), et célébra cette inauguration, et la gloire qu'il avoit eue d'obtenir un grade à Berlin, par un grand repas dans lequel il oublia la tempérance qu'il avoit montrée pendant quelque temps.

Si l'engouement de Pierre III pour le roi de Prusse n'eut pas été à son comble, il en auroit pu être corrigé par quelques leçons qu'il s'attira de la part de ses propres sujets. Nous n'en citerons qu'une. — « Sais-tu

(1) C'étoit un portrait dont le comte de Totleben avoit fait présent à l'impératrice Elisabeth, mais elle l'avoit fait jeter dans un coin obscur de son palais, et pendant la durée du règne de cette princesse, personne en Russie ne pouvoit avoir un portrait du roi de Prusse. Le grand-duc seul en conservoit un sur une bague qu'il portoit à son doigt, et qu'il cachoit quand il étoit en présence de sa tante.

» bien,

» bien, disoit-il un jour à l'hetman Ra-
» zumoffsky, sais-tu bien qu'avant d'être
» Grand-Duc, j'étois lieutenant au service
» du roi de Prusse ? — Eh bien ! lui répli-
» qua le cosaque, votre majesté peut à pré-
» sent faire le roi de Prusse, feld-ma-
» réchal. »

Non-seulement l'ascendant prussien déplaisoit à la plupart des courtisans, ainsi qu'à quelques ministres étrangers, mais les changemens qu'entreprenoit le Czar ne trouvoient pas toujours des approbateurs. Quelques-uns de ces changemens lui faisoient même un grand nombre d'ennemis, et montroient que s'il avoit quelquefois de bonnes intentions, il manquoit des lumières et sur-tout du caractère nécessaire pour gouverner. A côté des projets les plus sages, il en adoptoit souvent d'inutiles, même de dangereux. Le désir de l'amélioration lui faisoit imprudemment hazarder des réformes prématurées.

Il étoit juste et avantageux, sans doute, de diminuer les richesses des moines et de combattre les préjugés ; mais au commencement d'un règne contre lequel on avoit été dès long-temps prévenu, et au milieu d'une nation superstitieuse et plus qu'à demi-bar-

bare, falloit-il irriter une nombreuse classe d'hommes à qui leur état donne tant d'influence sur les autres? Falloit-il faire enlever des églises les images des saints, qui sont pour les russes des objets d'une vénération profonde? Falloit-il soulever tous les devôts en exilant l'archevêque de Nowogorod, qui vouloit s'opposer à cet enlèvement? Non; et c'est pourtant ce que fit Pierre III : aussi se vit-il contraint de rappeler promptement le prélat; et par cette nouvelle marque de foiblesse, il ranima l'espérance de ses ennemis et ne calma point les Popes offensés. Ces moines répandirent, d'un bout de l'empire à l'autre, que l'Empereur n'avoit feint d'embrasser la communion grecque, que pour pouvoir monter au trône, mais qu'il étoit luthérien dans le cœur, et qu'il en donnoit chaque jour des preuves en affectant un profond mépris pour les usages, les cérémonies et la religion des Russes.

L'on rappeloit en même-temps qu'il avoit fait bâtir dans son château d'Oranienbaum une église luthérienne à la dédicace de laquelle il avoit assisté, en distribuant lui-même des livres de cantiques à ses soldats holsteinois, tandis qu'il n'avoit pas daigné

entrer dans l'église grecque, qui avoit été construite à peu-près dans le même-temps. On disoit qu'il avoit encore outragé les saints en baptisant deux de ses vaisseaux nouvellement construits, l'un du nom de son oncle, le *prince George*, et l'autre du nom du roi de Prusse, le *Frédéric* (1). On répétoit enfin qu'il ne parloit jamais qu'avec dédain de la nation russe, et qu'avec respect, des allemands. Aussi tous ces propos, semés avec art, aliénèrent bientôt de ce prince les cœurs que les premiers jours de son règne lui avoient gagnés.

Tandis qu'on le rendoit si aisément suspect au peuple, il sembloit aussi qu'il s'attachât lui-même à offenser l'armée. Il donnoit sans cesse des préférences à ses soldats allemands sur les troupes russes. Il cassa la garde noble, qui avoit autrefois mis Elisabeth sur le trône ; il priva la garde à cheval du service qu'elle faisoit à la cour, et lui substitua sa garde holsteinoise. Il introduisit

(1) Catherine, qui savoit flater le peuple, changea les noms de ces deux vaisseaux. L'un fut appelé le Saint-Nicolas, l'autre le Saint-Alexandre ; mais leurs saints patrons ne les sauvèrent pas des Turcs pendant la guerre de 1768 ; ils furent tous deux pris.

l'exercice prussien, qui étoit sans doute meilleur que celui auquel on étoit accoutumé, mais qui déplaisoit, parce qu'il falloit l'apprendre ; il excita les murmures des régimens Ismaïloff et Preobaginsky, lorsqu'il en fit sortir une partie de la capitale pour aller joindre, en Poméranie, l'armée qu'il destinoit contre le Dannemarck. Il éleva son oncle, le prince George de Holstein, officier peu expérimenté, au grade de généralissime des armées russes, et il lui donna le commandement particulier de la garde à cheval, commandement qui n'avoit jamais appartenu qu'au chef de l'Empire. Enfin, il prévint tellement ses troupes contre lui, que le changement le plus utile occasionnoit un mécontentement général. On osa même le blâmer, parce qu'il voulut faire distinguer les régimens par des paremens et des collets différens (1). On disoit que c'étoit une mode allemande, qui ne convenoit pas en Russie.

Le roi de Prusse, que Pierre III infor-

(1) On a faussement prétendu que Pierre III avoit voulu introduire en Russie la couleur bleue au lieu du verd dans l'habillement des troupes ; il ne changea que les paremens et les doublures des habits de l'infanterie.

moit, avec un soin scrupuleux, de tout ce qu'il faisoit, lui donna souvent des conseils. Il chercha d'abord à le détourner des projets d'hostilité qu'il méditoit contre le Dannemarck, pour reprendre son duché de Holstein ; mais voyant qu'il ne pouvoit le faire changer de résolution, il lui conseilla d'aller, avant de commencer la guerre, se faire couronner à Moscow avec toute la pompe et les cérémonies accoutumées, et de ne pas se mettre en marche pour l'armée sans amener avec lui les ministres étrangers, et tous les russes dont il soupçonnoit la fidélité. Il lui recommanda aussi de ne point toucher trop tôt aux biens de l'église, et de ne pas se mêler de l'habillement des moines, parce que ces minuties sont toujours d'une très-grande conséquence aux yeux d'un peuple bigot. Il l'invita enfin à conserver les égards et la déférence qu'il devoit à son épouse, et sur-tout à sa propre sûreté (1).

(1) Pierre III étoit si éloigné de toute défiance, qu'il répondit au roi de Prusse : — « . . . . A l'égard » de l'intérêt que vous prenez à ma conservation, je » vous prie de ne point vous en inquiéter. Les soldats » m'appellent leur père ; ils disent qu'ils aiment mieux

Il n'est nullement douteux que Frédéric, qui connoissoit bien le caractère de Pierre et celui de Catherine, ne prévît dès long-temps tout ce qui est arrivé depuis. Aussi, en écrivant à son ministre de continuer à vivre dans l'intimité du Czar, il lui donna ordre de ménager beaucoup l'Impératrice.

Cependant Pierre ne crut malheureusement pas devoir suivre en tout les leçons du monarque, qu'il appeloit son maître. Il reprit insensiblement ses habitudes vicieuses. Il passoit souvent la journée à boire et à fumer, au milieu d'une troupe de vils courtisans qui, pour la plupart, désiroient sa perte et applaudissoient avec perfidie à ses travers et à ses plus dangereuses innovations.

Sa conduite avec son épouse fut également inconséquente. Au moment qu'il rendoit hommage à la supériorité de son esprit, il laissoit échapper des preuves de l'indignation que ses torts lui inspiroient. Dans

» être gouvernés par un homme que par une femme. Je
» me promène seul à pied dans les rues de Pétersbourg :
» si quelqu'un me vouloit du mal, il y a long-temps
» qu'il l'auroit exécuté ; mais je fais du bien à tout le
» monde, et je me confie uniquement à la garde de
» Dieu ; avec cela je n'ai rien à craindre. »

les cérémonies les plus pompeuses et les plus sacrées des Russes, telles, par exemple, que la bénédiction des eaux, il la faisoit paroître décorée de toutes les marques de la dignité impériale, et il se contentoit de suivre son cortège en simple colonel, comme s'il avoit voulu montrer à ses peuples qu'elle étoit faite pour régner, et lui pour servir. A la cour même, il la laissoit quelquefois chargée de toute la représentation, tandis que revêtu de l'uniforme de son régiment, il venoit respectueusement lui présenter ses officiers, qu'il appeloit ses camarades. Pierre-le-Grand avoit autrefois agi de même avec Catherine Iere et son ministre Menzikoff; mais Pierre-le-Grand savoit, pour faire au besoin reconnoître en lui l'Empereur, se servir de moyens que Pierre III n'avoit pas.

Cependant la faveur apparente de l'Impératrice ne fut pas de longue durée. Dès que le Czar se crut bien affermi sur le trône, il ne lui cacha plus ses dédains, et les lui fit même quelquefois éprouver d'une manière très-humiliante. Lorsqu'on célébra la paix qui venoit d'être signée avec le roi de Prusse, Pierre qui, pendant le feu d'ar-

tifice, étoit assis à côté de Catherine, voyant passer la comtesse de Woronzoff, sa maîtresse, l'appela et la fit placer auprès de lui. Catherine se retira aussitôt, sans que son époux daignât la retenir.

Le même jour, à souper, il porta la santé du Prince George de Holstein, et tous les convives se levèrent, excepté Catherine qui prétexta un mal au pied. Pierre irrité de ce que l'Impératrice affectoit de manquer aux égards qu'elle devoit à son oncle, proféra contr'elle une épithète, peut-être méritée, mais que l'Empereur auroit dû épargner à son épouse. Catherine humiliée ne pût s'empêcher de pleurer, et s'entretint quelque temps tout bas de cet affront avec son chambellan Stroganoff (1), qu'elle eut encore le déplaisir de voir presqu'aussitôt mettre aux arrêts Mais ses larmes intéressèrent les spectateurs, et la vivacité de Pierre les indigna.

Ce fut par des scènes pareilles que l'Impératrice sentit ranimer ses espérances. Elle vit qu'elle l'emporteroit bientôt sur le Czar, en opposant à ses mépris et à son imprudente

(1) Le comte Stroganoff passoit pour être un des favoris de Catherine.

franchise beaucoup d'adresse et de circonspection. Elle ne s'occupa plus qu'à gagner les cœurs qu'il perdoit. Instruite dès longtemps dans l'art de dissimuler, il ne lui fut point difficile d'affecter aux yeux de la multitude des sentimens qui lui répugnoient le plus. L'élève des philosophes se montra bigote : elle se rendoit tous les jours dans les églises de Pétersbourg, priant avec tout l'air d'une ferveur sincère, s'astreignant aux pratiques les plus superstitieuses de la religion grecque, accueillant les pauvres avec bénignité, et traitant avec respect les Popes, qui ne manquoient pas ensuite d'aller de maison en maison faire son éloge.

Dans l'intérieur du palais, la manière de vivre des deux époux étoit non moins différente. Tandis que Pierre III se renfermoit avec la comtesse de Woronzoff, M. Keith, des officiers Prussiens et quelques-uns de ses favoris ; tandis qu'il oublioit son rang jusqu'à vivre familièrement avec des histrions et à les faire quelquefois manger avec lui (1),

(1) Un soir, entr'autres, après le spectacle, chez la princesse de Nariskin, il fit souper les comédiens pêle-mêle avec les dames et les grands de la cour, et mit à côté de lui une danseuse qu'il appeloit *sa petite femme*.

l'Impératrice tenoit sa cour avec un mélange de dignité et d'affabilité qui charmoient tous ceux qui l'approchoient ; elle étoit sur-tout soigneuse d'attirer chez elle les gens qui, par leur crédit, leur courage ou leurs intrigues, pouvoient lui devenir utiles.

L'imprudent Czar mécontentoit non-seulement la plupart des Russes, mais presque tous les agens des cours étrangères. Le ministre de Dannemarck ne paroissoit devant lui que pour éprouver quelque désagrément ; celui d'Autriche en étoit toujours froidement accueilli, et l'ambassadeur de France même (1), qui avoit joui d'une si haute considération sous le règne précédent, ne tarda pas à s'appercevoir que les intentions de Pierre III n'étoient pas plus favorables pour la cour de Versailles que pour celle de Vienne. (2)

(1) C'étoit M. de Breteuil qui avoit succédé à M. de l'Hôpital.

(2) Pierre le prouvoit dans toutes les occasions. Lorsqu'on vint montrer à ce prince le modèle des nouveaux roubles, et qu'il vit qu'on l'avoit représenté avec une chevelure bouclée et flottante, il s'écria qu'il ne vouloit point de cette coëffure, parce qu'elle ressembloit à celle du roi de France. Soupant un jour chez le grand-chancelier Woronzoff, où les ministres étrangers

Pierre III avoit déjà résolu de conclure avec Frédéric, non-seulement une paix particulière, mais une alliance offensive et défensive.

étoient invités, le Czar ne cessa, pendant tout le repas, de parler du roi de Prusse. Il savoit jusqu'aux moindres détails de ses campagnes. Il les citoit avec complaisance et accompagnoit toujours les éloges qu'il prodiguoit à ce monarque, de sarcasmes et d'ironies injurieuses pour ses ennemis. Il sortit de table après avoir beaucoup trop bu ; puis le punch qu'il prit et le tabac qu'il fuma achevèrent de l'enivrer. On proposa une partie de jeu ; l'Empereur l'accepta, et fut un des premiers qui perdirent contre l'ambassadeur de France. Voyant ensuite le ministre d'Espagne, M. d'Almodovar, qui avoit pris sa place, il s'avança vers l'ambassadeur de France et lui dit à l'oreille, en faisant allusion à la guerre contre les Anglais : — « l'Espagne perdra. » — Je ne le crois pas, répartit vivement le Français ; » nous sommes avec elle, et elle se montre formidable, » même quand elle est seule. » — L'Empereur haussant les épaules et laissant échaper un sourire moqueur, dit seulement : — « Ah ! ah ! — Enfin, sire, reprit » gravement l'ambassadeur, la France et l'Espagne » sont fort tranquilles à cet égard ; et si elles conservent » l'alliance de votre majesté, elles le seront également » sur la guerre du continent et de l'Allemagne. » — Pierre III garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton très-élevé : — « Je veux la paix. — Nous la

En effet, peu de jours après il envoya au général Czernischeff, qui commandoit les trente mille russes auxiliaires dans l'armée autrichienne, et qui avoit pris ses quartiers-d'hiver en Moravie, l'ordre de rentrer en Pologne par la Silésie. Un second ordre suivit de près le premier, et enjoignit au même général de faire agir ses troupes d'accord avec les troupes du roi de Prusse, et de se conformer en tout aux volontés de ce monarque. Le Czar ne daigna même informer de ces mesures ni les cours de Vienne et de Versailles, ni les ministres que ces cours entretenoient auprès de lui. Ce furent les gazettes qui les en instruisirent.

Quelque temps après, l'ambassadeur de Russie à Vienne déclara au prince de Kaunitz, « que le Czar trouvant la voie d'un » congrès trop lente, avoit préféré une négo-

» voulons comme votre majesté, répliqua l'ambassa-
» deur; mais nous la voulons sûre, honorable, et
» d'accord avec nos alliés. — Tout comme il vous plaira,
» s'écrie le Czar. Moi, je veux la paix : faites après
» comme vous l'entendrez. »

Ces paroles ont été rapportées par M. de B..... lui-même; mais elles ne prouvent pas, ce me semble, que le Czar fut aussi ivre que ce ministre le prétendoit.

» ciation directe avec le roi de Prusse ; qu'il
» étoit à la veille de faire sa paix avec ce
» monarque ; qu'il conseilloit à la cour de
» Vienne d'imiter cet exemple, et qu'il
» seroit étonnant qu'elle lui sut mauvais
» gré du parti qu'il prenoit, puisque la
» guerre d'Allemagne lui étoit non-seule-
» ment étrangère et préjudiciable à lui-
» même, mais onéreuse à ses peuples. »

Cette déclaration fut immédiatement suivie du traité qu'il conclut le 5 mai (1), et que dictèrent le baron de Goltz, envoyé par le roi de Prusse à Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire, et l'ambassadeur anglais Keith.

Pierre III fit célébrer la paix avec la plus grande magnificence. Les réjouissances durèrent plusieurs jours ; il s'y montra lui-même revêtu d'un uniforme prussien, décoré de l'ordre de l'aigle noir que lui avoit envoyé Frédéric ; et comme s'il eut voulu saisir l'occasion de ces fêtes pour mieux insulter à l'Autriche, il y fit inviter l'ambassadeur (2) de

(1) 1762.

(2) Le comte de Merci, qui a été depuis ambassadeur en France.

Marie Thérèse ; mais ce ministre le refusa avec fierté.

Pendant tout le temps que durèrent ces fêtes, il ne se passa guère de journée sans que Pierre III ne la terminât par boire avec excès, et ses excès étoient toujours suivis de quelqu'indiscrétion dangereuse. Un soir il mit, suivant sa coutume, la conversation sur Frédéric ; puis, fixant le conseiller-d'état Wolkoff, assis vis-à-vis de lui, il s'écria tout-à-coup : — « Il faut convenir que c'est un » magicien, un sorcier, que ce roi de Prusse ! » Il savoit tous nos plans de campagne » aussitôt que nous les avions déterminés. » — Wolkoff, embarrassé, rougissoit. — Pierre lui dit : — « Pourquoi cet embarras ? tu n'as » plus à craindre la Sibérie. N'est-il pas « vrai que, malgré la peur que tu en avois, » tu me communiquois tous les plans et les » projets qu'on arrêtoit dans le conseil, » et que je faisois passer à sa majesté le » roi ? (1) — »

Presqu'à l'issue des réjouissances qu'on fit pour célébrer la paix de la Russie avec la

(1) Il qualifioit ainsi Frédéric II, ou bien il le nommoit son précepteur, son ami, son frère.

Prusse, le Czar, qui sentoit combien l'ambassadeur de Vienne devoit être irrité, et qui sans doute avoit envie de l'offenser plus grièvement, lui fit dire : — « Que puisque » l'Impératrice - reine apportoit seule des » obstacles à une pacification générale, par un » esprit d'ambition démesurée et par le désir » injuste de recouvrer la Silésie et le comté » de Glatz, si solemnellement cédés à la » Prusse, il avoit résolu d'envoyer vingt-» mille hommes de plus en Allemagne, pour » contraindre Marie-Thérèse à renoncer à » ses prétentions illégitimes. »

Tout sembloit annoncer que cette menace ne seroit point vaine. Le roi de Prusse se flatoit déjà qu'un nouveau secours se joindroit bientôt aux russes qui marchoient sous ses drapeaux, et telles étoient, en effet, les intentions du Czar. Mais une catastrophe soudaine trompa les espérances de Frédéric, et changea la cour de Russie.

Au milieu de ses préparatifs guerriers, de ses réformes entreprises, mais presque toujours inexécutées, et de ses fêtes inutiles, Pierre III n'oublioit point la comtesse de Woronzoff; il lui laissoit, au contraire, acquérir chaque jour plus d'empire sur lui.

Cette fille non adroite, mais stupidement orgueilleuse et dirigée par un père ambitieux et rusé, sut se faire renouveler par le Czar, tantôt en le flatant, tantôt en le querellant, et quelquefois même en s'emportant jusqu'à oser le battre, la promesse qu'il lui avoit déjà donnée n'étant encore que grand-duc, et d'après laquelle il devoit l'épouser et la mettre à la place de Catherine, sur le trône de Russie.

Fière de cet espoir, elle eut l'imprudence de s'en vanter, et cette imprudence la perdit. Pendant que son père et quelques courtisans qui lui étoient dévoués travailloient à lui applanir le chemin du trône, les jaloux sans nombre que lui faisoient et son crédit présent et sa grandeur future, les ennemis du Czar et les partisans de l'Impératrice, cherchoient tous, comme de concert, les moyens de lui en fermer l'accès.

Pierre III, tout aussi imprudent que la comtesse de Woronzoff, sembloit autoriser par sa conduite les bruits qu'elle répandoit, et il ne prenoit même presque plus soin de cacher l'envie qu'il avoit de répudier Catherine et de faire déclarer bâtard le jeune grand-duc, Paul Petrowitz. Cependant il avoit résolu

résolu de couvrir cet acte de despotisme d'une apparence de justice, et il croyoit qu'en mettant au grand jour la preuve des infidélités de Catherine, il ne trouveroit parmi ses sujets et dans toute l'Europe que des approbateurs.

La comtesse de Woronzoff, informée par le vieux sénateur son père des premières amours de l'Impératrice avec Soltikoff, avoit eu dès long-tems le soin de les apprendre au Czar, et c'est ce qui avoit inspiré à ce prince le dessein de prononcer l'illégitimité et l'exhérédation de son fils. Il fit donc revenir d'Hambourg Soltikoff, qui y étoit constamment resté depuis qu'Elisabeth l'y avoit nommé son ministre. Il l'accabla de caresses et de bienfaits, et fit tout ce qu'il put pour en obtenir l'authentique aveu du commerce criminel qu'il avoit autrefois entretenu avec Catherine. Toute la cour vit bien que Soltikoff, excité par l'espoir de glorieuses récompenses, ou intimidé par la crainte de grands châtimens, feroit ce que voudroit le Czar, et le Czar lui-même ne se flatta point en vain que son ancien chambellan ne lui résisteroit pas. Il n'étoit plus arrêté que par l'embarras de se choisir un successeur.

Quoique ce prince vécut publiquement avec la comtesse de Woronzoff, quoiqu'il fit venir assez fréquemment chez lui une jolie danseuse du théâtre de Pétersbourg, quoiqu'il eut eu l'air de se livrer à diverses aventures galantes, il n'en étoit peut-être pas plus propre à se créer un héritier. L'opération qu'on lui fit dans les premières années de son mariage le délivra d'un obstacle sans lui donner plus de moyens. La nature lui avoit inspiré une vive passion pour les femmes; ses désirs étoient sans cesse renaissans, mais tout sembloit lui prouver qu'ils restoient inféconds. Se croyant bien certain de son malheur, et voulant cependant élever quelqu'un à la place de Paul Petrowitz, il conçut tout-à-coup un projet très-singulier. Il résolut d'adopter le prince Iwan, détrôné par Elisabeth, de le déclarer son successeur, et de lui faire épouser la jeune princesse de Holstein-Beck, qui étoit alors à Pétersbourg, et qu'il chérissoit comme sa fille.

Pierre III se fit donc conduire très-secrètement dans la forteresse de Schlusselbourg, dans l'intention de rendre visite à Iwan (1),

(1) On a vu, au commencement de ce précis, qu'Iwan III étoit encore au berceau lorsque la révolu-

sans se faire connoître à lui, et de juger s'il étoit digne des avantages qu'il lui destinoit.

tion qui mit Elisabeth sur le trône, en 1741, le fit renfermer avec la régente Anne, sa mère, et toute sa famille, dans la forteresse de Schlusselbourg. Dans les premiers momens de cette révolution, les soldats qui entrèrent dans l'appartement du jeune empereur le trouvèrent endormi, et attendirent respectueusement son réveil pour le porter à Elisabeth. Cette princesse le prit dans ses bras et le caressa beaucoup ; puis le voyant sourire au bruit des *huza* Elisabeth! qui retentissoient aux portes du palais, elle ne put s'empêcher de dire : « Enfant infortuné ! tu ne sais pas, hélas ! que » ce sont les cris de joie de ceux qui te précipitent du » trône ! »

De Schlusselbourg, Iwan fut transporté, ainsi que ses parens, dans la forteresse de Riga, où ils restèrent dix-huit mois. De Riga on les conduisit à Dunamunde, et ensuite à *Oranienbourg*, ville bâtie par Menzikoff, dans la froide province de Woronetz. Là, Iwan fut séparé de sa famille, qu'on transporta à Kosmogorod. Un moine qui eut accès dans la prison d'Iwan l'enleva d'Oranienbourg ; dans le dessein de le conduire en Allemagne ; mais il fut arrêté à Smolensck. On renferma alors Iwan dans un monastère situé dans l'île de Waldai, peu éloignée de la route qui conduit de Pétersbourg à Moscow. — L'impératrice Elisabeth ayant eu envie de le voir, en 1756, le fit ramener à Schlusselbourg,

L'empereur ne s'étoit fait accompagner dans cette visite que par le prince Leon Alexandrowitch-Narischkin, son grand-écuyer, le baron Ungern-Sternberg, l'un de ses aides-de-camp-généraux, le baron de Korff, maître de police de Pétersbourg, et le conseiller-d'état Wolkoff. Il s'étoit lui-même muni d'un ordre signé de sa main, lequel enjoignoit au commandant de laisser librement promener ceux qui en étoient porteurs, dans toute la forteresse, sans même excepter le lieu où étoit renfermé le prince Iwan, et de les laisser converser seuls avec ce prince. Pierre avoit en outre eu soin de cacher les marques de sa dignité et de recommander à Leon Narischkin, qui étoit grand et d'une belle figure, de faire en sorte qu'on le prît pour

où il avoit été mis lors de son détrônement. On le conduisit très-secrètement à Pétersbourg dans la maison de Pierre Schuwaloff, et Elisabeth l'entretint assez long-temps, mais sans se faire connoître. Iwan étoit alors âgé d'environ seize ans; il avoit une belle taille, une figure très-intéressante, des cheveux superbes, et la voix de la plus grande douceur. Elisabeth pleura beaucoup en lui parlant; mais cela n'empêcha pas qu'Iwan ne fut reconduit dans le sombre cachot où Pierre III alla le voir six ans après.

l'Empereur. Mais Iwan ne s'y trompa point. Après avoir considéré quelque tems les étrangers qui venoient d'entrer dans sa chambre, il se jetta tout-à-coup aux pieds du Czar. — « Czar, lui dit-il, vous êtes ici le maître. » Je ne veux pas vous importuner par une » longue prière, mais adoucissez la rigueur » de mon sort. Je gémis depuis bien des » années dans ce ténébreux cachot. La seule » grace que je vous demande est de me » permettre de respirer de temps en temps » un air plus libre. — Pierre fut extrême- » ment touché de ces paroles. — « Levez- » vous, prince, dit-il à Iwan, en le frapant » légèrement sur l'épaule*; n'ayez aucune » inquiétude pour l'avenir. J'userai de tous » les moyens qui sont en mon pouvoir pour » rendre votre situation plus douce. — Mais » dites-moi, prince, vous souvenez-vous » de tous les malheurs que vous avez éprouvés » depuis votre première jeunesse? — « Je » n'ai presque aucune idée de ceux qui ont » assailli mon enfance, répondit Iwan; mais » du moment où j'ai commencé à sentir mon » infortune, je n'ai pas cessé de mêler mes » larmes à celles de mon père et de ma » mère, qui n'étoient malheureux qu'à cause

» de moi, et ma plus grande peine venoit » des mauvais traitemens qu'ils souffroient » quand on nous transportoit d'une forteresse » dans l'autre. » — « Eh! d'où provenoient » ces mauvais traitemens? demanda le Czar. » — « De la part des officiers qui nous conduisoient et qui étoient presque toujours les plus » inhumains des hommes, répondit Iwan. » — « Vous rappelez-vous les noms de ces » officiers? dit Pierre. » — « Hélas! reprit » le jeune prince, nous n'étions pas curieux » de les apprendre. Nous nous contentions » de rendre grace au ciel, à genoux, lorsque ces monstres étoient relevés par des » officiers moins féroces. » — « Quoi! s'écria » l'empereur, vous n'en trouvâtes jamais » d'humains? » — « Un seul mérita d'être » distingué de ce troupeau de tigres, dit » Iwan. Il emporta notre estime et nos » regrets. Ses bontés, ses attentions généreuses ne sortirent jamais de ma mémoire. » — « Et vous ne savez pas non plus le nom » de ce brave homme? demanda vivement » le Czar. » — « Oh! pour celui-là, je » m'en souviens bien, répartit Iwan; il s'appeloit Korff!

Ce même baron de Korff étoit, comme

on l'a déjà vu, de la suite du Czar. Il fondoit en larmes en écoutant ces détails, et le Czar, qui n'étoit pas moins attendri que lui, le prit par le bras et lui dit d'une voix étouffée: — « Baron, voilà comme un bien-» fait n'est jamais perdu! »

Pour se remettre de son émotion, Pierre sortit avec Korff, Narischkin et Wolkoff, et laissa le baron d'Ungern-Sternberg seul avec Iwan. — « Comment êtes vous donc » venu ici, prince? lui dit alors Ungern-» Sternberg. » — « Qui peut, répliqua Iwan, » prendre assez de sûreté contre les razboï-» niks (1)? Un jour, un ordre de je ne sais » qui arrive dans la prison où j'étois avec » mes parens. Les razboïniks se jettent au » milieu de ma famille et m'arrachent à » ceux que je connoissois seuls au monde, et » qui seuls avoient gagné ma tendresse et » ma confiance, je veux dire mon père, » ma mère, mes frères et mes sœurs. Oh! » combien je les ai pleurés! et combien » ils doivent eux-mêmes, s'ils vivent en-» core, pleurer la mort de leur fils et » de leur frère! » — « Quel croyez-vous » que sera le sort de notre nouvel empe-

(1) Les brigands.

» reur? demanda le baron. — « Si j'en juge
» d'après l'idée que je me suis formée des
« Russes, il ne sera pas plus heureux que le
» mien. Mon père et ma mère m'ont sou-
» vent répété que les princes étrangers seront
» toujours haïs et détrônés par les perfides
» et orgueilleux Russes. »

Le Czar rentra alors avec Narischkin, Korff, Wolkoff, et accompagné cette fois du commandant, auquel il dit en présence d'Iwan: — « Je vous ordonne de donner, dès ce mo-
» ment, au prince, tous les secours qu'il
» vous demandera, et de le laisser en tout
» temps se promener dans l'enceinte de la
» forteresse. Je vous enverrai par écrit des
» ordres plus détaillés, d'après lesquels vous
» réglerez désormais votre conduite à l'égard
» de sa personne sacrée. »

En sortant de la chambre d'Iwan, l'Empereur parcourut l'intérieur de la forteresse, et après avoir examiné un terrein qui lui parut propre à la construction d'un édifice pour loger le prisonnier, il donna ordre au commandant d'y mettre des ouvriers, et il ajouta : — « Je veux que ce soit un
» pavillon dans lequel il y ait neuf croisées
» de front, et que du reste de l'emplacement

» on lui fasse un jardin où il puisse prendre
» l'air et trouver quelqu'adoucissement à la
» rigueur qui oblige à le tenir enfermé. Dès
» que le pavillon sera achevé, je viendrai
» moi-même y installer le prince. »

Vraisemblablement le Czar ne parla ainsi au commandant de Schlusselbourg que pour qu'on ne pénétrât point ses véritables intentions; car quel besoin auroit-il eu autrement de donner ordre qu'on construisît une nouvelle prison pour celui à qui il destinoit le trône ? D'ailleurs cette prison avoit un tout autre objet. Il n'est pas douteux que ce ne fut Catherine pour qui son époux vouloit la faire préparer.

Avant de quitter Schlusselbourg, Pierre rentra encore une fois dans le cachot du prince; puis, il retourna à Pétersbourg, où personne ne se doutoit de l'entrevue extraordinaire qu'il venoit d'avoir, et bien moins encore de ce qu'il méditoit en faveur d'Iwan.

Lorsque le prince de Holstein, oncle de l'Empereur, fut instruit de la visite que ce monarque avoit rendue à Iwan, il lui conseilla de renvoyer en Allemagne ce jeune prince, ainsi que le duc Antoine de Brunswick, son père, et le reste de sa famille.

Pierre, qui ne vouloit point laisser soupçonner son projet à son oncle, feignit d'approuver ses conseils ; mais il se contenta pour le moment de faire conduire Iwan dans la forteresse de Kexholm, bâtie sur une petite île du lac Ladoga, et beaucoup plus rapprochée de la capitale que Schlusselbourg. Ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer à cette occasion, c'est qu'un sort fatal sembloit poursuivre par-tout le malheureux Iwan ; car lorsqu'on le mena de Schlusselbourg à bord de la galiote qui devoit le transporter à Kexholm, une tempête qui s'éleva tout-à-coup faillit de faire périr le canot où il étoit embarqué.

Cependant les imprudences du Czar ranimoient chaque jour l'espoir de Catherine, et les desseins qu'il avoit formés contr'elle et dont une partie n'étoit que trop connue, l'enhardissoit à risquer tout pour les prévenir. Reléguée à Pétershoff et logée dans l'un des appartemens les plus écartés et les moins apparens du château, elle passoit ses journées à méditer le projet de précipiter son époux du trône, et ses nuits dans les bras d'un amant dont elle avoit fait le plus intrépide des conspirateurs.

Depuis l'éloignement du comte Poniatowsky, elle savoit paroître aux yeux des courtisans les plus attentifs, fidele à l'amour de ce Polonais, et cependant elle se dédommageoit assez souvent en secret de l'absence de celui qu'elle sembloit aimer uniquement. Pour tenir ainsi ceux qui l'observoient dans l'erreur, elle avoit le double motif de les intéresser pour une passion malheureuse, et de détourner leurs regards de ses obscurs plaisirs. Tous ses amis même y étoient trompés. M. de Breteuil, qui se flattoit d'être très-pénétrant et d'avoir toute la confiance de Catherine, la croyoit si constante dans sa tendresse pour Poniatowsky, qu'il rabaissoit sa qualité d'ambassadeur jusqu'à lui remettre de sa main toutes les lettres de cet amant et à se charger de ses réponses. La princesse Daschkoff elle-même ignoroit qu'elle eut un autre amour que celui de l'étude et de Poniatowsky, et elle conspiroit déjà depuis long-tems, d'accord avec Orloff, sans se douter qu'Orloff fut seulement connu de l'Impératrice. La seule personne enfin qui fut dans le secret de ses intrigues amoureuses et qui les dirigeoit toutes, étoit une de ses femmes, nommée Catherine Iwanoffna, la

plus habile des confidentes et la moins scrupuleuse des duègnes. Elle se conduisoit avec tant d'adresse, que ceux qu'elle présentoit à Catherine jouissoient presque toujours des faveurs de cette princesse, sans savoir qui elle étoit. Orloff ne fut pas long-tems dans ce cas; il prit trop d'empire sur elle pour qu'elle tardât à se faire connoître à lui. (1)

Gregoire Orloff ne possédoit ni les avantages de la naissance, ni ceux de l'éducation, mais il en reçut de la nature de plus utiles, sans doute, le courage et la beauté. Il servoit dans l'artillerie, tandis que deux de ses frères (2) n'étoient que simples soldats

(1) M. Rhulières dit que ce fut par hazard qu'*Orloff reconnut dans la pompe d'une cérémonie publique, la maîtresse qu'il adoroit*. Mais il est bien difficile de croire que l'aide-de-camp du comte Pierre Schuwaloff ne connut pas la Grande-Duchesse, puisque Pierre Schuwaloff alloit fréquemment à la cour, et qu'en Russie un aide-de-camp accompagne toujours son général.

(2) Alexis et Wolodimer. Les Orloff étoient cinq frères : Grégoire le favori; Alexis, devenu depuis amiral, qui, dans la guerre des Turcs, en 1768, a commandé la flotte russe dans l'Archipel, étoit dernièrement à Moscow et vient d'en être chassé par un ordre de Paul Petrowitz; Wolodimer, fait sénateur après la révolution; Fédor,

dans les régimens des gardes. Le comte Pierre Schuwaloff, grand-maître de l'artillerie, homme vain et fastueux, voulut avoir le plus beau de ses officiers pour aide-de-camp, et il choisit Grégoire Orloff. Il avoit aussi pour maîtresse une des plus illustres et des plus jolies femmes de la cour, la princesse Kourakin, qui ne tarda pas à faire connoître à l'aide-de-camp qu'elle le préféroit à son général. Mais malheureusement le général, qui les surprit ensemble, défendit à Orloff de jamais reparoître devant lui, et le menaça d'employer tout son crédit pour le faire exiler en Sibérie. Cette aventure eut de l'éclat; la cour et la ville s'en entretinrent quelque temps, et le bruit en parvint jusques dans la retraite à laquelle Catherine avoit été forcée de se condamner. La curiosité, la pitié peut-être lui fit désirer de connoître le jeune officier dont on racontoit l'infortune. Iwanoffna lui en procura la vue, avec toutes les précautions accoutumées, et Orloff, sans deviner d'abord qu'elle étoit la beauté qui s'intéressoit à son sort, trouva en elle bien plus de charmes et d'amour que

chambellan; et Iwan, aussi chambellan, mais qui n'est venu que très-rarement à la cour.

dans la princesse Kourakin. Cette première et mystérieuse entrevue fut suivie de plusieurs autres rendez-vous, dans lesquels Catherine ne fut que tendre; mais lorsqu'elle se crut bien assurée de l'audace et de la discrétion de son amant, elle lui dévoila ses desseins ambitieux. Orloff forma alors avec elle une conspiration dans laquelle il fit bientôt entrer ses frères, son intime ami Bilikoff, le lieutenant Passick et d'autres officiers par le moyen desquels il gagna quelques compagnies de gardes, mais sans leur dire quel étoit réellement son projet.

Catherine n'étoit encore que Grande-Duchesse lorsqu'elle commença à se lier avec Orloff, et son intrigue avec lui ne fut pas la seule qu'elle conduisit avec autant d'art que de bonheur. Plusieurs autres officiers, plusieurs courtisans même avoient eu part à ses faveurs ; mais comme elle ne crut point trouver en eux le dévouement et le génie qui lui étoient nécessaires, elle se contenta de s'en faire des amis, et ne leur dévoila point son secret. Le lieutenant-général Villebois (1) fut un de ceux que cette

(1) C'étoit un officier de beaucoup de mérite, fils d'un Français réfugié.

princesse avoit distingués, et quand il obtint le commandement de l'artillerie, à la mort du général qui avoit chassé Orloff, elle l'invita à donner à celui-ci la place de capitaine-trésorier de son corps. Villebois fit tout ce que voulut Catherine, sans se douter qu'il servoit un rival préféré.

Montée sur le trône, Catherine n'en demeuroit pas moins l'instigatrice invisible et puissante de la faction des grands, reste de ces conspirateurs à la tête desquels Bestuscheff et les Schuwaloff avoient successivement paru, et dont l'Hetman Cyrille Razumoffsky, le prince Wolkonsky, neveu de l'exilé Bestuscheff et major-général des gardes, avec le comte Panin, étoient les plus puissans appuis.

Elle avoit enfin su former une troisième conspiration que tramoit la jeune (1) princesse Daschkoff, et qui se montroit toujours, sinon la plus redoutable, du moins la plus active, la plus impétueuse. Les conjurés de ces trois factions agissoient d'ailleurs à l'insçu les uns des autres, et Catherine,

(1) La princesse Daschkoff n'étoit alors âgée que de dix-neuf ans.

qui les animoit tous, sembloit ne prendre aucune part à leurs complots.

La princesse Daschkoff, revenue depuis quelque temps de Moscow où son mari l'avoit tenue dans une espèce d'exil, n'avoit pu suivre les volontés de ses parens, qui désiroient de la voir remplacer sa sœur auprès du Czar. Cette sœur convenoit mieux aux goûts militaires de Pierre, et il falloit à madame Daschkoff un amant qui sut plus que fumer et boire. Elle se lia alors étroitement avec Catherine. Elles passoient ensemble des journées entières à s'entretenir de littérature et d'intrigues ; et quand l'Impératrice fut reléguée à Pétershoff, la princesse Daschkoff resta à Pétersbourg pour mieux la servir. Elle entretint avec l'Impératrice une correspondance dans laquelle elle lui rendoit compte de tout ce qui se passoit à la cour, ou dans la capitale, et des moyens qu'il falloit employer pour prévenir les desseins du Czar.

L'attachement que la princesse Daschkoff avoit voué à Catherine n'étoit pas le seul motif qui l'excitât à la servir. Elle étoit surtout jalouse de la gloire qui attendoit sa sœur ; et ni les menaces de cette sœur et de

de son père, ni l'autorité du chancelier son oncle, dans la maison de qui elle avoit été élevée, ne purent la détacher d'un parti dont elle s'énorgueillissoit follement d'être la première. Elle avoit étudié les langues et lu beaucoup de livres étrangers pendant son séjour à Moscow ; ce qui augmentoit sa vanité naturelle et lui faisoit mépriser l'ignorance de sa nation. Espérant enfin de pouvoir diriger une conjuration, elle bravoit hautement le courroux de sa famille : elle auroit de même bravé le trépas.

La princesse Daschkoff avoit eu quelque temps auprès d'elle un piémontois, nommé Odart, que le besoin et l'envie de chercher fortune avoient conduit à Pétersbourg, et qui avoit fortifié en elle le goût de la littérature française, en lui faisant connoître les meilleurs écrivains de cette nation. Odart étoit devenu d'autant plus précieux à la princesse, qu'il joignoit, comme elle, à l'amour du bel esprit le génie de l'intrigue. Elle ne cessoit de vanter un homme à qui elle se croyoit redevable de sa supériorité, et elle en parla à l'Impératrice d'une manière si avantageuse, que cette princesse fut

jalouse de se l'attacher, et lui donna le titre de son secrétaire particulier.

Bientôt ce secrétaire insinuant et délié devint un des confidens, non des intrigues amoureuses de Catherine, mais de ses projets ambitieux. Témoin des peines de cette princesse, et de l'humiliation qu'on lui préparoit, il sentit aisément qu'il n'y avoit pour elle d'autre moyen d'y échapper, que la chûte de l'Empereur. Mais comment consommer cette chûte ? Comment oser l'entreprendre ? Odart en voyoit toutes les difficultés, tout le danger ; mais il savoit aussi que si les supplices et la mort étoient d'un côté, les honneurs et les richesses s'offroient de l'autre. Les richesses étoient les seules divinités d'Odart : son choix ne fut pas long. Aussitôt il s'adressa à la princesse Daschkoff, qui, partageant d'avance ses audacieuses idées, fut excessivement flattée de trouver dans un homme dont elle estimoit les talens, un complice digne d'elle. Eh ! de quelles espérances ne s'énivrèrent point alors ces deux foibles et orgueilleux conjurés ? Que ne se flattèrent-ils pas d'obtenir, s'ils pouvoient renverser le maître d'un des plus grands empires du monde ? Odart pensoit

qu'une immense fortune seroit le prix de ses services ; la princesse s'imaginoit que tout l'univers ne cesseroit de parler d'elle, et que sa gloire s'élèveroit bien au-dessus de la gloire de celle à qui elle vouloit donner le trône.

Mais l'exécution d'un si grand projet exigeoit des moyens plus efficaces que de vaines illusions et des désirs stériles. Il falloit plus qu'une femme de dix-neuf ans et un aventurier inconnu. Aussi, dès qu'Odart et madame Daschkoff se furent assez entretenus des magnifiques récompenses qu'ils espéroient, ils songèrent à se procurer des soldats, de l'argent qui donne toujours des soldats, et en Russie plus qu'ailleurs, un chef dont le nom et l'autorité pussent en imposer, et sur-tout un homme qui, habitué à diriger des courtisans, à conduire des intrigues, ne fut ni embarrassé par les obstacles, ni épouvanté par les revers. Ils jettèrent alors les yeux sur l'Hetman Cyrille Razumoffski, et sur le comte de Panin.

Le grand crédit dont avoit joui l'Hetman (1) sous le règne de l'Impératrice

(1) On croit que bien que la dévote Elisabeth eut

Elisabeth, et la familiarité de Pierre III, dans laquelle il avoit su se conserver, lui donnoient beaucoup d'influence à la Cour, et ses immenses richesses, qui lui permettoient d'exercer des libéralités continuelles envers une foule d'officiers pauvres et de soldats, lui assuroient un grand nombre d'amis parmi les troupes. Il occupoit une des premières places de l'empire. Il n'estimoit pas Catherine, dont il apprécioit peu le génie et dont il avoit vu les écarts; il connoissoit le danger qu'il y avoit à vouloir détrôner le Czar, mais il étoit toujours animé de l'esprit de son ancien parti. Lorsque la princesse Daschkoff lui communiqua ses desseins, l'Hetman y applaudit, et sans paroître y prendre une part directe, il l'assura qu'il les appuieroit au besoin. Ce fut ainsi que quand Orloff se présenta peu de jours après chez lui, pour sonder ses dispositions, il l'encouragea à s'opposer aux desseins que l'Empereur méditoit contre son épouse, et lui dit également que ceux qui défendroient cette princesse, pouvoient

épousé le grand-veneur Alexis Razumoffsky, frère de l'Hetman, celui-ci n'en fut pas moins un des amans de cette Impératrice.

compter qu'il se joindroit à eux. L'Hetman garda le secret à Orloff comme il l'avoit gardé à madame Daschkoff, et content de voir naître deux factions nouvelles, il se promit bien de les soutenir de tout le pouvoir de la sienne.

Razumoffsky fit encore plus. Il rassembla sur-le-champ ses amis, et sans leur dévoiler précisément le double projet qu'on lui avoit confié, il leur dit qu'il savoit, avec certitude, qu'on tramoit parmi les troupes un complot pour détrôner le Czar, et que s'ils ne se hâtoient pas de s'en déclarer eux-mêmes les chefs, il ne leur resteroit que l'alternative de devenir les instrumens forcés des soldats, ou peut-être leurs victimes. Ils lui demandèrent alors ce qu'ils devoient faire. — « Me seconder dès que la conspiration » éclatera, leur répondit l'Hetman, et je » saurai vous faire prendre le rang auquel » votre naissance, votre fortune et vos talens » vous donnent un juste droit. L'aveugle » intrépidité de quelques conjurés obscurs » va porter les premiers coups. Observons-» en bien le moment. S'ils réussissent, il » faut que notre habileté en recueille le » fruit. Vous sentez-vous bien résolus à

„ suivre mon exemple ? „ — Tous le jurèrent, et l'assemblée se sépara dans l'attente de l'évènement terrible qui flattoit sa haine et son ambition.

Sûrs de l'assentiment de Razumoffsky, la princesse Daschkoff et Odart s'occupèrent de faire entrer le comte de Panin dans leur parti, et Catherine leur recommanda de ne rien négliger pour y réussir. Elle savoit bien que si le nom et la présence de l'Hetman devoit en imposer dans les premiers momens de la révolte, l'expérience et l'habileté de Panin étoient encore plus nécessaires pour en préparer le succès. Lui seul pouvoit tempérer avec art la vanité fougueuse de la princesse Daschkoff, exciter, enflammer la haine et la vengeance de Razumoffsky, diriger la cupide et servile ambition d'Odart, et justifier en apparence la conjuration en y attachant le nom du jeune Paul Petrowitz, son pupille. La princesse Daschkoff chargea donc Odart de proposer à Panin de se joindre à eux, et Panin, excité par un motif plus cher que celui de servir l'Impératrice et le Grand-Duc, promit tout ce que désiroit la princesse.

Tout cela n'étoit point encore assez pour

madame Daschkoff. Elle s'adressa directement au prince Wolkonsky, major-général des gardes. Wolkonsky, instruit dans l'art de l'intrigue par son parent Bestuscheff, et héritier de sa haine pour Pierre III, Wolkonsky dont l'ambition désiroit un changement dans le gouvernement, et qui se flatta de jouer bientôt le premier rôle dans la nouvelle faction, ne fut pas plus difficile que Panin et Razumoffsky.

L'archevêque de Nowogorod fut également gagné. On comptoit sur lui, même avant de lui avoir parlé. L'empereur venoit de le retirer de l'exil auquel il l'avoit quelques mois auparavant condamné ; mais le prélat, plus irrité de la sévérité du prince que touché de sa clémence, n'attendoit qu'une occasion pour signaler sa sainte fureur. La superstition lui en fournissoit de nombreux moyens. Il connoissoit le zèle stupide des Russes pour tout ce qui tient à la religion grecque, et les essaims de moines qu'il avoit à ses ordres continuoient, sous prétexte de défendre cette religion, à semer dans tous les cœurs leur haine contre un prince qui sembloit imprudemment s'en être déclaré l'ennemi.

La princesse voulut aussi s'assurer d'une partie des troupes. Elle connoissoit plusieurs officiers; elle feignit de leur faire une simple visite de politesse, et se rendit aux casernes. Orloff s'y rencontra. L'explication ne fut pas difficile. Ils furent bientôt d'accord; et sans soupçonner qu'Orloff fut connu de Catherine, la princesse Daschkoff trouva en lui plus qu'un complice.

En croyant avoir seule gagné Gregoire Orloff, la princesse Daschkoff se flatta d'avoir aussi gagné, par son moyen, les deux frères de ce conjuré, non moins beaux, non moins audacieux que lui, et d'une force de corps et d'une brutalité qui les rendoient redoutables, même à leurs amis. Elle joignit en même-temps à son parti plusieurs autres officiers ou soldats qu'Orloff avoit dès long-tems préparés à la rébellion, et quand Odart crut apprendre tous ces succès à l'Impératrice, cette princesse dissimulée à qui son amant rendoit compte de tout, dans leurs entrevues nocturnes, se garda bien de désabuser le secrétaire et d'offenser la vanité de madame Daschskoff.

Un seul factieux n'eut pas besoin d'être prévenu; c'étoit ce même Gleboff que le Czar

avoit élevé des derniers bancs de la chicane à la place importante de procureur-général du sénat (1). Le perfide jugea que son maître ne pourroit pas résister aux nombreux ennemis qui se préparoient à l'attaquer, et joignant la cruauté à l'ingratitude, il voulut contribuer à sa perte pour en profiter. Il chercha donc une conjuration à laquelle il put se joindre ; et dès qu'il eut découvert celle que tramoient Odart et la princesse Daschkoff, il alla leur offrir ses services.

Le but de tous ceux qui conspiroient contre Pierre III étoit de le détrôner, mais ils ne vouloient pas s'y prendre de la même manière. Panin, Razumoffsky, Orloff croyoient qu'il falloit commencer par l'enlever dans Petershoff, à la suite d'une des orgies qui ne pouvoient manquer d'avoir lieu quand il viendroit y célébrer la fête de Saint-Pierre. Panin et quelques autres conjurés avoient même été prendre une connoissance exacte de son appartement, afin de s'emparer plus aisément de sa personne. Le lieutenant Passick, le plus féroce, le plus barbare des Russes, deman-

(1) Lorsqu'à son avènement au trône ce prince exigea la démission du prince Schasuskoï.

doit à le poignarder au milieu de sa cour ; et malgré la défense que lui en fit Panin, il alla avec un de ses camarades, nommé Baschkakoff, se mettre en embuscade deux jours de suite pour attendre ce prince du côté de la petite maison de bois qu'habita Pierre-le-Grand, quand il jetta les fondemens de Pétersbourg : ces deux jours-là Pierre III n'y vint point. Mais si les conjurés différoient sur les moyens de détrôner Pierre III, ils étoient encore moins d'accord sur la manière de le remplacer. Catherine prétendoit s'emparer seule de l'autorité souveraine. Orloff et la princesse Daschkoff soutenoient cette prétention. Panin vouloit au contraire qu'elle ne gouvernât que sous le nom de régente, et que le titre d'Empereur fut déféré au jeune grand-duc, Paul Petrowitz. l'Hetman Razumoffsky étoit du même avis.

Dans une longue conférence où ces prétentions diverses furent discutées et où se trouvoient les principaux conjurés, Panin eut le courage de dire à Catherine : — « Je » sais, madame, tout ce que vous voulez, » tout ce que vous pouvez ; mais je sais aussi » où doit s'arrêter votre ambition. Vous avez

» dit cent fois, n'étant encore que Grande-
» Duchesse, que vous ne souhaitiez que le
» titre de mère de l'Empereur. Eh quoi! ce
» titre n'est-il pàs assez beau pour vous?
» Vous aspirez aujourd'hui à écarter votre
» fils du trône de Russie; mais quel droit
» avez-vous pour vous y asseoir seule? Êtes-
» vous du sang des Czars? Êtes-vous même
» née dans leur empire? Croyez-vous que
» l'antique et belliqueuse nation Moscowite
» puisse reconnoître, pour souveraine, une
» comtesse d'Anhalt? Croyez-vous qu'elle ne
» conspirera pas sans cesse pour les descen-
» dans de Pierre-le-Grand, dont elle verra
» l'un languir aux pieds du trône, tandis que
» les autres continueront à gémir dans de té-
» nébreux cachots? Ah! madame, cessez de
» demander plus que vous ne pouvez obtenir!
» Songez que votre plus grand bonheur doit
» être d'échapper au danger pressant qui
» vous menace, et que le seul moyen de
» justifier notre téméraire entreprise, c'est
» de paroître vous être occupée moins de
» vous-même que de votre fils! — »

Les conjurés, pénétrés de la fermeté, de la justesse de ce discours, restoient muets. Orloff frémit. Catherine elle-même

garda quelque temps le silence. Enfin, elle répondit à Panin: — « Comte, vos raison-
» nemens sont pleins de force, mais il ne
» peuvent me convaincre. Je connois et vous
» connoissez vous-même assez les Russes,
» pour savoir que pourvu qu'ils soient gou-
» vernés, ils s'inquiètent peu de l'origine de
» ceux qui les gouvernent. Cette nation ne
» sait qu'obéir quand la main qui la conduit
» pèse sur elle. Menzikoff, Biren, Munich en
» fournissent la preuve. Mais ce n'est point
» ainsi que je prétends régner ; c'est au con-
» traire avec douceur, avec justice, et de
» manière à ne pas même donner prétexte
» au plus léger mécontentement. Mais vous,
« qui me parlez de murmures, de rébellions,
» oubliez-vous que c'est presque toujours
» dans les temps des régences que les ré-
» bellions éclatent? Aurions-nous même
» jamais songé à celle que nous préparons, si
» Pierre III étoit capable de tenir d'une main
» ferme les rênes du gouvernement? Vous
» êtes allarmé pour mon fils; mais aimez-vous
» mieux le laisser abandonné à un père
» fantasque, par qui il est déjà désavoué, que
» de confier son sort à une mère qui le chérit?
» et si j'ambitionne la suprême antorité,

» n'est-ce pas pour le bonheur de cet enfant?
» n'est-ce pas pour pouvoir mieux récom-
» penser tous ceux qui, comme vous, m'ai-
» dent à le défendre? Ah! sans doute, ils
» doivent tous compter sur mon éternelle
» reconnoissance ; mais pour la leur prouver
» à mon gré, il faut que j'en aye le pou-
» voir, et ce pouvoir, c'est de vous que je
» l'attends. — »

Panin ne fut point ébranlé; les opinions étoient divisées, et les conjurés ne s'arrêtèrent à aucun projet.

Il étoit aisé de s'appercevoir que Panin ne désiroit de mettre son élève sur le trône que dans l'espoir d'occuper la seconde place de l'Empire et de gouverner sous son nom. Catherine étoit trop habile pour ne pas avoir dès long-temps démêlé ce motif. Aussi assuroit-elle en secret Panin qu'elle le nommeroit son premier ministre; mais elle se gardoit de lui confirmer cette promesse devant les autres conjurés, dans la crainte d'offenser l'ambition de quelqu'un d'entr'eux.

La princesse Daschkoff, Orloff, Odart, tous ceux qui vouloient donner la suprême puissance à Catherine, s'occupoient à l'envi

de chercher quelque moyen pour changer les résolutions de Panin , mais ils furent long-temps sans en trouver, et ils n'auroient sans doute pu y réussir, si l'ambition n'eut été combattue par une passion moins terrible, mais plus puissante. L'amour avoit déjà valu à Catherine, le plus vaillant, le plus audacieux de ses conjurés : l'amour procura à une autre femme l'avantage de vaincre celui que l'Impératrice elle-même n'avoit pu ranger à son avis.

La nécessité où la conjuration avoit mis Panin d'entretenir fréquemment la princesse Daschkoff, l'esprit, la vivacité, la pétulence de cette jeune femme, tout enfin lui avoit inspiré une forte tendresse pour elle. Il ne tarda pas à lui en faire l'aveu; elle le reçut avec froideur et ne lui laissa aucun espoir de succès. Ce n'étoit pourtant point la vertu de madame Daschkoff qui lui fit rebuter Panin. Plusieurs autres amans connus avoient déjà éprouvé qu'elle n'étoit point invincible. Mais l'âge, l'air empesé de Panin, sa réputation équivoque en amour, et sur-tout le sentiment vif et profond qu'elle avoit voué à un autre, l'empêchoient de céder au gouverneur, qui, en se taisant dès-lors sur sa passion,

sembloit trouver du plaisir à contredire tout ce que désiroit celle qui en étoit l'objet.

Le subtil et vigilant Odart découvrit seul le secret motif de la résistance de Panin, et aussitôt il se promit de la vaincre. Il courut chez madame Daschkoff, et après s'être fait confirmer par elle que ses soupçons n'étoient point vains, il lui parla avec toute la liberté d'un confident zélé et d'un complice qui bravoit chaque jour, avec elle, l'exil et la mort. Libre de tout préjugé, ou plutôt incapable d'estimer aucune vertu, Odart osa se moquer de celle qui sembloit arrêter la princesse Daschkoff. Ensuite prenant un air plus grave, il lui représenta que si elle croyoit que ce fut une faute que de céder aux désirs de Panin, cette faute seroit ennoblie par le motif qui la lui faisoit commettre. Il lui rappela le sentiment qui la lioit à l'Impératrice, et lui dit que l'amitié étant la première des vertus, il n'y avoit point de sacrifice qui dut coûter, quand il s'agissoit de servir une amie. Il lui montra enfin le triomphe de l'héroïsme dans l'acte honteux qui devoit faire servir ses charmes à son ambition. La princesse Daschkoff, dont la tête romanesque s'exaltoit aisément, crut

tout ce que lui dit Odart, fit tout ce que voulut Panin, et Catherine n'eut plus à craindre d'obstacles de la part de ce conjuré.

Les conspirateurs étant tous réunis, ne songèrent plus qu'à exécuter leur projet. Ils ne manquoient pas de chefs, mais ils avoient besoin des soldats. Il falloit donc gagner les soldats de la garde, et pour ôter leur défense à l'Empereur, et pour s'en faire un appui. Les Orloff, Bibikoff, Passick, avoient déjà séduit trois compagnies du régiment d'Ismaïloff, mais ce nombre ne suffisoit pas, et ce n'étoit qu'avec de l'argent qu'on devoit espérer d'en corrompre d'autres. L'Impératrice ne pouvoit en donner, puisqu'elle avoit à peine de quoi fournir aux dépenses journalières de sa maison. Elle chargea alors, de concert avec la princesse Daschkoff, Odart d'en demander à M. de Breteuil. Ce ministre, dès long-temps confident et dupe de l'Impératrice, se préparoit à quitter Pétersbourg. Il savoit bien qu'on tramoit une conspiration, mais il n'en connoissoit ni les ressorts, ni les moyens; il doutoit du succès; et quand Odart lui dit que Catherine souhaitoit que le roi de France lui prêtat soixante

xante

xante mille roubles (1), il hésita à donner cette foible somme. Craignant à la fois d'humilier, par un refus formel, l'amour-propre de l'Impératrice, et de donner trop de créance aux assertions d'Odart, qu'il regardoit comme un aventurier présomptueux, il lui dit qu'il pouvoit assurer cette princesse que le roi son maître se feroit un plaisir de lui donner, dans cette occasion, une preuve de son attachement, et qu'il alloit aussitôt lui faire part de ce qu'elle désiroit. Il fit en même-temps un modèle de billet qu'il remit à Odart, pour qu'elle l'écrivit de sa main et le lui renvoyât. Ce billet étoit ainsi conçu : — « J'ai chargé le » porteur du présent billet de vous faire » mes adieux, et de vous prier de me faire » quelque petite commission, que je vous » prie de m'envoyer le plutôt possible (2). »

Le piémontois croyant que l'Impératrice ne balanceroit pas à écrire ce billet, le promit à M. de Breteuil. Mais cette princesse, vivement blessée de la méfiance du ministre français, des délais qu'il employoit et de la dépendance où il vouloit la mettre d'une

(1) Environ trois cents mille livres tournois.

(2) Quel échantillon du style de M. de Breteuil !

Cour qu'elle détestoit, ne daigna pas même lui faire répondre, et M. de Breteuil ayant vu quelques jours s'écouler sans qu'Odart reparut, quitta la Russie et se rendit à Vienne, où il reçut, par Versailles, la nouvelle du succès de la conspiration et l'ordre de retourner auprès de Catherine (1).

Dans les premiers momens du besoin, Catherine avoit consenti à emprunter à M. de Bretueil ; mais voulant bien lui prouver ensuite qu'elle pouvoit se passer de lui, elle saisit l'instant où il venoit de partir pour lui adresser une note qu'Odart remit en secret au chargé d'affaires Bérenger, et qui contenoit ces mots : — « L'emplette que nous » devions faire se fera sûrement bientôt, » mais à beaucoup meilleur marché : ainsi » nous n'avons pas besoin d'autres fonds. »

Cependant Catherine étoit en ce moment dans la plus terrible situation. La crainte de voir trahir ses projets, la crainte plus grande d'être prévenue, détrônée, renfermée pour jamais, et les embarras d'une grossesse, la li-

(1) Voilà précisément comment M. de Breteuil servit alors la conspiration, et cependant on sait qu'il aimoit à se vanter en France d'y avoir beaucoup aidé.

vroient aux plus vives inquiétudes. Quelque soin qu'elle eut pris de cacher cette grossesse, elle n'avoit pu échapper à tous les yeux. Le Czar en fut averti et résolut de la surprendre ; mais il vint trop tard, et au moment où il entra dans la chambre de l'Impératrice, il la trouva assise sur un sopha où elle avoit, quelques heures auparavant, été délivrée, avec le secours d'Iwanoffna, du fardeau qui l'avoit mise dans le plus grand péril. Pierre III, trompé par la tranquillité facile de son épouse, crut qu'on l'avoit calomniée, et après quelques complimens vagues, il la quitta et s'en retourna à Pétersbourg.

Ce prince paroissoit alors ne se livrer qu'aux plaisirs, mais il ne s'en occupoit pas moins du sort du malheureux Iwan et de ses préparatifs militaires.

Après avoir fait transférer Iwan à Kexholm, il le fit conduire très-secrètement à Pétersbourg, dans une maison peu remarquable, où il alloit le visiter pendant la nuit, accompagné de Ghoudowitsch et de Wolkoff.

La flotte qu'il destinoit contre le Dannemarck étoit équipée, et une partie se te-

noit à Cronstadt, pendant que l'autre l'attendoit à Reval. Les régimens qui devoient le suivre dans cette expédition étoient déjà en Poméranie, les autres y marchoient. Il étoit enfin prêt à se mettre à la tête de son armée pour envahir le Holstein. Ce qui sembloit le flatter le plus dans cette conquête, c'étoit de pouvoir embrasser, en s'y rendant, celui qu'il appeloit son ami, son frère et son modèle, le roi de Prusse. Dans l'attente de ce bonheur, il traitoit l'envoyé de ce roi avec des distinctions et des complaisances que Frédéric n'auroit eu garde de souffrir lui-même; mais cet envoyé (1) étoit jeune et abusoit trop peut-être des déférences de l'Empereur. Pierre III (2) avoit enfin fixé son départ au lendemain

(1) C'étoit le baron de Goltz, qui depuis a été ministre de Prusse en France, et est mort à Bâle en 1794. On a prétendu que pendant que Goltz restoit renfermé des heures entières avec de jeunes femmes de la cour, le Czar, un fusil sur l'épaule, faisoit sentinelle à la porte comme un simple soldat. Mais qui ne voit que c'est un conte inventé par les calomniateurs de ce malheureux prince?

(2) Pour faire croire le Czar tout-à-fait stupide, on n'a cessé de répéter que quand il étoit échauffé par

de la fête de Saint-Pierre, qu'il devoit aller célébrer à Pétershoff, et à la suite de laquelle il se proposoit de faire arrêter l'Impératrice. Mais l'Impératrice comptoit bien de le prévenir. Son parti n'attendoit que le moment d'agir. Le hazard accéléra ce moment.

Ceux qui trament une conspiration ont toujours bien plus de zèle, de vigilance, d'activité, que celui contre qui elle est dirigée. Aussi les amis de Catherine étoient-ils soigneusement informés de ce qui se pas-

le vin et le punch, il ne manquoit jamais de parler de ses projets de conquêtes, et de se livrer aux transports d'une ambition extravagante. Deux jours avant la révolution qui le précipita du trône, il tenoit, dit-on, ce discours :

— « Eh ! à quoi servent tous ces petits souverains » de l'Europe ? Que sont-ils ? — Je veux qu'à l'avenir » on ne compte dans cette partie du monde que trois » puissances : la Russie, la Prusse et la France. J'aurai tout le Nord, le roi de Prusse toute l'Allemagne, » et le roi de France le reste. — Mais, observa un de ses » courtisans, votre majesté y pense-t-elle, en mettant » la France dans son partage ?

— » Hélas ! oui, répondit le Czar ; la France est » aussi une grande puissance ! »

Nous doutons que quelqu'ivre que fut Pierre III, il ait jamais voulu partager ainsi l'Europe.

soit autour du Czar, tandis qu'il ignoroit toutes leurs démarches. En attendant la fête de Saint-Pierre, ce prince, rempli de la plus aveugle sécurité, étoit allé passer quelques jours à sa maison de plaisance d'Oranienbaum, où il avoit amené les plus jolies femmes de la Cour. Aussitôt on ne manqua pas de dire qu'il vouloit exiger le divorce de ces femmes, pour les faire épouser à quelques-uns de ses courtisans. On ajouta même qu'il avoit commandé des lits pour ces prétendues nôces, et la honte, le dépit, la jalousie, lui firent de nouveaux ennemis et donnèrent autant de partisans à Catherine.

Les conjurés, qui avoient d'abord résolu d'enlever le Czar quand il reparoîtroit à Pétersbourg, pensèrent, après une nouvelle délibération, qu'il seroit trop dangereux d'attendre ce moment, et qu'il valoit mieux exécuter leur dessein dès que ce prince se rendroit à Petershoff.

Ce projet étoit bien arrêté ; chacun des conjurés comptoit sur son courage et sur la fidélité de ses amis, quand tout-à-coup leur complot fut découvert ; mais cette découverte ne fut que l'effet du hazard, et par un bonheur étrange, l'accident qui eut dû

les déconcerter, les enhardit, et leur précipitation assura leur succès.

Par un excès de défiance ou de précaution, la princesse Daschkoff et Odart avoient attaché aux pas de chacun des chefs des conjurés, un homme affidé qui leur rendoit un compte exact de tout ce que ces chefs pouvoient faire ; de sorte que s'il y eut eu parmi eux la moindre trahison, ils l'auroient découverte à l'instant et auroient pourvu à leur sûreté ou à leur vengeance.

Passick avoit gagné les soldats de la compagnie des gardes dont il étoit lieutenant. L'un de ces soldats, qui s'imaginoit que Passick ne faisoit rien que d'accord avec son capitaine, demanda à ce capitaine quel jour ils prendroient les armes contre l'Empereur. Le capitaine surpris, eut l'adresse de dissimuler, et répondant en termes vagues aux questions du soldat, il en tira le secret de la conspiration, et alla sans tarder en faire rapport à la chancellerie du régiment.

Il étoit neuf heures du soir. Passick fut arrêté. Mais on le mit d'abord dans une chambre où il eut le temps d'écrire avec un crayon, sur un morceau de papier : — « Exécutez

» sur-le-champ, où nous sommes perdus.» — L'homme qui l'épioit se présente à la porte. Passick ne le connoissant pas, mais voyant qu'il faut tout risquer, lui donne son billet et lui dit que s'il le porte à l'instant chez l'Hetman Razumoffsky, il en sera bien récompensé. L'espion courut chez la princesse Daschkoff et lui remit le billet. Panin venoit d'y arriver. Elle lui proposa de brusquer l'exécution de leur projet, en lui observant que le seul moyen de se soustraire à la vengeance du Czar étoit de la prévenir, et que quelle que fut la foiblesse de ce prince, si on lui laissoit le temps de se mettre en défense, il seroit impossible de le vaincre. Mais, soit que Panin crut réellement que l'entreprise ne put pas réussir, soit que son habileté manquât de l'audace nécessaire pour commencer à agir, il ne se rendit point aux raisons de la princesse Daschkoff, et après lui avoir dit qu'il valoit mieux attendre au lendemain pour savoir ce qu'on devoit faire, il se retira.

Cependant les émissaires de la princesse Daschkoff avoient déjà eu soin d'avertir les autres conjurés. Dès que Panin fut sorti, elle s'habilla en homme, et alla joindre

Orloff et ses amis sur le Pont verd, où elle avoit coutume de les voir, pour ne pas donner de l'ombrage en attirant chez elle trop d'officiers subalternes et de soldats.

Ces conjurés n'étoient, ni moins inquiets que la princesse Daschkoff, ni moins empressés de hâter l'exécution de leur projet. L'attente jusqu'au lendemain leur paroissoit funeste, et l'eut été sans doute. Il falloit agir dans le silence de la nuit, et ne laisser ni au Czar la volonté de les prévenir, ni aux troupes et au peuple le temps de s'armer pour la défense du Czar. La résolution fut unanime. Tandis que Grégoire Orloff, un de ses frères, et son ami Bibikoff se rendirent aux cazernes pour préparer les soldats de leur parti à agir au premier signal, un autre frère d'Orloff, Alexis, se chargea de la périlleuse commission d'aller chercher l'Impératrice à Pétershoff.

Sous prétexte de laisser les appartemens libres pour la fête qu'on devoit célébrer dans ce château, et pour pouvoir, en effet, être plus à portée de s'évader, Catherine s'étoit logée dans un pavillon reculé, au pied duquel passe un canal qui communique à la Newa, et où elle avoit fait mettre,

comme sans dessein, un canot, et pour qu'il servit quelquefois aux visites secrètes de ses favoris, et pour se sauver elle-même en Suède si la conspiration étoit découverte. Grégoire Orloff ayant donné à son frère une clef du pavillon, l'instruisit de la manière dont il falloit s'y prendre pour y arriver, et la princesse Daschkoff lui remit un billet pour engager l'Impératrice à venir sur-le-champ.

Il étoit deux heures après minuit. L'Impératrice n'attendant plus personne, s'étoit couchée et dormoit profondément, quand elle se sentit subitement réveiller et vit debout, à côté de son lit, un soldat qu'elle ne reconnut pas. Sans lui remettre le billet de la princesse Daschkoff, ce soldat dit à Catherine : — « Votre majesté n'a pas un » instant à perdre ; qu'elle se prépare à me » suivre. » — Et aussitôt il disparut.

Catherine étonnée, éperdue, appela Iwanoffna. Elles s'habillèrent précipitamment et se déguisèrent de manière à n'être pas reconnues des sentinelles qui gardoient le château. A peine sont-elles prêtes que le soldat rentre et dit à l'Impératrice qu'une voiture l'attend à la porte du jardin. C'étoit un carosse que, sous prétexte d'avoir des relais pour se

promener dans la campagne, la princesse Daschkoff faisoit tenir depuis quelques jours dans une ferme à deux ou trois milles de Petershoff, et qu'Alexis Orloff avoit envoyé chercher par un de ses camarades.

L'Impératrice se rendit sans obstacle jusqu'à cette voiture. Elle y entra. Alexis Orloff prit les rênes et partit. La voiture couroit avec la plus grande vîtesse ; mais tout-à-coup les chevaux s'arrêtèrent et tombèrent de lassitude. On fut obligé de descendre. Alexis Orloff et son camarade firent de vains efforts pour ranimer les chevaux. On étoit encore fort éloigné de Pétersbourg, au milieu de la nuit, dans le plus grand embarras, et le danger devenoit plus pressant de moment en moment; enfin on résolut d'achever le chemin à pied. On fit même ainsi quelque pas; mais, par bonheur, on rencontra une charrette de paysan. Alexis Orloff l'arrête, l'Impératrice y monte, et l'on recommence à courir. Bientôt on entend le bruit d'une autre voiture qui venoit avec une rapidité extraordinaire. C'étoit Grégoire Orloff qui, calculant tous les momens, s'alarmoit de ne pas encore voir l'Impératrice. Il la reconnoît, lui crie qu'on n'attend plus qu'elle, et sans attendre

sa réponse, reprend les devans pour la recevoir à Pétersbourg. Enfin Catherine, accablée de fatigue et d'inquiétude, mais assez maîtresse d'elle-même pour prendre un air tranquille et serein, arriva dans cette capitale à sept heures du matin (1).

Elle se rendit aussitôt au quartier des gardes d'Ismaïloff, dont trois compagnies étoient gagnées, mais que les conjurés n'avoient pas voulu laisser sortir de leurs casernes avant que Catherine parut, de peur de manquer leur coup par trop de précipitation. Au bruit de l'arrivée de l'Impératrice, une trentaine de soldats à moitié nuds accourent et la reçoivent avec de grands cris de joie. Surprise et alarmée de voir un si petit nombre de soldats, elle garda un moment le silence; puis elle leur dit d'une voix altérée: « Que » son danger la forçoit de venir leur demander du secours; que le Czar vouloit cette » même nuit la faire tuer, ainsi que son » fils; qu'elle n'avoit pu se dérober à la mort » que par la fuite, et qu'elle comptoit assez » sur leurs dispositions pour se remettre » entre leurs mains. »

(1) Le 9 juillet 1762.

Tous ceux qui l'écoutoient frémirent d'indignation et jurèrent de mourir pour sa défense. Leur exemple et l'Hetman Razumoffsky, leur colonel, qui ne tarda pas à paroître, entraînèrent bientôt les autres soldats que la curiosité attiroit en foule autour de Catherine, et ils la reconnurent tous au même instant pour souveraine. On fit venir aussitôt l'aumônier du régiment d'Ismaïloff, et ce prêtre reçut, sur un crucifix, le serment des troupes. Quelques voix se firent entendre dans ce tumulte et proclamèrent Catherine régente; mais ces voix furent bientôt étouffées par les menaces d'Orloff et par les cris plus nombreux de vive l'Impératrice!

Les gardes de Simonosky et de Preobaginsky (1) imitoient déjà ceux d'Ismaïloff. Les officiers se mettoient docilement à la tête de leurs compagnies, comme s'ils avoient été du complot. Deux seuls, du régiment de Preobaginsky, osèrent s'opposer à leurs soldats; mais ils furent soudain arrêtés, et parmi ceux qui étoient gagnés, il ne manqua que

(1) De l'Ascension. C'est le régiment de Preobaginsky qui mit Elisabeth sur le trône. Elisabeth annoblit, par reconnoissance, tous les grenadiers de ce corps.

le major Tschaploff et le lieutenant Pouschkin, que l'Impératrice envoya mettre aux arrêts, en disant qu'elle n'avoit plus besoin d'eux.

Tandis que l'Hetman Razumoffsky, le prince Wolkousky, les comtes de Bruce et de Stroganoff, plusieurs autres officiers-généraux et la princesse Daschkoff, restoient autour de Catherine, et qu'elle achevoit de s'assurer des trois régimens des gardes, Grégoire Orloff courut vers le régiment d'artillerie pour l'entraîner dans la révolte et le conduire auprès de l'Impératrice. Mais, quoiqu'il fut trésorier de ce corps, et assez aimé des soldats, ils refusèrent tous de le suivre et demandèrent les ordres de leur général Villebois. Cet officier avoit paru quelque temps aimé de Catherine et croyoit l'être encore; mais, comme elle avoit reconnu en lui une probité trop sévère pour espérer qu'il voulut prendre part à la conjuration, elle n'avoit pas osé la lui découvrir; et au moment où un des amis d'Orloff parut et lui dit que l'Impératrice lui commandoit de venir la joindre aux casernes des gardes avec son régiment, il demanda si l'Empereur étoit mort. — L'ami d'Orloff,

sans répondre à cette question, répéta le même ordre, et Villebois étonné se rendit seul auprès de l'Impératrice.

Villebois voyant Catherine entourée d'une foule immense, n'eut pas de peine à deviner ce qu'elle attendoit de lui; mais encore retenu par la fidélité qu'il avoit jurée à l'Empereur, ou par le danger auquel il croyoit que s'exposoit cette princesse, il osa lui parler des obstacles qui lui restoient à vaincre, et lui dit qu'elle auroit dû les prévoir. Elle l'interrompit avec hauteur, et lui répliqua qu'elle ne l'avoit pas fait venir pour lui demander ce qu'elle devoit prévoir, mais pour savoir ce qu'il vouloit faire.

« Obéir à votre majesté, répondit Villebois » confus; » et il alla se mettre à la tête de son régiment, et livrer les arsenaux aux amis de Catherine.

Tant d'avantages n'avoient pas coûté deux heures à l'Impératrice. Elle se voyoit déjà entourée de deux mille guerriers et d'une grande partie des habitans de Pétersbourg, qui suivoient machinalement les mouvemens des soldats et s'empressoient de les applaudir.

L'hetman Razumoffsky lui conseilla alors

de se rendre à l'église de Casan, où tout étoit préparé pour la recevoir. Elle en prit le chemin avec son nombreux cortège. Les fenêtres, les portes de toutes les maisons étoient couvertes de spectateurs qui mêloient leurs acclamations aux cris des soldats. L'archevêque de Nowogorod, qui, revêtu de ses habits sacerdotaux et environné d'un grand nombre de prêtres à qui leurs longues barbes et leurs cheveux blancs donnoient un air vénérable, l'attendoit à l'autel, lui mit la couronne Impériale sur la tête, la proclama à haute-voix souveraine de toutes les Russies, sous le nom de Catherine II, et déclara en même-temps le jeune Grand-Duc, Paul Petrowitz, son successeur. Ensuite on chanta un *Te Deum*, accompagné des *huza* de la multitude.

Après cette cérémonie, l'Impératrice se rendit au palais qu'avoit occupé Elisabeth. Les portes en furent ouvertes à tous ceux qui voulurent y entrer. Pendant plusieurs heures la foule y accourut, tombant à genoux devant elle et lui prêtant serment d'obéissance.

Cependant les conjurés ne cessoient de visiter les différens quartiers de la ville pour

pour les mettre en état de défense. Partout ils établissoient des corps-de-garde et plaçoient des canons avec la mèche allumée, sans que personne les en empêchât. Le prince George de Holstein, oncle de l'Empereur, osa se montrer, suivi de quelques soldats fidèles; mais il fut enveloppé, forcé de se rendre, accablé d'injures, de mauvais traitemens, et traîné dans un cachot d'où l'Impératrice le fit sortir au bout de quelques heures, pour le mettre aux arrêts dans sa maison.

Non-seulement on n'opposoit pas de résistance aux partisans de Catherine, mais aucun des amis du Czar ne songeoit à l'informer de ce qui se passoit à Pétersbourg. Un seul homme, un étranger nommé Bressan (1), qui devoit sa fortune à ce prince, osa lui prouver sa reconnoissance et sa fidélité. Il fit travestir un domestique en paysan, et le chargea d'un billet avec ordre de ne le remettre qu'aux mains mêmes de l'Empereur. Ce domestique venoit de passer au moment où les conjurés mi-

(1) C'étoit un ancien perruquier, né dans le pays de Monaco et naturalisé Français.

rent une garde sur le pont par où l'on sort de Pétersbourg, et il se rendit à Oranienbaum ; mais en arrivant dans ce château, il n'y trouva pas le Czar, et il fut obligé d'aller le chercher à Petershoff.

Tout sembloit d'accord pour favoriser la conspiration. Sur le chemin de Petershoff et à quelque distance de Pétersbourg, campoit un régiment de seize cents hommes, parmi lesquels on n'avoit pratiqué aucune intelligence, et il étoit à craindre qu'aux premières nouvelles de la révolte, le Czar ne le fit venir pour le joindre à ses troupes Holteinoises. A peine s'occupoit-on de le prévenir, que le colonel Alzophioff, qui commandoit ce régiment et qui avoit entendu quelque bruit confus de ce qui se passoit dans la capitale, se présente pour s'en éclaircir. Les conjurés l'entourent, lui parlent avec enthousiasme, le persuadent, et Alzophioff repart sur-le-champ pour donner son régiment à Catherine. Au moment où il le haranguoit, arrive un ordre de Pierre III, pour que le régiment se rende auprès de lui. Les soldats égarés s'écrient unanimement qu'il ne le reconnoissent plus pour Empereur, et aussitôt ils se mettent en

marche pour aller augmenter les forces de la conjuration.

Avant la fin du jour, Catherine avoit déjà quinze mille hommes d'élite. La ville étoit dans un état de défense formidable. Un ordre sévère y régnoit, et par le plus grand bonheur, il n'y eut pas un goutte de sang répandue.

Ce qui servit le mieux cette princesse, fut l'intérêt que ses partisans inspirèrent pour elle, en répandant de tous côtés que le Czar avoit destiné ce même jour à la faire périr avec son fils. On crut, sans examen, ce mensonge atroce, et le succès fut le prix de la calomnie.

Lorsque l'Impératrice fut au palais, elle ne tarda pas à faire venir auprès d'elle son fils, Paul Petrowitz. Un détachement à la tête duquel marchoit un officier de confiance, alla le chercher, et ce jeune prince, à qui l'on avoit souvent parlé des desseins du Czar contre lui, fut, en se réveillant au milieu des soldats, saisi d'une dangereuse frayeur. Panin le prit dans ses bras et le porta lui-même à sa mère. Catherine le conduisit alors sur un balcon, et l'éleva pour le présenter au peuple, dont les accla-

mations redoublèrent à la vue de l'enfant, parcequ'on crut voir en lui le nouvel Empereur.

Le bruit se répandit tout-à-coup que Pierre III n'étoit plus et qu'on conduisoit son corps. Le plus profond silence succéda aux cris de la multitude. Plusieurs soldats, revêtus de casaques noires et tenant des flambeaux dans leurs mains, accompagnoient un grand cercueil que précédoient quelques prêtres en chantant des litanies, et ils traversèrent la foule. Mais ce faux enterrement n'étoit sans doute qu'une ruse de plus, que les conjurés avoient imaginée pour tromper le peuple et pour intimider les partisans du Czar.

Les Grands qui, pour la plupart, n'avoient pris aucune part à la conjuration et qui en apprenoient le succès à leur réveil, se rendoient aussitôt au palais, où, forcés de déguiser leur étonnement et leur dépit, ils joignoient des hommages et des sermens de fidélité au serment que la multitude avoit déjà prêté à Catherine.

Les principaux conjurés, rassemblés autour de cette princesse, tinrent alors conseil, et résolurent de profiter des dispositions de

l'armée, et de marcher, sans tarder, droit à l'Empereur; mais en attendant, pour mettre l'Impératrice à l'abri de toute attaque par mer, ou plutôt pour tranquiliser les soldats, qui s'imaginoient qu'on pouvoit à tout moment la surprendre et l'égorger, ils la conduisirent du palais d'Elisabeth dans un ancien palais de bois qui donne sur la grande place, et qu'on environna de troupes.

Vers midi, cette princesse, entièrement sûre de Pétersbourg, fit distribuer dans toute la ville et remettre aux ministres étrangers, un manifeste que le Piémontois Odart avoit secrètement fait imprimer depuis quelques jours, et qui contenoit ces mots :

« Nous, CATHERINE II, Impératrice
» de toutes les Russies, à nos fidèles
» sujets. »

« Tous les vrais patriotes n'ont que trop
» reconnu le danger qui menaçoit l'empire
» de Russie. — En premier lieu, notre
» religion orthodoxe étoit ébranlée, les
» canons de l'église grecque renversés, et
» l'on s'attendoit déjà au dernier malheur
» de voir l'orthodoxie, anciennement éta-
» blie en Russie, changée en une religion

» étrangère établie à sa place. — En second
» lieu, la gloire de la Russie, portée au
» dernier dégré par ses armes victorieuses
» et au prix de son sang, vient d'être
» sacrifiée à ses ennemis, même par la paix
» nouvellement conclue, pendant que les
» arrangemens intérieurs de l'empire, qui
» font le bonheur de notre chère patrie,
» étoient foulés aux pieds.

» Touchée du péril de nos sujets, et sur-
» tout ne pouvant nous refuser à leurs sou-
» haits sincères et unanimes, nous avons
» monté sur notre trône impérial de Russie. »

Tandis qu'on répandoit ce manifeste, l'Impératrice, parée du cordon de Saint-André et revêtue de l'uniforme des gardes, qu'elle avoit emprunté d'un très-jeune officier, nommé Talitzin, monta à cheval et parcourut tous les rangs avec la princesse Daschkoff, qui étoit aussi en uniforme. Ce fut alors que le jeune Potemkin (1), enseigne du régiment de la garde à cheval, voyant que Catherine n'avoit point de dragonne, s'avança pour lui offrir la sienne. Le cheval de Potemkin, accoutumé à escadronner, fut

(1) Il étoit âgé de 16 ans

quelque temps sans vouloir se séparer de celui de l'Impératrice, et laissa à cette princesse le temps de remarquer, pour la première fois, la grace et l'agilité de celui qui, depuis, prit tant d'empire sur elle.

Les troupes, à qui on ne cessoit de distribuer de la bierre et de l'eau-de-vie, ne cessoient pas non plus d'exprimer leur satisfaction, en criant *huza !* et en faisant voler leurs chapeaux et leurs bonnets ; mais un régiment de cavalerie dont Pierre III avoit été colonel lorsqu'il n'étoit encore que Grand-Duc, et qu'il avoit joint aux gardes à son avènement au trône, ne partageoit point cette ivresse. Les officiers ayant tous refusé d'obéir à Catherine, étoient aux arrêts et remplacés par des officiers des autres régimens, et les soldats, par leur morne silence, faisoient un contraste frappant avec la bruyante joie qui les environnoit.

Mais on étoit trop fort pour craindre ce régiment, et on commença à faire sortir les troupes de la capitale pour marcher contre le Czar. L'Impératrice dîna alors auprès d'une fenêtre ouverte, et à la vue des soldats et d'une multitude de curieux assemblés sur la grande place.

Pierre III ne se doutoit pas encore de ce qui se passoit. Sa sécurité étoit même si grande, qu'il avoit fait mettre le matin aux arrêts un officier fidèle qui, ayant eu la veille quelques indices de la conjuration, s'étoit rendu dans la nuit à Oranienbaum, et avoit cru devoir lui en faire part. Ce prince étoit ensuite parti dans une calèche, avec sa maîtresse, ses favoris et les femmes de sa cour, pour se rendre à Petershoff, où il devoit le lendemain célébrer, avec magnificence, la fête de Saint-Pierre. Plusieurs autres voitures suivoient celle du Czar, et ce nombreux cortège couroit avec une grande rapidité et s'entretenoit gaiement des plaisirs qui l'attendoient, quand on apperçut l'aide-camp-général Ghoudovitsch qui avoit pris les devants à cheval et qui revenoit à toute bride. Ghoudowitsch avoit rencontré en chemin un (1) des chambellans de Catherine, venant à pied au-devant de son maître, pour lui apprendre l'évasion de l'Impératrice et l'inquiétude où étoit toute sa maison à Petershoff. A cette nouvelle inattendue, Ghoudowitsch rebroussa chemin,

(1) Il se nommoit Ismaïloff.

et en approchant de la voiture du Czar, il cria au cocher d'arrêter. Le Czar surpris, même un peu faché, et ne sachant ce qui ramène son aide-de-camp, lui demande s'il est fou. Ghoudowitsch s'avance et lui dit quelques mots à l'oreille. Alors Pierre, fortement ému et la pâleur sur le front, descendit de voiture et s'éloigna avec Ghoudowitsch pour l'interroger plus à son aise. Ensuite il se rapprocha de la voiture, et ayant prié les dames d'en sortir, il leur montra une porte du parc par où il leur dit de venir le joindre à pied au château, remonta en voiture ainsi que quelques-uns de ses courtisans, et partit avec la plus grande précipitation.

En arrivant à Pétershoff, l'Empereur courut au pavillon qu'avoit occupé Catherine, et dans son embarras, dans son trouble extrême, il la chercha comme si elle eut dû être cachée sous le lit ou dans quelqu'armoire. Il accabloit tout le monde de questions, mais personne ne pouvoit le satisfaire. Ceux qui, plus pénétrans que les autres, prévoyoient déja toute l'étendue de son malheur, se gardoient bien de l'effrayer. La comtesse de Woronzoff, sa maîtresse, et les autres femmes qui venoient par les allées du jardin,

ne savoient pas encore ce qui avoit pu forcer le Czar de les laisser au milieu du chemin. Dès que Pierre apperçut la comtesse, il lui cria : — « Romanowna, me croirez-» vous à présent ? Catherine s'est sauvée. » Je vous disois bien qu'elle étoit capable » de tout! »

Cependant, des paysans revenus de Pétersbourg racontèrent à quelques valets du Czar ce qu'ils savoient de l'insurrection, et ces valets se le redirent tout bas les uns aux autres, mais ils n'en parloient ni à leur maître, ni à ses courtisans. Une sombre défiance régnoit déjà autour du malheureux Empereur. Il sembloit qu'un pressentiment funeste fut dans tous les cœurs l'avant-coureur de sa chûte, et le remplit lui-même de désordre et d'effroi. Bientôt il n'osa plus faire de questions, et personne n'osoit l'instruire.

Enfin, on apperçut tout-à-coup, au milieu de cette foule consternée, un paysan qui s'avança, s'inclina profondément, et sans prononcer une seule parole, tira de son sein un billet cacheté qu'il remit à l'Empereur. Ce paysan étoit le domestique de Bressan. L'Empereur prit le billet, le par-

courut rapidement des yeux, et le lisant ensuite tout haut, apprit à ceux qui l'environnoient que la révolte avoit éclaté dès le matin à Pétersbourg ; que les troupes avoient pris les armes en faveur de Catherine ; que cette princesse alloit se faire couronner dans l'église de Casan, et que tout le peuple sembloit prendre part à l'insurrection.

Le Czar parut accablé de cette nouvelle. Ses courtisans essayèrent de lui inspirer une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes. Le chancelier Woronzoff dit que sans doute Catherine avoit pu tenter de soulever les soldats et le peuple, mais que ce mouvement ne pouvoit avoir des suites dangereuses, et que si le Czar consentoit qu'il allât sur-le-champ à Pétersbourg, il se faisoit fort de ramener l'Impératrice.

Le Czar accepta, sans balancer, la proposition du chancelier, et ce ministre se rendit dans la capitale. En entrant au palais, il trouva l'Impératrice entourée d'une multitude de gens qui lui rendoient hommage. Il osa néanmoins lui représenter d'abord avec assez de courage le danger auquel elle s'exposoit. — « Vous pouvez, lui dit-il,

» madame, avoir quelques succès, mais ils » ne seront pas de longue durée. Devez-» vous donc vous fier au zèle aveugle de » vos imprudens amis ? Devez-vous, pour » régner un moment avec eux, vous faire » de votre époux un ennemi irréconciliable? » Pourquoi prendre les armes contre lui, » quand il vous est si aisé d'en obtenir tout » par votre douceur et par l'ascendant de » votre esprit ? Songez que les régimens des » gardes ne composent pas toutes les armées » du Czar, et que les habitans de Pétersbourg » ne sont qu'une bien foible partie du peuple » russe. »

Catherine lui répondit tranquillement : — « Vous le voyez : ce n'est point moi » qui agis ; je ne fais que céder à l'em-» pressement de la nation. »

Le chancelier qui voyoit en effet la foule grossir à chaque instant, et qui lisoit dans les regards enflammés de quelques conjurés, que ses représentations pourroient bientôt avoir pour lui de funestes conséquences, oublia son devoir, prêta serment comme les autres, et ajouta : — « Je vous servirai au conseil, » madame ; mais je vous suis inutile dans » les combats. Ma présence pourroit même

» y déplaire à ceux qui viennent de m'en-
» tendre ; et pour ne pas leur faire ombrage,
» je supplie votre majesté de me laisser
» dans ma maison, sous la garde d'un offi-
» cier de confiance. » L'Impératrice y consentit. Elle l'envoya chez lui, avec défense d'en sortir. Par ce moyen, le chancelier se trouva tout-à-la-fois rassuré contre la vengeance des partisans de Catherine et contre les soupçons du Czar.

A six heures du soir, Catherine monta à cheval pour la seconde fois, et l'épée nue à la main, une branche de chêne autour de la tête, elle s'empressa d'aller se mettre à la tête des troupes qui étoient en marche. La princesse Daschkoff et l'Hetman Razumoffsky se tenoient à ses côtés. Une foule de courtisans vola sur ses pas ; c'étoit à qui montreroit le plus d'ardeur pour partager ses dangers et son triomphe. Son armée fut encore grossie de trois mille cosaques bien montés, que l'Empereur faisoit défiler vers la Poméranie, et auxquels l'Hetman donna ordre de venir le joindre.

Cependant, après le départ du chancelier, le Czar étoit resté en proie aux plus vives inquiétudes. A chaque instant il recevoit

quelques nouvelles des progrès de la révolution. Il ne pouvoit plus en douter. Entouré de femmes éplorées et de jeunes courtisans incapables de lui donner des conseils, il erroit à grands pas dans les allées de Pétershoff, formant vingt projets différens, et n'en exécutant aucun ; tantôt se livrant à de violentes imprécations contre Catherine, tantôt dictant d'inutiles manifestes. Quand l'heure du dîner fut venue, il commanda qu'on le servit au bord de la mer, et parut faire, pour quelque temps, trève à ses tristes réflexions.

Mais il ne tarda pas à envisager de nouveau le péril qui le menaçoit, et il envoya ordre aux trois mille soldats Holsteinois qu'il avoient laissés à Oranienbaum, de venir sur-le-champ avec leur artillerie. Ce fut alors que le vieux maréchal de Munich se présenta.

Munich, que l'Empereur respectoit à cause de sa grande réputation militaire, et qu'il avoit presque rebuté en voulant lui faire adopter le nouvel exercice prussien, Munich pouvoit seul lui donner des conseils salutaires, et les lui donna. — « Czar, » vos troupes arrivent, lui dit le vieux

» guerrier. Mettons-nous à leur tête, et » marchons droit à Pétersbourg. Vous y » avez encore des amis : dès que vous pa» roîtrez, ils s'armeront tous pour votre » défense. La plûpart des gardes ne sont » qu'égarés et repasseront sous vos dra» peaux. D'ailleurs, s'il faut en venir aux » mains, soyez certain que les rébelles » ne vous disputeront pas long-temps la » victoire. »

Cette résolution entraînoit le Czar, mais elle ne pouvoit plaire à des courtisans timides ; et tandis qu'on se préparoit à se mettre en marche, arriva la nouvelle de l'approche de l'Impératrice, dont on disoit l'armée forte de vingt mille hommes. Les femmes s'écrièrent aussitôt qu'il valoit mieux retourner à Oranienbaum. L'Empereur parut lui-même décidé à ne pas s'exposer. — « Eh bien ! reprit Munich, si » vous craignez de combattre des rebelles, » ne les attendez pas, au moins, dans un » lieu où vous ne sauriez vous défendre » avec avantage. Ni Oranienbaum, ni Pé» tershoff ne peuvent soutenir un siége. » Mais Cronstadt vous offre un asyle assuré. » Cronstadt est encore sous vos ordres. Vous

» y trouverez une flotte redoutable, une
» garnison nombreuse. C'est de Cronstadt,
» enfin, que vous ferez aisément rentrer
» Pétersbourg dans le devoir. »

Cet avis fut unanimement applaudi. A l'instant on envoya le général Liévers pour prendre le commandement de Cronstadt, et à peine avoit-on préparé deux Yachts pour le départ du Czar, qu'un officier vint assurer qu'on pouvoit compter sur la fidélité de cette place. Le Czar, qui croyoit déjà voir Catherine aux portes de Pétershoff, s'embarqua précipitamment, suivi de sa Cour désolée et de l'intrépide Munich.

Il sembloit qu'une fatalité terrible rendit inutiles à Pierre III les mesures les plus sages. Tout avoit, dans l'espace de quelques heures, changé de face dans Cronstadt. La flotte et les régimens qui venoient de recevoir le général Liévers avec des cris de joie, et en jurant de rester soumis au Czar, s'étoient déjà révoltés : Liévers avoit passé du commandement en prison, et ce changement rapide étoit l'effet d'une ruse.

Pendant les premières heures de l'insurrection, et dans les mesures qu'on prit d'abord pour en assurer le succès, aucun des conjurés

conjurés ne s'occupa du port de Cronstadt. Ce ne fut même que l'après-midi que quelqu'un, réfléchissant sur l'importance de cette place, fit sentir le tort qu'on avoit eu de l'oublier. Aussitôt l'amiral Talitzin offre d'aller s'en emparer. On l'accepte. Il s'embarque dans son canot, défend expressément à ses rameurs de dire d'où ils viennent, et arrive à Cronstadt. Le général Liévers, qui se tient sur le port parce qu'il attend à chaque instant l'Empereur, accourt lui-même au-devant de Talitzin, et tâche de découvrir adroitement s'il est du parti de Catherine; mais Talitzin, plus rusé que lui, feint d'ignorer les effets de la révolte, et dit qu'étant à sa maison de campagne, et ayant confusément appris qu'il y avoit quelques troubles à Pétersbourg, il s'empresse de venir sur la flotte, où son devoir l'appelle. Liévers le croit et le quitte. Talitzin se rend sur-le-champ au quartier des matelots, les harangue, leur apprend les succès de l'Impératrice, leur dit que ce qu'ils ont à faire de mieux est de se déclarer pour elle, leur distribue de l'eau-de-vie et de l'argent, et les engage à le suivre pour arrêter le commandant. Quelques soldats se

joignent aux matelots. Liévers est à l'instant mis en prison, et Talitzin reste maître, au nom de Catherine, d'une place dont la possession eut sauvé le Czar, ou lui auroit du moins fourni les moyens de se défendre long-temps.

C'est au moment où cette scène vient de se passer que ce prince se présente devant le port. Talitzin a déjà fait ses dispositions pour l'empêcher d'y descendre. Une partie de la garnison, sous les armes, borde le rivage. Les canons sont braqués, les mêches allumées, et au moment où le premier Yacht jette l'ancre, la sentinelle demande : — « Qui » vive ? » — L'Empereur, répond-on du » Yacht. — « Il n'y a plus d'Empereur, » réplique la sentinelle. » Pierre se lève, et entr'ouvrant son manteau pour faire voir le cordon de son ordre, il dit : — « Quoi ! » vous ne me reconnoissez pas? » — « Non, » s'écrient mille voix à la fois, nous ne re- » connoissons plus d'Empereur. Vive l'im- » pératrice Catherine ! » Alors Talitzin menace de faire couler le Yacht à fond s'il ne s'éloigne à l'instant. Le Czar consterné se recule ; mais Ghoudowitsch l'arrête, et saisissant une des balustrades qui

entourent le port : — « Mettez votre main
» à côté de la mienne, lui dit-il, et sau-
» tons à terre. Personne n'osera faire feu
» sur vous, et Cronstadt sera encore à votre
» majesté. (1) »

Munich appuye le conseil de Ghoudowitsch, mais en vain. Dans son épouvante, Pierre III ne veut plus que fuir, et court se cacher dans la chambre du Yacht, au milieu des femmes éperdues. On ne se donne pas même le temps de lever l'ancre ; on coupe le cable, on s'éloigne à force de rames.

Quand les Yachts furent à une assez grande distance du port, les rameurs s'arrêtèrent. La nuit étoit très-belle, et Munich et Ghoudowitsch, assis sur le tillac, contemploient tristement et en silence le ciel étoilé et le calme des ondes. Le pilote descendit dans la chambre pour demander au Czar où il falloit le conduire. Le Czar fit alors appeler Munich, et lui dit : — « Feld-Maréchal,
» je sens que j'ai voulu trop tard suivre vos
» avis; mais vous voyez à quelle extrémité
» je suis réduit. Vous, qui avez échappé
» à tant de périls, apprenez-moi ce que

(1) La comtesse de Bruce et madame Zagresky, témoins de ce fait, l'ont souvent raconté.

» je dois faire. » — « Allez joindre, sur-
» le-champ, l'escadre qui est à Réval, ré-
» pondit Munich, prenez un vaisseau,
» passez en Poméranie, mettez-vous à la
» tête de votre armée, rentrez en Russie,
» et je vous promets qu'en six semaines
» Pétersbourg et le reste de l'Empire vous
» seront soumis. »

Les femmes et les courtisans, comme s'ils eussent tous été d'accord pour perdre le malheureux Czar, s'écrièrent aussitôt que les rameurs manqueroient de force pour aller jusqu'à Reval. — « Eh bien ! reprit » le vieux Munich, nous ramerons tous » avec eux. » Mais un si généreux conseil ne pouvoit plaire à cette Cour craintive ou perfide. Elle en frémit. On s'empressa à l'envi d'assurer l'Empereur que son danger n'étoit pas aussi grand qu'il le croyoit ; que Catherine ne vouloit que se raccommoder avec lui, et qu'il valoit mieux négocier que combattre. Le foible prince, dont le plus grand malheur étoit de ne savoir jamais prendre un parti courageux, céda à ces représentations, et donna ordre au pilote de le conduire à Oranienbaum.

Il étoit quatre heures du matin quand on

atteignit le rivage. Quelques domestiques allarmés vinrent y recevoir l'Empereur. Il leur recommanda de ne pas ébruiter la nouvelle de son retour, se renferma dans son appartement, avec défense d'y laisser entrer personne, et écrivit secrètement à l'Impératrice.

A dix heures, il se montra avec un air assez calme. Ceux de ses gardes Holsteinois qui étoient revenus à Oranienbaum, accoururent et l'entourèrent avec des larmes de joie et d'attendrissement. Ils baisoient ses mains, ils embrassoient ses genoux, ils le pressoient de les faire marcher contre l'armée de l'Impératrice, et lui juroient qu'ils sacrifieroient tous leur vie pour défendre la sienne. Le vieux Munich saisit encore cette occasion pour exhorter l'Empereur à se défendre. — « Venez, dit-il, marchez contre les ré- » belles. Je vous précéderai, et l'on n'arri- » vera jusqu'à vous qu'après avoir passé sur » mon corps. » Mais les conseils de Munich n'eurent pas plus d'effet sur Pierre que le noble dévouement des Holsteinois.

Cependant l'Impératrice, à la tête de son armée, avoit fait halte à Krasnoé-Krapak, petit village situé à environ douze wersts

de Pétersbourg, et étoit entrée dans une chaumière où elle reposa quelques heures sur des manteaux dont les officiers qui l'accompagnoient lui firent un lit. A la pointe du jour, Grégoire Orloff, avec quelques volontaires déterminés, étoit allé reconnoître les environs de Petershoff, et n'y ayant trouvé que des paysans armés de faux, qu'on avoit rassemblés la veille, il les dissipa à coups de plat de sabre, en leur faisant crier avec lui: vive l'Impératrice! A cinq heures du matin, Catherine remonta à cheval et se rendit au monastère de Saint-Serge, où elle fit une seconde halte.

Elle y étoit encore lorsqu'elle reçut la lettre du Czar, qui lui disoit qu'il reconnoissoit ses torts, et lui proposoit de partager avec elle l'autorité souveraine. Mais Catherine ne lui fit aucune réponse, retint le messager et se remit bientôt en marche.

Le Czar apprenant alors que l'Impératrice s'approchoit, fit seller un de ses chevaux dans le dessein de se sauver, seul et déguisé, vers les frontières de la Pologne. Mais toujours timide, toujours irrésolu, il donna peu après ordre de démanteler sa petite forteresse d'Oranienbaum, pour prouver à Catherine

qu'il ne vouloit faire aucune résistance, et lui écrivit une seconde lettre en implorant sa miséricorde et lui demandant pardon de la manière la plus humiliante. Il l'assura en même-temps qu'il lui cédoit la couronne de Russie, et la pria de lui accorder une pension avec la liberté de s'en retourner dans le Holstein.

Catherine ne daigna pas plus répondre à cette lettre qu'à la première ; mais après s'être entretenue assez long-temps avec le chambellan Ismaïloff, qui la lui avoit portée, et à qui elle persuada aisément de trahir son maître, elle le renvoya au Czar pour le déterminer à se soumettre à ses volontés.

Ismaïloff retourna à Oranienbaum, accompagné de son seul domestique. Le Czar avoit alors auprès de lui six cens hommes de sa garde Holsteinoise. Il les fit éloigner et se renferma avec le chambellan, qui l'exhorta à abandonner ses troupes et à se rendre auprès de l'Impératrice, en l'assurant qu'il en seroit bien accueilli, et qu'il en obtiendroit tout ce qu'il souhaitoit. Pierre hésita quelque temps; mais Ismaïloff lui ayant dit que s'il ne se dépêchoit pas, sa vie étoit en danger, il suivit les conseils de ce perfide.

Aussitôt Ismaïloff le fit monter dans une voiture avec Romanowna Woronzoff et Ghoudowitsch, et ils prirent le chemin de Petershoff.

L'infortuné Czar croyoit que tant de résignation pourroit toucher Catherine. Il fut bientôt détrompé. Quand la voiture où il étoit passa au milieu de l'armée, les cosaques, que l'Empereur rencontra les premiers, et qui ne l'avoient jamais vu, gardèrent un triste silence; il éprouva lui-même une vive émotion : ensuite les cris répétés de vive Catherine! que faisoit entendre le reste des troupes, le plongèrent dans le désespoir.

En sortant de la voiture, sa maîtresse fut enlevée par des soldats qui la dépouillèrent de son cordon (1), dont la princesse Daschkoff, sa sœur, fut presqu'aussitôt décorée. Son aide-de-camp-général Ghoudowitsch fut aussi insulté; mais il garda le plus grand sang-froid, et reprocha fièrement aux rebelles leur insolence et leur trahison.

On fit monter le Czar au haut du grand escalier. Là, on lui arracha les marques de

(1) Quelques personnes ont assuré que la princesse Daschkoff le lui avoit elle-même arraché.

son ordre, on lui ôta ses habits qu'on fouilla, et on trouva dans ses poches beaucoup de diamans et d'autres pierreries. Après qu'il eut resté quelque temps en chemise, nuds pieds, en butte aux outrages de la soldatesque, on l'enveloppa d'une mauvaise robe de chambre et on le renferma seul avec une garde à sa porte.

Le comte Panin, envoyé par l'Impératrice, vint trouver ce prince et eut avec lui un long entretien. Il lui dit que l'Impératrice ne le tiendroit que peu de temps aux arrêts, et qu'elle le renverroit dans le Holstein, comme il le désiroit. A cette promesse il en ajoûta beaucoup d'autres, quoi qu'on n'eût sûrement garde de vouloir en tenir aucune. Il lui fit enfin écrire et signer la déclaration suivante :

« Dans le peu de temps de mon règne
» absolu sur l'empire de Russie, j'ai reconnu
» que mes forces ne suffisoient pas pour un
» tel fardeau, et qu'il étoit au-dessus de
» moi de gouverner cet Empire, non-seu-
» lement souverainement, mais de quelque
» manière que ce fût : aussi ai-je apperçu
» l'ébranlement qui auroit été suivi de sa
» ruine tôtale, et m'auroit couvert d'une

» honte éternelle. Après avoir donc mûrement réfléchi là-dessus, je déclare, sans aucune contrainte, à l'empire de Russie et à tout l'Univers, que je renonce pour toute ma vie au gouvernement dudit Empire, ne souhaitant d'y régner, ni souverainement, ni sous aucune autre forme de gouvernement, sans espérer même d'y parvenir jamais, par quelque secours que ce puisse être. En foi de quoi j'en fais un serment sincère devant Dieu et tout l'Univers, ayant écrit et signé cette renonciation de ma propre main. »

Muni de cet acte fatal, Panin se retira. Pierre parut dès-lors plus tranquille, et un officier, avec une forte escorte, s'empara presqu'aussitôt de lui, et partit pour le conduire prisonnier à Robscha (1), petit château impérial à vingt wersts de Pétersbourg.

Cependant Pétersbourg restoit depuis la veille dans l'attente et l'incertitude. Personne n'y étoit venu apprendre les succès de Catherine. Pierre III y avoit encore des amis, et s'il eut eu la force de combattre et de

(1) Ce ne fut point à Robscha qu'on le transféra, mais dans une autre prison, comme on le verra plus bas.

repousser les rebelles, cette capitale se seroit empressée de le recevoir pour prévenir sa vengeance. Les négocians étrangers dont cette ville abonde, redoutoient sur-tout la fureur des soldats russes, qui auroient peut-être voulu, en les pillant et les égorgeant, se faire un mérite aux yeux du Czar. Aussi plusieurs de ces négocians s'empressèrent de mettre leurs effets les plus précieux à bord des vaisseaux de leur nation, et se tinrent prêts à s'embarquer eux-mêmes. Vers le soir, le bruit du canon, qu'on entendoit au loin, répandit dans la ville une soudaine allarme ; mais bientôt on observa que les coups partant à des intervalles réguliers, et le Czar n'envoyant personne pour s'assurer de Pétersbourg, ce bruit ne pouvoit annoncer que la victoire de l'Impératrice. Dès-lors le calme reparut, et l'espérance remplaça la crainte.

Catherine coucha cette nuit à Pétershoff, non plus comme prisonnière, mais en souveraine toute-puissante. Le lendemain, elle reçut à son lever les hommages des Grands qui l'avoient jointe la veille, et ceux des courtisans et des jeunes femmes qui venoient d'Oranienbaum. Parmi ceux-ci se

trouvoient le père, le frère, et plusieurs autres parens de la princesse Daschkoff, qui, en les voyant prosternés devant l'Impératrice, lui dit : — « Madame, pardonnez » à ma famille. Vous savez que je vous l'ai » sacrifiée. » Catherine les fit relever et leur donna sa main à baiser.

Le maréchal de Munich se présenta aussi devant elle, et dès qu'elle l'apperçut, elle lui cria : — « Feld-maréchal, c'est donc » vous qui vouliez me combattre? » — « Oui, » madame, lui répondit Munich, avec assu» rance; pouvois-je faire moins pour le » prince qui m'a retiré de la captivité ? » Mais mon devoir est désormais de com» battre pour vous, et vous trouverez en » moi une fidélité pareille à celle que je lui » avois vouée. »

L'après-midi, Catherine retourna à Pétersbourg. Son entrée y fut triomphante. Elle étoit à cheval, précédée ou suivie des principaux conjurés. Toute l'armée s'étoit couronnée de feuillages ; les cris de joie et d'applaudissement du peuple se confondoient avec ceux des soldats. La foule se précipitoit sur le passage de l'Impératrice, et lui baisoit les mains. Des prêtres s'étoient rassem-

blés en très - grand nombre à l'entrée du palais, et dès qu'elle les apperçut, elle mit pied à terre et baisa sur la joue les principaux d'entr'eux, ce qui, en Russie, est une grande marque de considération.

Pendant les premiers jours qui suivirent son retour dans la capitale, cette princesse continua de se montrer à la multitude avec une extrême complaisance. Elle savoit combien il est aisé de gagner le peuple ; elle se rendit au sénat, et fit juger devant elle plusieurs procès. Elle tint ensuite sa cour avec une dignité et une aisance qui écartoient même le souvenir de la révolution soudaine qui venoit de la mettre sur le trône. Les ministres étrangers vinrent la féliciter, et elle les accueillit en disant à chacun d'eux quelques paroles flateuses.

Son premier soin fut de faire enlever le prince Iwan dans la maison où il étoit caché, et de le renvoyer à Schlusselbourg. Ensuite elle récompensa avec magnificence les chefs de la conjuration. Panin fut nommé premier ministre ; les Orloff reçurent le titre de comte, et le favori Grégoire Orloff fut fait lieutenant-général des armées russes et chevalier de Saint-Alexandre-Newsky, le

second ordre de l'Empire. Plusieurs officiers des gardes furent avancés. Vingt-quatre d'entr'eux obtinrent des terres considérables avec quelques milliers de paysans. Les finances ne permettoient de donner aux soldats que de l'eau-de-vie et de la bierre ; on leur en distribua, et Catherine les traita avec beaucoup d'affabilité. Quelquefois même elle se gênoit pour ne pas les mécontenter. Trois jours après la révolution, un soldat ivre rêve que l'Impératrice a été enlevée. Il se lève, parcourt les casernes et y répand l'allarme, en criant que les Holsteinois et les Prussiens se sont emparés de l'Impératrice. Aussitôt le régiment prend les armes, court au palais et demande à haute voix à voir Catherine. L'Hetman Razumoffsky, à qui on apprend la cause de ce tumulte, se montre à une fenêtre, assure que l'Impératrice n'est point enlevée, et qu'après les inquiétudes et les fatigues qu'elle a souffertes depuis quelques jours, elle repose avec sécurité. Mais les soldats refusent de le croire et font entendre de nouvelles clameurs. L'Hetman entre alors dans la chambre de Catherine, la réveille, et lui dit qu'il ne veut lui causer aucune frayeur. — « Vous savez

» que je ne m'effraye de rien, répond-elle » fièrement; mais qu'y a-t-il donc? » — « Les » soldats s'imaginent que vous n'êtes pas ici. » Ils veulent vous voir, reprend Razu- » moffsky. » — « Eh bien ! il faut les sa- » tisfaire, réplique-t-elle ; » et aussitôt elle se lève, s'habille, demande sa voiture et se fait conduire à l'église de Casan. Pendant sa marche, les soldats entourent la voiture en se demandant les uns aux autres : — « Est-ce bien là l'Impératrice ? Est-ce » bien notre mère ? » Rendue à l'église, Catherine se montre à eux, les harangue, les remercie de leur sollicitude, et les congédie tous très-contens.

Elle se piqua de clémence envers les officiers et les amis de l'Empereur, et si quelques-uns se virent écartés de la Cour, aucun ne fut privé, ni de ses biens, ni de sa vie : l'aide-de-camp-général Ghoudowitsch, Wolkoff et Milganoff, furent seuls emprisonnés. La comtesse de Woronzoff, qui avoit d'abord été traitée avec indignité par les soldats, fut renvoyée dans la maison du sénateur, son père, et l'Impératrice défendit qu'on lui fit de nouveaux outrages (1).

(1) Elle fut ensuite exilée pour quelque temps à mille wersts au-delà de Moscow.

Tous les courtisans s'empressoient alors autour de la souveraine. Ils cherchoient à deviner sur qui tomberoit sa faveur; chacun se flattoit d'en obtenir la plus grande part, et aucun ne soupçonnoit que le cœur de cette princesse se fut dès long-temps décidé pour un officier obscur. Les premières marques de distinction qu'avoit reçues Grégoire Orloff ne paroissoient encore que la récompense de ses services, et non le prix de l'amour. Ce fut la princesse Daschkoff qui le découvrit la première. La jalousie est plus attentive que l'ambition ; elle est surtout moins discrète ; et madame Daschkoff, non contente de reprocher à Catherine un choix qui la blessoit, en répandit le bruit parmi ses amis et prépara elle-même sa disgrace. On ouvrit alors les yeux. Les chefs de la conjuration apprirent avec dépit qu'ils venoient de travailler pour un homme qu'ils avoient toujours regardé comme l'instrument de leurs projets, et les courtisans virent que dans l'art de l'intrigue, cet homme en savoit plus qu'eux.

Les plus zélés partisans de Catherine n'étoient pourtant pas sans inquiétude. Quelques régimens murmuroient et se repentoient déjà

déjà d'avoir trahi leur légitime souverain. Le peuple qui passe si aisément de la fureur à la pitié, plaignoit ce malheureux prince. Il oublioit ses torts, ses caprices, ses foiblesses, pour ne se souvenir que de ses bonnes qualités et de son infortune. Les matelots reprochoient hautement aux gardes d'avoir vendu leur maître pour de l'eau-de-vie et de la bierre. On appréhendoit enfin un nouveau soulèvement.

Tandis qu'on étoit occupé de ces craintes, ce qu'on apprit de Moscow vint encore les augmenter. Le gouverneur de Moscow, instruit de la révolution par les émissaires de Catherine, fit prendre les armes aux cinq régimens qui composoient la garnison, et après les avoir rangés sur la grande place de l'ancien palais des Czars, il y convoqua le peuple, qui s'y rendit en foule. Alors cet officier lut à haute voix l'Oukaze par lequel l'Impératrice annonçoit son avénement et la déposition de son époux, et en finissant sa lecture, il cria : — « Vive l'impératrice Catherine seconde ! » Mais le peuple et les soldats restèrent dans le silence. Il recommença le même cri; le même silence fut gardé. On entendoit seulement des mur-

mures. Les troupes se plaignoient de ce que les régimens des gardes osoient insolemment disposer du trône. Le gouverneur effrayé pressa alors les autres officiers de se joindre à lui. Ils crièrent ensemble : « — Vive l'Impératrice ! » après quoi on renvoya le peuple et on fit rentrer les soldats dans leurs casernes.

Il n'en falloit pas tant sans doute pour déterminer les conjurés à se délivrer d'un objet d'inquiétude. Quiconque a fait un pas dans le chemin du crime ne balance pas au second, et la mort du malheureux Empereur fut décidée.

Lorsqu'on le fit partir de Pétershoff, ce prince, rassuré par les discours de Panin, étoit encore loin de prévoir le sort qui l'attendoit. Ne croyant rester que peu de temps en prison avant d'être renvoyé en Allemagne, il fit demander à Catherine le nègre qui l'amusoit quelquefois, un chien qu'il aimoit beaucoup, son violon, une bible et des romans, et lui fit dire que, rebuté par la méchanceté des hommes, il vouloit désormais ne vivre qu'en philosophe. Rien ne lui fut accordé et on se moqua de ses projets de sagesse. On ne le conduisit

pas même au château impérial de Robschak, comme on l'avoit annoncé ; on le mena secrètement à Mopsa, petite maison de campagne de l'Hetman Razumoffsky.

Il y étoit depuis six jours sans que d'autres personnes que les chefs des conjurés et les soldats qui le gardoient s'en doutassent, lorsqu'Alexis Orloff et un officier nommé Téploff se présentèrent à lui, et lui dirent qu'ils venoient lui annoncer sa prochaine délivrance et lui demander à dîner. Aussitôt on apporta, suivant la coutume du Nord, des verres et de l'eau-de-vie; et tandis que Téploff tâchoit de distraire le Czar, Orloff remplit les verres et versa, dans celui qui devoit porter la mort dans le sein du prince, un breuvage qu'un médecin de la cour avoit eu la lâcheté de composer à cet effet (1). Le Czar, sans défiance, prit le poison et l'avala. Mais bientôt il éprouva de cruelles douleurs, et Orloff ayant voulu lui offrir un second verre, il le refusa et lui reprocha son crime.

Il demandoit du lait à grands cris, mais

(1) Il vaut sans doute mieux laisser dans l'obscurité le nom de ce lâche que de le faire connoître.

les deux monstres lui présentoient encore du poison et le pressoient de le prendre. Un valet-de-chambre français, qui lui étoit très-attaché, accourut. Le Czar se précipita dans ses bras, en disant : — « Ce n'étoit » donc pas assez de m'empêcher de régner » en Suède et de me ravir la couronne » de Russie! on veut encore m'ôter la vie! »

Le valet-de-chambre osa intercéder pour son maître, mais les deux scélérats forcèrent ce dangereux témoin (1) de sortir et continuèrent à maltraiter le Czar. Ce fut au milieu de ce tumulte que le plus jeune des princes Baratinsky (2), qui commandoit la garde, entra. Orloff qui avoit déjà renversé le Czar lui pressoit la poitrine avec ses genoux, tandis que d'une forte main il le tenoit à la gorge et que de l'autre il lui serroit le crâne. Baratinsky et Téploff lui passèrent alors une serviette, avec un nœud coulant, autour du cou. Pierre, en se débattant, fit au visage de Baratinsky

(1) On le conduisit à Pétersbourg, et un Pope lui fit jurer sur un crucifix de ne jamais révéler ce qu'il avoit vu. Devoit-il tenir un pareil serment ?

(2) C'est le même qui a été depuis ambassadeur en France.

une égratignure dont ce traître porta assez long-temps la marque ; mais bientôt l'infortuné Czar perdit ses forces, et les meurtriers achevèrent de l'étrangler (1).

Alexis Orloff monta aussitôt à cheval et vint à toute bride annoncer à Catherine que Pierre III ne respiroit plus. C'étoit le moment où l'Impératrice alloit se montrer à sa cour. Elle parut avec un air tranquille; ensuite elle se renferma avec Orloff, Panin, Razumoffsky, Gleboff et quelques autres de ses cruels confidens, et on délibéra dans ce conseil sinistre pour savoir si l'on instruiroit tout de suite le sénat et le peuple de la mort de l'Empereur, mais on décida qu'il falloit attendre encore un jour. Catherine dîna en public comme à l'ordinaire, et le soir elle tint sa cour avec la plus grande gaîté.

Le lendemain, l'Impératrice feignant encore d'ignorer la nouvelle de cette mort, se la fit annoncer pendant qu'elle étoit à

(1) On a faussement prétendu que Potemkin étoit avec eux. Des gens dignes de foi, qui étoient alors en Russie, ont désavoué ce fait, et Potemkin l'a toujours nié avec indignation.

table. A l'instant elle en sortit les yeux remplis de larmes. Elle congédia les courtisans et les ministres étrangers, courut se renfermer dans son appartement et donna pendant plusieurs jours toutes les marques d'une douleur profonde. Pendant ce temps-là on publia, au nom de cette princesse, la déclaration suivante, où la cruauté se trouve jointe à la plus insigne hypocrisie.

« Le septième jour après notre avène-
» ment au trône impérial, nous reçûmes avis
» que le ci-devant Empereur étoit attaqué
» d'une colique violente, occasionnée par
» les hémorrhoïdes, dont il avoit eu autre-
» fois de fréquens accès. Aussi, pour ne point
» manquer au devoir que nous impose la
» religion chrétienne et à la sainte loi qui
» prescrit de conserver la vie à son pro-
» chain, nous ordonnâmes de lui envoyer
» à l'instant tout ce qui pourroit servir à pré-
» venir les suites d'un mal si dangereux, et de
» le soulager par de prompts remèdes. Nous
» apprîmes cependant hier (1), avec beaucoup
» de douleur et de regret, qu'il avoit plu au
» Très-Haut de terminer sa carrière. C'est
» pourquoi nous avons ordonné de déposer

(1) Le 6 juillet v. s.

» son corps dans le monastère de Newsky,
» pour y être inhumé.

» Nous exhortons en même-temps, en
» souveraine et en mère, tous nos fidèles
» sujets à faire les derniers adieux au défunt,
» en oubliant le passé, et à prier Dieu pour
» son ame, ainsi qu'à regarder cet arrêt
» inattendu du Tout-Puissant comme un
» effet des vues impénétrables que sa pro-
» vidence s'est réservées sur nous, sur
» notre trône impérial et sur toute notre
» chère patrie. »

Le corps du malheureux Pierre III fut en effet porté à Pétersbourg et exposé, pendant trois jours, à Saint-Alexandre-Newsky. On avoit eu soin de le revêtir de son uniforme prussien, et les personnes de tout rang et de tout état eurent la liberté de lui rendre les derniers devoirs, qui consistent en Russie à baiser le mort sur la bouche. Son visage étoit devenu fort noir. On voyoit suinter, à travers l'épiderme, un sang extravasé qui pénétroit même les gants dont on avoit couvert ses mains; et il falloit que le poison qu'on avoit fait prendre au Czar fut bien violent, car tous ceux qui eurent le triste courage d'approcher

leur bouche de la sienne, s'en retournèrent avec les lèvres enflées.

Le conseil de Catherine savoit bien que de si affreux indices laisseroient découvrir les moyens dont on s'étoit servi pour abréger les jours du Czar, mais il se croyoit moins intéressé à sauver les apparences du crime qu'à prévenir les mouvemens qui n'auroient pas manqué d'avoir lieu, si le peuple avoit pensé que ce prince fut encore vivant.

Le jour où on l'enterra fut un jour de trouble et de désolation pour Pétersbourg. Le peuple suivit le convoi en accablant d'injures les soldats de la garde, et en leur reprochant d'avoir lâchement versé la dernière goutte du sang de Pierre-le-Grand.

Les soldats du Holstein qui étoient restés jusqu'alors à Oranienbaum, libres, mais désarmés, se rendirent à ces tristes funérailles, et accompagnèrent, en pleurant, le corps de leur maître. Les Russes ne voyoient plus en eux des rivaux préférés, mais des serviteurs fidèles dont ils partageoient la douleur.

Le lendemain, Catherine fit embarquer ces malheureux Holsteinois pour leur patrie.

On les mit sur un vaisseau qui s'enfonça en sortant du port de Cronstadt; quelques-uns se sauvèrent sur des rochers à fleur d'eau, et le barbare amiral Talytzin les y laissa tous périr, sous prétexte qu'il falloit, avant de les secourir, en envoyer demander la permission à Pétersbourg.

Le prince George, que Pierre III avoit nommé Duc de Courlande, fut obligé de renoncer à ce titre; mais l'Impératrice l'en dédommagea en lui confiant l'administration du Holstein, où elle s'empressa de le renvoyer ainsi que le reste de sa famille, et où il servit toujours Catherine avec un zèle qu'elle n'eût peut-être pas dû attendre de lui.

Le chancelier Bestuscheff, qui avoit été le plus ancien, le plus ardent ennemi du Czar et le confident de Catherine, fut retiré de son exil. Elle lui dépêcha le prince Wolkonsky et le lieutenant Kalischkin, qui le ramenèrent à Pétersbourg. Elle lui rendit son grade de feld-maréchal et sa place dans le conseil, et elle lui donna une pension de vingt mille roubles, en le dispensant de tout travail à cause de son grand âge. Bestuscheff feignoit d'être devenu dévôt, mais il n'en

continua pas moins de se livrer à l'ambition et à l'intrigue (1).

(1) La déclaration que l'Impératrice publia peu après le rappel de Bestuscheff, est trop remarquable pour ne pas en citer quelques fragmens. Les voici :

« Il suffit du simple bon sens pour ne pas ignorer
» l'étroite obligation que contractent tous les hommes
» envers Dieu et entr'eux, de n'outre-passer en aucune
» occasion les devoirs de la justice, et principalement
» de ne point entasser les malheurs et l'oppression sur
» la tête des innocens.

» Avant de monter sur notre trône impérial de Russie,
» nous connoissions les longs et signalés services rendus
» à cet empire par le malheureux et irréprochable
» comte de Bestuscheff-Riumin. — Ses arrêts publiés
» le 27 février 1758, nous firent présumer que le crime
» qui lui avoit attiré une animadversion si sévère de
» la part de notre chère tante l'impératrice Elisabeth
» Petrowna, devoit être fort grand ; mais le second
» manifeste, du 6 avril 1759, qui contenoit un détail
» vague des crimes qui lui étoient attribués et dont au-
» cun n'étoit spécifié, nous força de suspendre notre
» jugement, et nous fit soupçonner que l'indignation
» de cette souveraine remplie d'humanité, et la ven-
» geance à laquelle elle se porta, n'étoient que le fruit
» des intrigues et de la calomnie ; car le contenu de ce
» second manifeste annonçoit, non pas un coupable,
» mais un opprimé condamné à l'avance.

» Par notre humanité naturelle, nous avons jugé à
» propos d'adoucir la sévérité du jugement, de par-

Biren qui, plus irrité de ce que Pierre III ne l'avoit pas réinstallé dans son duché que

» donner au coupable plutôt que de laisser dans l'oubli » les services que ledit comte Bestuscheff a rendus pen- » dant tant d'années à notre empire, et que de le laisser » (ce qui seroit encore plus blâmable) finir ses jours » dans un bannissement ignominieux.

» Dès que la Providence eut donc remis le sceptre » entre nos mains, cédant aux mouvemens de notre » sensibilité et à la voix de la justice, nous avons » rappelé de son exil cet ancien et fidèle serviteur de » notre empire; mais n'ignorant pas combien nous » sommes portée pour la justice, il nous a, en se » présentant devant nous, demandé humblement la » permission d'exposer à nos yeux son innocence, » permission que nous lui avons octroyée de bon » cœur; et après avoir détaillé les intrigues et les ca- » lomnies qui nous ont paru avérées et plus claires que » le jour, il a excité en nous la plus vive compassion. » Nous avons en même-temps éprouvé la plus douce » satisfaction, en voyant que la liberté que nous lui » avions rendue s'accordoit pleinement avec cet amour » pour l'ordre et la justice par lequel nous avons com- » mencé notre règne.

» Son exemple nous a confirmé que plus l'accusation » est grave, plus sévère doit en être l'examen, puisque » sans cette précaution la condamnation peut frapper un » innocent. Bien que notre très-chère tante l'impéra- » trice Elisabeth eut, à notre connoissance et à celle de » tout le monde, beaucoup de lumières et de sagacité;

reconnoissant de la liberté qu'il venoit de lui rendre, s'étoit joint au parti triomphant et l'avoit quelquefois éclairé de son expérience, Biren prit le chemin de la Cour-

» néanmoins, comme personne n'est infaillible.... l'af-
» faire du comte Bestuscheff avoit pris, pour l'honneur
» de notre chère tante, la tournure la plus désavan-
» tageuse. . . . .

» A ces causes, voulant rétablir l'éclat de son nom
» et des vertus par lesquelles elle a régné, et prouver
» combien nous chérissons sa mémoire, et remplir avec
» exactitude le devoir de tout chrétien, si digne d'une
» mère de la patrie, nous nous sommes cru obligée
» de déclarer solennellement que ledit comte Bestuscheff-
» Riumin a mérité, au plus haut dégré, la confiance
» de notre tante défunte, etc.....

» Donné à Pétersbourg, le 13 août 1762. »

Bestuscheff fit, quelques mois après, imprimer un livre de piété qu'il avoit, pendant son exil, extrait de divers passages de la Bible et des Pseaumes. Ensuite il fit graver une médaille qui représente d'un côté son buste, ayant pour légende : *Alexis comes à Bestuscheff-Riumin, Imp. Russ. olim cancellar. nunc senior, etc.* De l'autre est un cercueil avec ses armes, des orangers, des palmiers, la force, la constance. On lit au-dessus du cercueil : *Tertio triumphat* ; et au-dessous : *Post duos invita de inimicis triumphos, de morte triumphat.*

Il mourut à Pétersbourg le 21 avril 1766.

lande, où il rentra sans peine dans ses droits, et où il favorisa, de tout son pouvoir, les vues que Catherine avoit déjà sur la Pologne.

Pour achever de faire connoître cet homme qui, après s'être livré à des cruautés horribles, poussa l'indulgence jusqu'à la foiblesse et qui allioit la bassesse à une vanité ridicule, nous croyons devoir dire de quelle manière il prit congé de Catherine. Il se mit à genoux devant elle en présence de toute la Cour, et lui adressa ces paroles :

« Très-illustre et très-puissante Impératrice ! très-gracieuse souveraine et grande » dame ! — Peut-on se figurer une magnanimité et une bonté pareilles à celles que » déploye votre majesté impériale à mon » égard et à celui de toute ma maison ? Un » prince sans liberté, sans terres, sans secours, sans appui, se trouve tout-à-coup » environné de tous ces avantages, dont un » sort malheureux l'avoit dépouillé pendant » une longue suite d'années. Je les dois, ces » avantages, à cet amour de la justice qui » est placée sur le trône à côté de votre » majesté impériale, et qui vient de rompre

» la trame à laquelle l'iniquité et la vio-
» lence avoient travaillé si artificieusement.

» Que puis-je faire pour reconnoître di-
» gnement cette grace et ces bontés ? Mes
» forces réunies à celles de toute ma mai-
» son n'y suffisent pas, et je serois incon-
» solable si je n'étois persuadé que votre
» bienveillance tient quitte ceux qui n'ont
» à offrir que de la gratitude et de la sou-
» mission. Ce sont-là les deux sentimens
» que j'emporterai au tombeau et que j'in-
» culquerai sans cesse aux miens. — Je
» me prosterne donc très-humblement aux
» pieds de votre majesté impériale, en lui
» promettant une reconnoissance et une
» soumission sans bornes, et j'ose la sup-
» plier de me conserver gracieusement, à
» moi et aux miens, sa puissante pro-
» tection (1). »

Munich, lui-même, obtint le gouvernement de l'Esthonie et de la Livonie; mais Catherine qui l'avoit d'abord écouté avec

(1) Quoique Biren sut bien qu'il étoit fils d'un paysan Courlandais, il avoit pris le nom et les armes des Biron de France, et il vouloit se faire passer pour un des descendans de leur maison.

intérêt, ne voulut peut-être alors que se délivrer d'un vieillard dont l'ambition sembloit croître avec l'âge, et la fatiguoit sans cesse de ses projets et de ses conseils (1).

La nouvelle de la révolution se répandit bientôt au loin. Tous les souverains de l'Europe n'ignoroient pas de quels moyens Catherine s'étoit servis pour devenir impératrice, mais ils n'hésitèrent pas à la reconnoitre. Quelques-uns même s'en réjouirent: leur joie ne fut pas de longue durée.

Marie-Thérèse crut d'abord que les Russes, abandonnant les étendards Prussiens, se joindroient à elle pour imposer encore une fois des loix à Frédéric. Marie-Thérèse se trompa, et bientôt elle vit, avec autant de dépit que d'étonnement, Catherine, non-seulement ordonner à ses troupes d'évacuer la Prusse, mais confirmer la paix conclue par le Czar.

Louis XV se flattoit aussi que les caresses dont Catherine avoit comblé son ambassadeur pendant qu'elle n'étoit que Grande-Duchesse, annonçoient de l'attachement à

(1) Le feld-maréchal de Munich mourut trois ans après à Riga, à l'âge de 85 ans.

la France. Mais, dès qu'elle fut sur le trône, tout en se livrant à son goût pour la littérature (1) et les arts français, elle ne cacha plus son dédain et son aversion pour la Cour de Versailles (2). Son malheureux époux sembloit à cet égard lui avoir servi de modèle.

Le monarque qui la jugea le mieux fut le roi de Prusse (3). Ce prince, prévoyant

(1) Elle aimoit beaucoup les écrivains français, et sur-tout les poëtes tragiques. Elle affectoit aussi d'estimer les philosophes. Elle fit offrir à d'Alembert cinquante mille livres de pension, pour venir à Pétersbourg achever l'Encyclopédie et se charger de l'éducation du grand-duc Paul Petrowitz. D'Alembert eut le noble courage de refuser.

(2) Catherine ne pouvoit pardonner au duc de Choiseul l'ouvrage de l'abbé Chappe, et elle s'en plaignoit encore peu de temps avant sa mort.

(3) Voici ce que le roi de Prusse écrivit au comte de Finkenstein, l'un de ses favoris :

— « L'empereur de Russie a été détrôné par » son épouse ; on s'y attendoit. Cette princesse a » beaucoup d'esprit et les mêmes inclinations que la » défunte. Elle n'a aucune religion, mais elle contrefait » la dévote. C'est le second tome de Zenon, empereur » grec, de son épouse Adriana et de Marie de Médicis. » Le ci-devant chancelier Bestuscheff étoit son plus » grand favori ; et comme il est entièrement attaché aux

dès

dès long-temps le coup hardi qui la mit sur le trône, n'avoit cessé de mander à son ministre Goltz, que puisque Pierre III vouloit

» guinées, je me flate que les attachemens d'à-présent » seront les mêmes. Le pauvre Empereur a voulu imiter » Pierre Ier., mais il n'en avoit pas le génie. »

— Cette lettre n'étoit pas sans doute destinée à voir le jour, et il est assez curieux de la mettre en parallèle avec ce que son auteur, ce grand comédien, Frédéric, écrivit pour le public dans son Histoire de la Guerre de sept ans. — « Le roi, dit-il, avoit cultivé l'amitié » du grand-duc, dans le temps qu'il n'étoit encore que » duc de Holstein; et par une sensibilité rare parmi » les hommes, plus rare encore parmi les rois, ce » prince en avoit conservé un cœur reconnoissant; il » en avoit même donné des marques dans cette guerre, » car ce fut lui qui contribua le plus à la retraite du gé» néral Apraxin, en 1757, lorsqu'après avoir battu le » général Lewald il se replia en Pologne. Durant tous » ces troubles, ce prince s'étoit même abstenu d'aller au » conseil, où il avoit place, pour ne point participer » aux mesures que l'Impératrice prenoit contre la » Prusse et qu'il désapprouvoit...... Le roi n'agissoit » point avec l'empereur comme de souverain à souve» rain, mais avec cette cordialité que l'amitié exige et » qui en fait la plus grande douceur. Les vertus de » Pierre III faisoient une exception aux règles de la » politique; il en falloit bien faire de même pour lui. » *Histoire de la Guerre de sept ans, édit. de Berlin, tome II.*

se perdre, il falloit se tourner du côté de Catherine. Aussi Goltz, flateur et compagnon assidu des plaisirs du Czar, fut, au moment de son désastre, un des premiers à l'abandonner, et reçut de Catherine l'accueil le plus gracieux.

Catherine accueillit aussi avec distinction l'envoyé de Copenhague, et fit assurer le roi de Dannemarck qu'il pouvoit être tranquille sur le Holstein, et que son intention étoit de vivre toujours en bonne intelligence avec lui.

M. Keith, ambassadeur d'Angleterre, n'eut pas, auprès de cette princesse, tout-à-fait le même accès qu'y avoit autrefois trouvé son prédécesseur Williams; mais elle le traita comme le ministre d'une Cour amie, et s'empressa de renouveler les conventions qui ont long-temps procuré aux anglais presque tout le commerce de la Russie.

Mais, en s'assurant de la paix avec les rois de l'Europe, Catherine ne négligea rien pour la maintenir au-dedans de l'Empire. Elle avoit plus à craindre de ses propres sujets que des puissances étrangères; aussi employa-t-elle tour-à-tour avec eux l'adresse et la sévérité. La Cour ne tarda pas à chan-

ger de face. Tout y plioit déjà sous les volontés secrètes de Grégoire Orloff, dont le crédit et la fierté croissant chaque jour, humilioient, irritoient les grands, et leur faisoient vivement désirer sa chûte. Plusieurs d'entr'eux osèrent s'en expliquer, et leur éloignement fut aussitôt résolu. Mais Catherine crut devoir encore dissimuler et voulut, avant de venger son favori, mettre le dernier sceau à sa puissance.

Les secondes nouvelles qu'on reçut de Moscow furent plus favorables que les premières. L'eau-de-vie et l'argent distribués par le gouverneur avoient changé l'esprit de la garnison. Les soldats ne pouvoient refuser de reconnoître la souveraine, qui leur faisoit donner tous les jours des marques de sa libéralité. Sûre de ce succès, Catherine s'empressa de partir pour aller se faire sacrer dans l'ancienne capitale de la Moscovie. Mais avant de quitter Pétersbourg, elle rassembla les régimens des gardes, qui l'avoient mise sur le trône, et les accabla de nouvelles caresses. Elle les laissa sous le commandement de l'Hetman Razumoffsky et du prince Wolkonsky, donna le gouvernement de la ville au comte de Bruce dont

elle connoissoit la fidélité, et chargea Alexis Orloff de surveiller tout avec son activité ordinaire.

L'Impératrice se fit accompagner dans son voyage par Grégoire Orloff, par l'ancien chancelier Bestuscheff, par le comte Stroganoff, enfin par la plupart des grands qui lui étoient le plus dévoués, ainsi que par ceux dont elle auroit eu à redouter l'absence. Elle ne négligea pas, sur-tout, de prendre avec elle le jeune grand-duc Paul Petrowitz et les principales femmes de sa Cour.

Ce nombreux cortège entra avec pompe dans Moscow; mais malgré l'argent qu'on avoit répandu à l'avance, il fut accueilli sans empressement, sans aucune acclamation. Catherine put juger par cette solitude et ce silence que sa présence étoit désagréable au peuple. Cependant elle se rendit dans la chapelle des Czars, où elle prodigua ses flateries à l'Archevêque et aux Popes, et elle fut sacrée en présence des soldats et de ses courtisans. La foule, qui s'éloignoit aux approches de l'Impératrice, se précipitoit toujours au-devant du Grand-Duc, et mêloit aux mouvemens d'intérêt qu'inspiroit cet enfant, des regrets sur le sort infor-

tuné de son père. Catherine, mécontente de Moscow, cacha soigneusement son dépit, et ne tarda pas à reprendre le chemin de Pétersbourg.

Ce fut alors qu'elle cessa de se contraindre. Les moines, qui avoient dès long-temps favorisé ses projets, et à qui elle avoit souvent promis de rendre les biens dont son époux les avoit dépouillés, lui rappelèrent vainement leurs services et ses promesses. Elle sentoit qu'il ne falloit pas leur laisser reprendre un ascendant qui pourroit lui devenir aussi dangereux qu'il lui avoit été utile; et au lieu de révoquer l'Edit de Pierre III, elle en donna l'examen à un Synode composé d'hommes aveuglément soumis à ses volontés. Les principaux membres du clergé reçurent secrètement de l'argent ; le reste fut sacrifié, et la rage dans le cœur, jura de se venger d'une princesse en faveur de laquelle il avoit formé tant de cabales.

La fureur des prêtres ne pouvoit manquer d'avoir quelqu'effet. Ils soufflèrent le feu de la sédition parmi le peuple. Ils le communiquèrent à quelques soldats. Ils rappelèrent le nom du prince Iwan. Ils découvrirent qu'il s'étoit trouvé le jour même de la ré-

volution à Pétersbourg, où Pierre III l'avoit mystérieusement fait conduire, dans le dessein de le déclarer son successeur, et d'où Catherine l'avoit fait enlever depuis, avec non moins de mystère ; et ils dirent hautement que c'étoit à ce malheureux prince que le trône appartenoit. Ils firent plus. Ils déterrèrent et publièrent un manifeste dont les soins des amis de Catherine n'avoient pu faire supprimer toutes les copies. Pierre III l'avoit fait composer par le conseiller d'état Wolkoff, et l'avoit signé de sa main. Il y mettoit au grand jour toutes les foiblesses, tous les crimes de Catherine ; et l'accusant d'adultère, il déclaroit qu'il ne reconnoissoit point le jeune Grand-Duc pour son fils, parce que cet enfant étoit né du commerce scandaleux de son épouse avec Soltikoff. Ce manifeste, écrit avec beaucoup de force et de noblesse, fut adroitement semé parmi le peuple, et parvint bientôt jusqu'aux soldats qui, pour la plupart, ne pouvant concevoir par quel délire ils avoient été entraînés dans la rebellion, se repentoient déjà de leur crime ou déploroient le triste sort d'un prince égaré, mais non méchant, foible, mais non stupide,

qu'une femme ambitieuse et hypocrite avoit fait mettre à mort de la manière la plus barbare. Celui qu'on plaint trouve bientôt des vengeurs. Tout sembloit annoncer une nouvelle révolution. Mais Gleboff, Passick, Téploff, tous les cruels et vigilans émissaires de Catherine épioient dans les ténèbres les auteurs des murmures et furent leurs délateurs. Soudain une proclamation impériale défendit aux soldats de la garde de s'assembler sans les ordres de leurs officiers. Quelques-uns des plus hardis furent emprisonnés et subirent la peine du Knout ; d'autres furent exilés au fond de la Sibérie : la crainte força quelque temps le reste au silence.

En châtiant ainsi les régimens des gardes, l'Impératrice crut en imposer aussi aux prêtres. Elle ne voulut pas même ménager les courtisans qui lui déplaisoient et qui croyoient avoir le plus de droits à sa reconnoissance. Iwan Schuwaloff n'avoit point pris ouvertement part à la conjuration, mais il l'avoit servie à l'avance en calomniant Pierre III, et dès qu'elle éclata, il en devint l'approbateur et l'appui. Flateur des goûts de Catherine, il crut trouver auprès d'elle la facilité que lui avoit offerte l'impératrice

Elisabeth. Schuwaloff se trompa. Il inspiroit de la jalousie à Orloff; Catherine lui fit dire de quitter la cour (1); puis, joignant la dérision à la dureté, elle lui donna, comme pour prix de ses services, un vieux nègre qui faisoit le métier de bouffon. (2)

Le général d'artillerie Villebois, qui avoit eu le tort de céder à un sentiment de tendresse pour elle plutôt que de suivre son devoir, en fut bientôt puni. Orloff redoutoit son esprit et désiroit ses emplois. Villebois fut congédié et le favori nommé grand-maître de l'artillerie.

Les prétentions de la princesse Daschkoff devinrent odieuses à l'Impératrice. Dans les premiers momens de la révolution, la princesse Daschkoff avoit, comme Catherine, pris l'uniforme des gardes et marché à

(1) Pierre III, en montant au trône, traita mieux Iwan-Schuwaloff dont il avoit eu tant à se plaindre sous le règne d'Elisabeth. Non-seulement il ne le chassa point de sa cour, mais il lui fit présent de dix mille impériales d'or, que ce chambellan venoit de recevoir de l'Impératrice mourante, et qu'il envoya par crainte au nouvel Empereur.

(2) C'est ce même nègre que le Czar avoit, dit-on, voulu avoir dans sa prison.

leur tête. Elle avoit sacrifié son père, sa sœur, sa famille entière à l'élévation de son amie (1); elle s'étoit sacrifiée elle-même en cédant à l'amour de Panin, pour qui elle avoit une répugnance extrême. Elle demanda, pour toute récompense, le titre de colonel du régiment de Preobaginsky. Mais Catherine lui répondit avec un sourire ironique, qu'elle seroit mieux à l'académie que dans une troupe guerrière. La princesse Daschkoff, cruellement humiliée de cette réponse, se livra à sa fougue naturelle, murmura avec ses amis contre l'ingratitude de Catherine, et chercha tous les moyens de s'en venger. Le perfide Odart, qui l'observoit, fut le premier qui rendit compte de ses desseins à l'Impératrice. La princesse Daschkoff reçut aussitôt ordre d'aller à Moscow. Son mari, qui avoit été long-temps absent, et qui la voyoit enceinte (2) sans trop savoir pourquoi, fut celui qui la plaignit le moins.

(1) C'étoit le nom que Catherine et la princesse Daschkoff se donnoient alors réciproquement.

(2) D'une fille dont elle accoucha à Moscow, et avec laquelle le ministre d'Angleterre, Fitzherbert, a beaucoup intrigué galamment et politiquement.

En même-temps Catherine, qui se flatoit de tromper les nations étrangères comme elle avoit trompé les Russes, et qui vouloit faire croire à l'Europe qu'en montant sur le trône elle n'avoit fait que céder au vœu du peuple, chargea le Piémontois Odart d'engager l'ambassadeur de France à écrire à Voltaire, pour le prier de se tenir en garde contre la vanité de la princesse Daschkoff, et lui dire que s'il célébroit l'évènement qui venoit de se passer en Russie, il ne devoit parler de cette jeune femme que comme ayant joué un rôle très-secondaire dans une révolution dont le succès n'étoit dû qu'à la sagesse et au courage de l'Impératrice. (1) La même commission fut donnée aux ambassadeurs qu'elle avoit à Paris et à Londres. (2)

L'archevêque de Nowogorod, l'un des principaux instrumens de la révolution, et celui qui avoit le plus aidé depuis à dimi-

(1) « C'est pousser bien loin, écrivoit M. de Breteuil, la jalousie et la hardiesse de l'ingratitude ! »

(2) Plus de vingt-cinq ans après cet événement, Catherine tenoit le même langage au ministre d'une puissance étrangère.

nuer les prérogatives des moines parce qu'on l'avoit gagné à force d'argent et de promesses, se vit tout-à-coup frustré de ses grandes espérances. Dès que Catherine n'eut plus besoin de lui, elle se hâta de l'éconduire, et il fut obligé d'aller porter sa fureur et sa honte au milieu d'un clergé qui le détestoit, et d'un peuple qui méprisoit son ambition.

Cependant Poniatowsky avoit appris, avec une joie inexprimable, le triomphe de Catherine. Depuis son départ de Pétersbourg, il entretenoit avec elle une correspondance très-suivie que favorisoient des amis complaisans, et il comptoit d'autant plus sur elle, qu'en se livrant à de secrètes intrigues elle affectoit hautement une constance romanesque. Peut-être Poniatowsky se flatta-t-il alors de recevoir bientôt la main de celle dont il croyoit encore posséder le cœur. Il s'avança jusqu'aux frontières de la Pologne, et il fit demander à l'Impératrice la permission de se rendre sur-le-champ auprès d'elle. Mais elle répondit que sa présence n'étoit pas nécessaire à Pétersbourg, et qu'elle avoit d'autres desseins sur lui. Ne voulant point qu'il fut

encore instruit de ses nouvelles liaisons, elle continuoit de lui écrire des lettres remplies de tendresse, et pleuroit quelquefois devant les confidens (1) de ce Polonois, en parlant de sa passion pour lui. Elle se récrioit sur ce qu'on lui attribuoit de l'inclination pour Orloff, et cherchoit à le ridiculiser à leurs yeux, tandis qu'elle lui accordoit dès long-temps, en secret, ses plus précieuses faveurs. Poniatowsky et ses confidens furent dupes des protestations et des fausses larmes de Catherine.

Mais le temps des craintes étoit passé. Le mystère ne convenoit plus à Orloff. Ce favori superbe et grossier se prêtoit mal à la dissimulation de sa maîtresse, et lui faisoit sentir qu'il n'avoit plus rien à ménager. A toute heure il entroit chez elle, et en public il la traitoit souvent avec une liberté qui ne laissoit pas douter de leur intelligence. Accoutumé à vivre dans les casernes et dans les cabarets, Orloff aimoit à boire. Un soir qu'il soupoit avec l'Impératrice, l'Hetman Razumoffsky et quelques autres courtisans, et qu'il étoit échauffé par le vin, il parla de l'ascendant qu'il avoit sur les

(1) M. de Mercy et M. de Breteuil.

gardes ; il se vanta d'avoir fait seul la révolution, et dit que son pouvoir étoit si grand, que s'il vouloit en abuser, il détruiroit dans un mois son propre ouvrage et détrôneroit l'Impératrice. — « Tu pourrois faire cela dans un mois, lui répondit l'Hetman, en riant de cette audacieuse incartade ; mais, mon ami, avant quinze jours nous t'aurions fait pendre ! » — Les autres courtisans parurent indignés, mais la faveur d'Orloff ne diminua point.

La politique encore plus que l'amour attachoit alors Catherine à son favori. Elle connoissoit son activité, son emportement, son audace, et elle ne pouvoit ni s'armer contre lui d'une vaine hauteur, ni lui préférer des courtisans, plus polis sans doute, mais presque tous sans talens et sans courage. Moins complaisante avec les autres conjurés, qui n'étoient que des officiers subalternes et qu'elle avoit déjà suffisamment récompensés, elle les écarta peu-à-peu de la cour et les laissa reprendre leur train de vie soldatesque et leur libertinage obscur. Mais peut-être eut-elle tort de ne pas se contraindre plus long-temps avec eux. (1)

(1) Tous ceux qui connoissoient bien Catherine,

Le châtiment des premiers soldats qui s'étoient mutinés n'avoit pas entièrement étouffé l'esprit de révolte. L'éloignement de l'archevêque de Nowogorod et de la princesse Daschkoff, la santé chancelante du jeune Grand-Duc (1) dont on s'opiniâtroit à attribuer le dépérissement à sa mère, la pitié que ne cessoit d'inspirer le prince Iwan, tout enfin fournissoit des prétextes au mécontentement, et les Popes s'en servoient avec habileté pour émouvoir et irriter le peuple. Il y eut une émeute générale dans les casernes. Le danger devint même si pressant, que l'Impératrice se vit, pendant tout un jour (2), prête à éprouver le sort de son époux. Mais son courage ne

l'accusoient d'ingratitude et d'égoïsme. Le conseiller d'état, Brodorff, secrétaire intime du Czar, et qui avoit souvent empêché ce prince de se livrer à la colère que Catherine lui inspiroit, en parloit en ces termes : — « l'Impératrice croit qu'on est trop heureux de la » servir et assez payé par l'honneur qu'elle suppose » qu'on doit s'en faire ; et quand elle a fait de » quelqu'un l'usage qu'elle désire ou dont elle le croit » susceptible, elle en fait comme d'un citron dont on » a exprimé le jus ; on en jette l'écorce par la fenêtre. »

(1) Il étoit attaqué d'une espèce de scorbut.

(2) Ce fut quelque temps après son retour de Moscow.

l'abandonna point. Sans assembler son conseil, elle prit des mesures secrètes pour calmer la révolte, et quand l'Hetman Razumoffsky, Bestuscheff, Panin, Gleboff, plusieurs sénateurs se présentèrent à elle pour lui témoigner leur inquiétude, elle leur dit fièrement : — « Pourquoi vous » allarmer? pensez-vous que je n'ose pas » envisager le péril? ou plutôt craignez-» vous que je ne sache pas en triompher? » Ressouvenez-vous que vous m'avez vue, » dans des momens plus terribles, conservant » toute la force de mon ame, et que je » puis supporter les plus cruels retours de » la fortune avec autant de sérénité que » j'ai supporté ses faveurs. Quelques factieux » insolens, quelques soldats mutinés veu-» lent m'ôter une couronne que je n'ai ac-» ceptée qu'à regret (1) et pour soustraire » la nation russe aux malheurs qui la mena-» çoient. J'ignore de quel prétexte ils colo-» rent leur audace; j'ignore quels sont leurs » moyens; mais, encore une fois, il ne me » causent nulle épouvante. La providence,

(1) Il est certain que Catherine a prononcé ces propres paroles; et c'étoit devant quelques-uns de ses complices qu'elle osoit s'en servir!

» qui m'a appelée à régner, me conservera
» pour la gloire et le bonheur de l'empire,
» et sa main toute-puissante confondra mes
» ennemis. »

Au moment même où elle tenoit ce langage, les Orloff et leurs amis ne négligeoient rien pour appaiser les gardes, et l'argent gagna ceux que les promesses et les discours du favori n'avoient pu vaincre. Dès qu'on fut sûr d'eux, on fit arrêter et juger vingt-quatre de leurs officiers. Les quatre principaux (1) furent déclarés coupables de haute-trahison et condamnés à être écartelés. Mais Catherine, qui sentit qu'il y auroit moins d'avantage pour elle à les laisser exécuter qu'à donner une preuve éclatante de clémence, commua leur peine en un exil en Sibérie, et comme elle vouloit en même-temps tâcher d'inspirer aux Russes quelque crainte de l'infamie, crainte dont ils n'ont point d'idée et qui a tant de pouvoir

(1) Les chefs étoient les trois frères Gourieff, officiers du régiment des gardes d'Ismaïloff, et Hrouscheff, officier du régiment d'Ingermanie ou Ingermlandskoi. — Un frère de ce dernier, sergent dans le même régiment, étoit aussi du complot, mais il ne subit pas la même peine.

chez

chez d'autres nations, elle fit dégrader et souffleter les quatre officiers par la main du bourreau.

Tandis que Catherine traitoit ainsi ses sujets, elle déployoit avec les étrangers toute la hauteur de son caractère. L'ambassadeur de France, l'un des faciles confidens des amours de cette princesse et de Poniatowsky, la sollicita vainement pour en obtenir une Reversale semblable à celles qu'avoient accordées Elisabeth et Pierre III, à leur avénement au trône, et qui prouvât que le titre d'Impératrice ne changeoit absolument rien au cérémonial entre les deux Cours. Elle persista même avec d'autant plus de joie dans son refus, que les difficultés, qu'il occasionna (1), lui fournirent

(1) Ces difficultés n'étoient pas les seules que M. de Breteuil eut avec Catherine, et il n'est pas inutile de faire connoître les graves minuties qui occupent quelquefois les ambassadeurs. L'usage est que les femmes, comme les hommes, baisent la main de l'Impératrice. M. de Breteuil eut long-temps la vanité de prétendre que sa femme, plutôt que de se conformer à cet usage, s'abstînt de paroître à la cour. Il fit beaucoup de représentations à cet égard. Catherine tint bon, et pour que madame de Breteuil ne pérît pas d'ennui

l'occasion de tenir assez long-temps ce ministre éloigné d'elle, et de l'empêcher d'instruire Poniatowsky du changement de son cœur. Enfin, elle déclara (1) que le cé-

dans son hôtel, l'ambassadeur fut obligé de céder. Cependant il crut faire alors un grand coup de politique en recommandant à sa femme de ne pas baiser la main de l'Impératrice, mais d'en faire semblant.

(1) Voici la déclaration que l'Impératrice fit remettre à tous les ministres étrangers.

« Le titre d'IMPÉRIAL que Pierre-le-Grand, de » glorieuse mémoire, a pris, ou plutôt renouvelé pour » lui et pour ses successeurs, appartient depuis long- » temps, tant aux souverains qu'à la couronne et à la » monarchie de toutes les Russies.

» Sa Majesté Impériale regarde comme contraire à » la solidité de ce principe tout renouvellement des » Reversales qu'on avoit données successivement à » chaque Puissance lorsqu'elle reconnut ce titre. En » conséquence, Sa Majesté vient d'ordonner à son mi- » nistre de faire une déclaration générale que le titre » d'Impérial étant par sa nature même une fois atta- » ché à la couronne et à la monarchie de Russie, et » perpétué depuis longues années et successions, ni » Elle, ni ses successeurs à perpétuité ne pourront » plus renouveler lesdites Reversales, et encore moins » entretenir quelque correspondance avec les puis- » sances qui refuseront de reconnoître le titre im- » périal dans les personnes des souverains de toutes

rémonial ne seroit point changé, mais qu'il n'y auroit plus de Reversale au commence-

» les Russies, ainsi que dans leur couronne et leur » monarchie ; et pour que cette déclaration termine » à jamais toutes les difficultés dans une matière qui » ne doit en comporter aucune, Sa Majesté se con- » formant à la déclaration de l'empereur Pierre-le- » Grand, déclare que le titre d'Impérial n'apportera » aucun changement au cérémonial usité entre les » Cours, lequel restera toujours sur le même pied.

» A Moscow, le 21 novembre 1762.

Signé WORONZOFF.

B. A. GALLITZIN.

L'Ambassadeur Breteuil ayant envoyé cette déclaration à Versailles, Louis XV y fit la réponse suivante, qui fut remise aux ministres de Catherine :

« Les titres ne sont rien par eux-mêmes. Ils n'ont » de réalité qu'autant qu'ils sont reconnus, et leur » valeur dépend de l'idée qu'on y attache et de l'é- » tendue que leur donnent ceux qui ont le droit de les » admettre, de les rejeter ou de les limiter. — Les » souverains eux-mêmes ne peuvent pas s'attribuer des » titres à leurs choix ; l'aveu de leurs sujets ne suffit » pas (*) ; celui des autres puissances est nécessaire, » et chaque Couronne, libre de reconnoître ou de

(*) Louis XV et ses ministres Choiseul et Praslin, connoissoient peu les droits des peuples.

ment de chaque nouveau règne. Cependant elle donna à plusieurs de ses ambassadeurs

» récuser un titre nouveau, peut aussi l'adopter avec » les modifications et les conditions qui lui con- » viennent.

» En suivant ce principe, Pierre Ier. et ses succes- » seurs jusqu'à l'impératrice Elisabeth, n'ont jamais » été connus en France que sous la dénomination » de Czar. — Cette princesse est la première de tous » les souverains de Russie à qui le roi ait accordé » le titre Impérial, mais ce fut sous la condition » expresse que ce titre ne porteroit aucun préjudice » au cérémonial usité entre les deux cours.

» L'impératrice Elisabeth souscrivit sans peine » à cette condition, et s'en est expliquée de la ma- » nière la plus précise dans la Reversale dressée par » son ordre et signée au mois de mars 1745, par » les comtes de Bestuscheff et de Woronzoff. — La » fille de Pierre Ier. y témoigne toute sa satisfaction. » Elle y reconnoît que c'est *par amitié et par une* » *attention toute particulière du roi pour elle, que* » *Sa Majesté a condescendu à la reconnoissance du* » *titre d'Impérial, que d'autres puissances lui ont* » *déjà concédé*; et elle avoue que *cette complaisance* » *du roi de France lui est très-agréable*.

» Le roi, animé des mêmes sentimens pour l'impé- » ratrice Catherine II, ne fait point difficulté de lui » accorder aujourd'hui le titre Impérial et de le re- » connoître en elle, comme attaché au trône de Russie : » mais Sa Majesté entend que cette reconnoissance soit

l'ordre secret de prendre le pas sur celui de France, toutes les fois qu'ils le pourroient (1).

Joignant toujours l'adresse à la fermeté, Catherine sut séduire les plus dangereux des prêtres et arrêter les cabales des moines. Elle fit revenir à sa Cour la princesse Daschkoff, dont le crédit et les intrigues à Mos-

» faite aux mêmes conditions que sous les deux règnes » précédens, et elle déclare que si, par la suite, quel- » qu'un des successeurs de l'impératrice Catherine, » oubliant cet engagement solemnel et réciproque, ve- » noit à former quelque prétention contraire à l'usage » constamment suivi entre les deux Cours, sur le rang » et la préséance, dès ce moment la couronne de » France, par une juste réciprocité, reprendroit son » ancien style et cesseroit de donner le titre d'Impérial » à celle de Russie.

» Cette déclaration tendante à prévenir tout sujet » de difficulté pour l'avenir, est une preuve de l'amitié » du Roi pour l'Impératrice et du désir sincère qu'il » a d'établir entre les deux Cours une union solide » et inaltérable. »

Fait à Versailles, le 18 janvier 1763.

Signé, PRASLIN.

(1) On sait comment le duc du Châtelet traita le comte de Czernischeff, ambassadeur de Russie à la cour d'Angleterre. Il lui marcha sur les pieds et lui donna ensuite un coup d'épée.

cow, pouvoient troubler le repos de l'Empire. Elle renvoya le piémontois Odart, que ses délations continuelles rendoient odieux à tous les courtisans. Elle acheta les trompettes de la renommée. Le bruit de ses louanges se répandit dans l'Europe et retentit jusques dans Pétersbourg. La santé du jeune Grand-Duc se rétablit. Les espérances que donnoit ce prince détournèrent les regards de dessus la prison du malheureux Iwan ; mais les Russes ne pouvoient s'accoutumer à un joug dont ils vouloient en vain s'affranchir.

L'ambition n'éteignoit point dans l'ame de Catherine le goût ardent des plaisirs. C'est même par ce goût qu'elle s'attachoit davantage ses courtisans; mais elle savoit quitter les plaisirs pour passer aux travaux les plus sérieux et s'occuper des soins pénibles du gouvernement. Elle assistoit à toutes les délibérations du conseil, lisoit les dépêches de ses ambassadeurs, dictoit ou minutoit de sa main les réponses qu'il falloit leur faire, et ne chargeoit ses ministres que des détails, dont elle surveilloit encore l'exécution. Jalouse de dérober ses vices sous l'éclat de sa gloire et d'effacer le souvenir de son crime à force

de grandeur, elle suivoit des maximes qu'elle citoit souvent. « Il faut être constant dans » ses projets, disoit-elle. Il vaut mieux mal » faire que de changer de résolution. Il n'y » a que les sots qui sont indécis. »

LETTRE IX.

A WILLIAMS PITT,

Chancelier de l'Echiquier.

Pétersbourg, le 1er. Décembre 1796.

A peine achevois je de transcrire le précis historique de la Révolution de 1762, que j'ai reçu l'ordre de vous envoyer des renseignemens sur l'histoire entière de Catherine II. Vous ne voulez pas seulement le récit des actions éclatantes du règne de l'Impératrice : il faut encore vous faire connoître les ressorts secrets de ces actions et tous ces détails d'ambition et de voluptés, soigneusement cachés à la renommée, et apperçus des seuls confidens de la femme la plus dissimulée, qui jamais ait porté le sceptre. Une partie de vos désirs est accomplie; le reste n'est pas si aisé. Comment tracer avec exactitude, le tableau d'une vie si longue et

remplie d'évènemens si nombreux et si divers? Comment pénétrer dans les mystères d'un cabinet que la politique enveloppe d'un voile épais, et autour duquel rodent sans cesse la vengeance et la mort? Je l'avoue, Monsieur, votre demande m'a mis dans le plus grand embarras. Mais que ne peut-on pas avec le secours de mon ami Zabulon Khitre? Ce digne Hebreu est venu me voir au moment où je désespérois de pouvoir vous satisfaire. Je lui ai fait part de mon chagrin, et il m'a assuré, en riant, qu'il trouveroit bientôt le moyen de me consoler.

» Mon cher Monsieur Drawer, m'a-t-il » dit, sachez qu'en replaçant dans la cassette » de l'Impératrice le manuscrit que vous » avez copié, j'ai remarqué plusieurs autres » cahiers, qui en sont la suite. Je n'ai pas » manqué de m'en saisir. Les voici. Je crois » qu'ils sont de la main de quelque diable » de Français. N'importe, servez-vous-en.»

Je ne vous dis point, Monsieur, quelles ont été ma surprise et ma joie : vous en jugerez en lisant ces cahiers.

Je salue votre Excellence,

Tom Drawer.

VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

INTRODUCTION. — Catherine s'occupe de ses projets d'agrandissement. — Elle soutient Biren en Courlande. — Panin veut changer la forme du Gouvernement Russe. — Bestuscheff en détourne l'Impératrice et veut lui faire épouser Grégoire Orloff. — Complot tramé à Moscow contre la vie d'Orloff. — On conspire contre l'Impératrice. — Réponse de la Princesse d'Aschkoff. — Poniatowsky veut venir en Russie. — Naissance de Bobrinsky.

NOUS avons déja vu Catherine sortir d'une obscure principauté d'Allemagne et s'avancer 1762.

vers un trône, sur les dégrés duquel elle est
1762. restée près de vingt ans chancelante. Nous l'avons vu monter sur ce trône, en précipiter tout-à-coup l'époux qui l'y avoit appelée, et s'y asseoir seule avec bien moins d'obstacles qu'elle n'en prévoyoit. Nous allons maintenant tracer le tableau rapide de son long règne et de sa vie privée; et dans ce double travail notre impartialité sera toujours la même. Nous ne déguiserons ni les grandes qualités de Catherine, ni ses moindres défauts, ni ses actions éclatantes, ni ses plus honteuses foiblesses. Nous n'avancerons pas un fait dont nous n'ayions acquis la preuve: mais nous dirons tous ceux qui peuvent servir à faire connoître une femme que d'horribles crimes n'ont pu empêcher de captiver longtemps l'admiration de l'Europe, et dont beaucoup d'hommes célèbres ont, en quelque sorte, partagé les torts, en lui prodiguant d'excessives louanges.

La Russie jouissoit au-dehors de la paix qu'avoit commencé à lui donner l'infortuné Pierre III, et que venoit d'affermir Catherine, en suspendant des projets hostiles contre le Dannemarck: mais l'intérieur de l'Empire étoit encore rempli d'un esprit d'in-

dignation et de révolte, qui l'agitoit sourdement et qu'avoit fait naître la dernière révolution. Ni le jugement sévère prononcé contre les quatre principaux chefs de l'émeute des gardes, ni la clémence effectée de l'Impératrice ne pouvoient étouffer ces sentimens de haine et de vengeance, qu'inspire toujours le spectacle d'une grande injustice. 1762.

Quoique Catherine cherchât à se dissimuler l'atrocité de ses forfaits, ou plutôt quoiqu'elle se flattât que ses sujets ignorâssent toute la part qu'elle avoit à la mort de son époux, elle sentoit que le souvenir de cette mort ne seroit pas sitôt effacé, et qu'on ne pouvoit en écarter l'idée que par des nouveautés brillantes et par des entreprises heureuses. Mais elle savoit aussi que trop d'obstacles s'opposoient encore à ces entreprises, et que la pénurie de ses finances et la politique lui commandoient la paix.

Elle s'occupa dès-lors avec un soin extrême de l'administration de ses vastes Etats, des progrès du commerce, de l'augmentation de la marine, et sur-tout des moyens les plus propres à avoir de l'argent, sans toutefois se livrer à l'économie; car son orgueil ne lui permettoit pas de renoncer au luxe

1762. asiatique, que depuis le commencement du règne d'Elisabeth, étaloit la cour de Russie. D'ailleurs elle croyoit que ce luxe lui étoit nécessaire pour tromper les nations étrangères sur sa vraie situation, en attendant qu'elle put les étonner par ses conquêtes.

Après avoir travaillé avec ses ministres, cette princesse s'entretenoit fréquemment et toujours en particulier, tantôt avec Bestuscheff, tantôt avec Munich. L'un lui faisoit connoître la politique et les ressources des différentes cours de l'Europe; l'autre lui communiquoit le plan qu'il avoit tracé pendant son exil en Sibérie, pour chasser les Turcs de Constantinople, plan qui flattoit singulièrement l'ambition de Catherine, et que trente ans après nous l'avons vue presqu'au moment d'exécuter.

Elle connoissoit si bien ses propres talens, son courage et tout le parti qu'elle pouvoit tirer de sa puissance, que, causant un jour confidemment avec un ministre étranger (1), plus fait pour applaudir à ses erreurs que pour apprécier son génie, elle lui demanda s'il croyoit que la paix qui venoit d'être conclue à Hubertsbourg (2) dureroit long-temps. Le mi-

(1) Breteuil.

(2) Entre l'Autriche et la Prusse.

nistre lui répondit que l'épuisement des peuples et la sagesse des souverains qui les gouvernoient, sembloient leur promettre un repos de plusieurs années. Mais il ajouta qu'elle devoit mieux en juger que lui, puisqu'elle pouvoit, par ses lumières, apprécier le systême politique des cours de l'Europe, et par ses forces, le diriger à son gré. Catherine prenant alors un air de modestie, lui dit : — « Vous pensez » donc que l'Europe a maintenant les yeux » fixés sur moi, et que j'ai quelque consi- » dération dans ses principales cours? » — La réponse ne pouvoit manquer d'être affirmative. Catherine l'écouta avec complaisance; puis se parant de toute la dignité impériale : — « Je crois en effet, répliqu'a-t-elle, » que la Russie mérite attention. J'ai la « plus belle armée du monde. L'argent » me manque, il est vrai, mais j'en serai » abondamment pourvue en peu d'années. » Si je me laissois aller à mon penchant, » j'aurois encore plus de goût pour la guerre » que pour la paix; mais l'humanité, la » justice et la raison me retiennent. Cepen- » dant, je ne serai pas comme l'Impé- » ratrice Elizabeth. Je ne me ferai pas presser » pour entreprendre la guerre : je la ferai

1762.

1762. » quand elle me sera avantageuse; mais » jamais par complaisance pour d'autres. » Cette princesse ajouta, qu'on ne pourroit commencer à la juger que dans cinq ans; qu'il lui falloit au moins ce temps-là pour rétablir l'ordre dans son empire, et recueillir le fruit de ses soins; mais qu'en attendant elle se conduiroit avec tous les Princes de l'Europe, comme une coquette habile.

Ces paroles étoient très-vraies. Le ministre les crut dictées par la vanité. Cependant, il n'osa pas s'empêcher d'y répondre par un compliment flateur.

Le premier essai que Catherine fit de son influence, fut en faveur de Biren, qui éprouvoit quelques difficultés de la part du sénat de Mittau. En rappelant les troupes qui étoient en Poméranie, cette princesse leur fit donner l'ordre de se porter en Courlande pour soutenir les prétentions de son protégé. Elle fit alors entrer en Pologne une autre armée, sous le commandement du comte de Romanzoff, armée qui fut bientôt grossie des vingt mille auxiliaires que le général Czernischeff avoit conduit sous les drapeaux prussiens.

Pendant le long exil de Biren, les états de Courlande le regardant comme déchu de son titre de duc, avoient élu à sa place le prince Charles de Saxe, fils d'Auguste III, roi de Pologne. Ce prince, soutenu du credit de son père et du vœu de la nation courlandoise, sembloit devoir l'emporter sur un concurrent que sa réputation de cruauté rendoit odieux. Mais la présence des armées russes fit aisément taire la bonne volonté qu'on avoit pour le duc Charles. Simolin (1), envoyé de Catherine, vint bientôt dicter au sénat de Mittau les loix de sa souveraine, et une déclaration donnée à Moscow (2) en faveur de Biren, menaça le roi de Pologne de la guerre, et le força à donner l'investiture de la Courlande au spoliateur de son fils. 1762.

Satisfaite de tant de docilité, Catherine employa sa médiation auprès de Marie-Thérèse et de Frédéric pour les engager à retirer leurs troupes des états héréditaires du roi de Pologne; mais elle ne pût l'obtenir.

(1) C'est le même que nous avons vu depuis ambassadeur à Londres et à Paris.

(2) 31 Décembre.

1762. L'Impératrice reine en attribua la faute au roi de Prusse, qui ne manqua pas de la rejetter sur elle. Heureusement la paix mit un terme à ces injustices.

Cependant, Frédéric qui savoit dès long-temps de quelle importance pouvoit être l'amitié de Catherine, et qui désiroit de l'acquérir, fut un des plus empressés à lui prodiguer les cajoleries. Il lui fit offrir l'ordre de l'Aigle noir, qu'elle accepta avec reconnoissance, et dont elle se décora, tandis qu'elle étoit encore à Moscow. Sans doute, cette princesse n'oublioit pas qu'on avoit fait un crime à son époux de porter un ordre prussien. Mais elle voulut montrer à ses sujets qu'elle n'étoit pas sans considération dans les cours étrangères; et ce qui avoit été une faute pour lui devint pour elle un trait d'habileté.

Quelques nouveaux différens s'élevèrent alors entre la cour de Pétersbourg et celle de Copenhague, au sujet de l'administration du Holstein. Par un traité secrètement conclu douze ans auparavant (1) entre le roi de

(1) En 1750.

Danemarck

Danemarck et le roi de Suède, celui-ci avoit cédé au premier ses droits à la régence du Holstein pendant la minorité du jeune Grand-Duc; car la cour de Danemarck convoitoit dès long-temps une principauté qui étoit si fort à sa convenance, et qu'elle a acquise depuis. Elle vit avec peine le retour du prince Georges, qui venoit y commander au nom de la Russie. Elle refusa même d'abord de reconnoître son autorité. Mais Catherine menaça : on craignit de voir les troupes russes reprendre le chemin du Holstein. Les commissaires danois sortirent de Kiel, et un envoyé extraordinaire (1) de Copenhague vint à Moscow excuser le roi son maître. 1762.

La cour de Pétersbourg et celle de Stockholm vivoient alors dans la meilleure intelligence. Unies par les liens du sang, elles avoient également besoin de la paix, et la Russie ne laissoit pas encore prévoir cet énorme accroissement de puissance, dont elle a, quelques années après, épouvanté la Suède et ses autres voisins.

Tranquille sur les intentions des princes

(1) M. Hachthausen.

1762. de l'Europe, Catherine ne pouvoit l'être également sur celle de ses sujets. Elle faisoit cependant tout ce qu'elle croyoit de plus propre à se les attacher. Naturellement généreuse, elle l'étoit encore par politique. Le désir d'augmenter le nombre de ses créatures la rendoit même prodigue, et ses craintes la ruinoient.

Elle se paroit avec soin d'une fausse indulgence. Non-seulement elle rendit la liberté à Ghoudowitz, à Wolkoff et à Milganoff, mais elle donna au dernier un corps de troupes à commander, et au second la lieutenance du gouvernement d'Orembourg. Ghoudowitz ne voulut rien accepter.

Dans les premiers mois qui suivirent le trépas sanglant de Pierre III, elle eut peu le temps d'envisager toute l'horreur de son crime: mais la réflexion souvent tardive amène toujours les remords; et l'ame audacieuse de Catherine ne put les étouffer entièrement. D'ailleurs, des conspirations sans cesse renaissantes l'entretenoient dans une continuelle inquiétude. On les découvroit, on les prévenoit, mais on ne pouvoit en anéantir les causes; et cette princesse étoit

d'autant plus gênée de sa situation, qu'elle affectoit de dissimuler ses allarmes. 1762.

Ce qui l'affligeoit aussi en secret, c'est que depuis que Grégoire Orloff étoit reconnu pour son amant, les hommes les plus distingués par leur naissance, jaloux de la fortune de ce favori ou révoltés de ses hauteurs, se tenoient éloignés de la cour. Catherine ne voyoit souvent auprès d'elle que des soldats grossiers qui abusoient étrangement des droits qu'ils croyoient avoir à sa reconnoissance. Ce n'étoient point leurs services passés qu'elle récompensoit. Peut-être s'en seroit-elle volontiers dispensée : mais elle payoit d'avance ceux qu'ils pouvoient encore lui rendre; et ses largesses, et les honneurs dont elle les combloit augmentoient leur insolence et leur cupidité. Elle rougissoit pourtant quelquefois des déférences qu'elle se croyoit forcée de leur montrer; et pour excuser leurs défauts, elle vantoit en eux des qualités qu'ils n'avoient pas. — « Je ne mène point une vie agréable, » disoit-elle un jour. Je sais que les gens » qui m'entourent manquent d'éducation; » mais je leur dois ce que je suis. Ils sont » pleins de courage et de probité, et je

X 2

» suis bien sûre qu'ils ne me trahiront pas. »
1762. — Une partie de cet aveu ne pouvoit être sincère. Les complices de Catherine ne manquoient pas de courage; mais leur probité, où étoit-elle ?

Parmi ces courtisans orgueilleux et brutaux, Panin étoit presque le seul qui se distinguât par des mœurs polies et un esprit assez cultivé. Malgré cela il ne jouissoit que d'un crédit secondaire. Il songeoit toujours au sénat aristocratique qu'il avoit voulu faire établir par Pierre III, et il saisissoit toutes les occasions pour en faire briller l'avantage prétendu aux yeux de ceux avec qui il s'entretenoit. Observant un jour que Catherine sembloit éprouver une impression de terreur extraordinaire, il crut le moment favorable pour lui développer entièrement son projet et le lui faire adopter. Après lui avoir exagéré les périls qu'il redoutoit pour elle, et la difficulté d'éviter les troubles qui suivent toujours une usurpation, il ajouta qu'elle avoit pourtant un moyen de s'en affranchir, et de rendre désormais son trône inébranlable; mais qu'il craignoit bien qu'une fausse délicatesse ne l'empêchât de s'en servir. Catherine le pria de s'expliquer. Aussitôt il lui détailla

les principes d'un systême de gouvernement qu'une longue expérience de ses inconvéniens ne l'empêchoit pas d'admirer. — « Les souverains Moscowites, ajouta-t-il, ont jusqu'à présent joui d'une puissance sans bornes; mais c'est l'étendue même de cette puissance qui la rend dangereuse à celui qui en est le dépositaire, puisqu'un prétendant audacieux peut à tout moment l'usurper, et que l'usurpateur est au-dessus des loix. Croyez-moi, Madame, faites le sacrifice d'une autorité absolue. Créez un conseil fixe et permanent qui vous garantira la Couronne. Déclarez solemnellement que vous renoncez pour vous et pour vos successeurs au pouvoir de destituer à votre gré les membres de ce corps auguste. Déclarez que s'ils commettent quelque crime ou quelque faute grave, leurs pairs seuls auront le droit de les juger et de les condamner, sur des informations exactes et sévères. Au moment où vous prendrez un parti si sage, on oubliera que vous êtes montée au trône avec violence pour songer que vous ne voulez vous y maintenir que par la justice. »

1762.

Catherine que flattoit tout ce qui étoit

1762 nouveau ou extraordinaire, trouva ce projet sublime, et crut qu'en renonçant au pouvoir arbitraire, elle alloit à-la-fois acquérir une gloire immortelle et se concilier à jamais l'amour de ses sujets. Elle eut eu raison, sans doute, si elle avoit voulu les rendre progressivement et également libres, et leur donner un sénat dont les membres eussent été pris indifféremment dans toutes les classes et élus à la majorité des suffrages. Mais laisser un peuple entier dans le plus avilissant, le plus cruel esclavage, et choisir par faveur un sénat dans un ordre privilégié, n'étoit-ce point remplacer un maître par vingt ou trente tyrans? Et le despotisme des corps n'est-il pas toujours plus terrible et plus immuable que celui des individus?

Cependant Catherine chargea Panin d'écrire son plan et de le lui présenter, et elle s'exprima de manière à lui faire croire qu'elle le mettroit à exécution. Panin se hâta d'obéir, et pour mieux s'assurer du succès, il mit le nom de Grégoire Orloff à la tête de ceux qu'il destinoit à composer le nouveau sénat. Le favori parut flatté de cette distinction : mais il demanda le temps de réfléchir, et avant de répondre à Panin, il consulta

1762.

Bestuscheff, qui, pour jouer encore un rôle, consentoit à éclairer de son expérience celui qu'honoroit le caprice de la Souveraine. Bestuscheff sentoit trop le prix d'un pouvoir qu'il avoit long-temps dirigé, pour ne pas frémir de le voir échapper des mains de Catherine. Il se rendit sur-le-champ auprès de cette princesse, lui représenta, avec force, tout le danger de la démarche que vouloit lui faire hazarder Panin, et la conjura de ne pas s'exposer à un repentir tardif, en partageant une autorité qu'elle avoit acquise avec tant de peine, et qu'elle ne recouvreroit jamais s'elle se la laissoit enlever un seul moment.

L'Impératrice sentit aisément la sagesse des conseils du vieux chancelier et lui promit de les suivre. En reparoissant devant elle, Panin la trouva déja dissuadée. Elle rendit justice à son zèle, loua ses lumières; mais lui avoua qu'il lui étoit impossible d'en profiter. Le ministre fut vivement blessé d'un changement si prompt. Forcé de dissimuler devant Catherine, il exhala son humeur avec ses amis, et ne put s'empêcher de dire à l'un d'entr'eux, en lui confiant ces particularités : — » Si l'Impératrice se détermine » à diriger seule les affaires, vous verrez

» comme nous règnerons mal. » — Ces
1762. paroles prouvent que Panin écoutoit plus
son ressentiment que sa raison, ou qu'il étoit
bien peu capable de juger Catherine.

1763. Cependant Panin ne tarda pas à découvrir que c'étoit au seul Bestuscheff qu'il devoit le mauvais succès de son entreprise, et il trouva l'occasion de s'en venger, en faisant avorter à son tour un projet qu'avoit formé l'ambitieux vieillard pour se rendre plus nécessaire. Témoin des amours de Catherine, Bestuscheff savoit dès long-temps qu'elle s'y livroit toujours avec emportement, et que pour favoriser l'objet de sa passion, elle étoit capable des plus grands sacrifices. Il remarqua en outre que jamais aucun de ses premiers amans n'avoit eu autant d'empire sur elle que Gregoire Orloff. En effet, ce favori devenoit chaque jour plus cher aux yeux de l'Impératrice. Sa beauté mâle, qui avoit fait naître le goût de cette princesse, et qui étoit encore relevée par un air de confiance et de fierté que n'avoit pû manquer de lui donner la haute faveur dont il jouissoit, les grands services qu'il avoit rendus à Catherine, ceux qu'il pouvoit lui rendre encore, les droits secrets

1'

17



GREGOIRE GREGORIEWITZ ORLOFF.

Favori de Catherine II.

Tardieu sc.

que lui donnoit la certitude de la voir de nouveau devenir mère, tout enfin assuroit l'ascendant d'Orloff. Catherine avoit cherché quelque temps à couvrir ses liaisons avec lui d'un voile de décence : mais soit par excès d'amour, soit par politique, elle écarta bientôt le mystère et sembla même se faire une gloire d'avouer hautement sa passion. 1763.

C'étoit, sur-tout dans les fêtes et les spectacles donnés dans l'intérieur de ses appartemens, qu'elle bannissoit le plus la contrainte. Elle avoit une fois rassemblé beaucoup de monde à la représentation d'une tragédie française, dans laquelle Orloff jouoit le rôle principal; et se trouvant à côté d'un des confidens de Poniatowsky, elle s'attacha pendant toute la durée du spectacle à lui faire observer la noblesse, les graces, l'intelligence de son nouvel amant. Puis se rappelant tout-à-coup qu'il avoit la réputation de manquer d'esprit, et qu'elle en étoit autrefois convenue avec ce même confident, elle voulut le faire revenir sur son compte, et lui dit tout bas : — « Croyez que si Orloff » fait le nigaud c'est pour mieux se jouer » des courtisans. »

Mais revenons au projet de Bestuscheff.

Bien certain de la passion de l'Impératrice,
1763. ce vieux courtisan prévint Orloff du désir qu'il avoit de le voir empereur. Il réveilla en même temps son ambition et exalta son orgueil. « — Grégoriewitsch, lui dit-il, » c'est en vain que Catherine vous a fait le » don de son cœur si elle n'y joint celui de » sa main. Elle sait avec quel zèle et quelle » audace vous l'avez servie. Elle sait à quels » périls vous l'avéz arrachée pour l'investir » de la puissance suprême. Elle ne peut » donc vous récompenser dignement qu'en » vous faisant partager un trône qu'elle vous » doit. Eh! comment s'y refuseroit-elle? Qui » mieux que vous peut soutenir ce trône » contre les nombreux conspirateurs qui » s'efforceront long-temps de le renverser? » Qui, mieux que vous, doit plaire à cette » Princesse, sous le double rapport et d'amant » et de défenseur? Oui, sans doute, elle » vous idolâtre; et je la connois assez pour » être convaincu qu'elle fera pour vous » tout ce que vous oserez prétendre. Il faut » donc aujourd'hui, mon cher Gregoriewitsch, profiter de l'inconstante faveur » du sort. Demain, peut-être, il n'en sera » plus temps. Le cœur de Catherine, dont

» vous paroissez à present si sûr, peut 1763.
» changer d'un instant à l'autre. Soltikoff
» et Poniatowsky prouvent que ses amours
» ne sont pas éternelles. La mort même peut
» vous l'enlever; et si vous n'héritiez pas
» seul de sa puissance, son trépas vous ex-
» poseroit à vous voir punir de ce que vous
» avez entrepris pour elle. »

» Je sens pourtant que ce n'est point à
» vous à demander à l'Impératrice le don de
» sa main. Elle vous opposeroit peut-être des
» obstacles, que votre délicatesse vous empê-
» cheroit de combattre. Un refus pourroit
» vous occasionner une gêne mutuelle. Fiez-
» vous-en à ma longue expérience et à mon
» amitié. Je saurai déterminer l'Impératrice à
» vous offrir elle-même sa couronne. Je vous
» promets que je ne hazarderai aucune propo-
» sition que je ne sois bien certain de la voir
» accepter; mais promettez-moi, de votre côté,
» que vous me laisserez agir seul, et que vous
» feindrez même d'ignorer mes démarches. »

Orloff avoit écouté le vieux chancelier avec la plus grande attention. Présomptueux et léger, il se crut un moment sur le trône des Czars, et se précipitant dans les bras de

1763. Bestuscheff, il lui promit tout ce qu'il voulut.

Bestuscheff, se trouvant le même jour avec l'Impératrice, la sonda adroitement sur le mariage qu'il avoit dessein de lui faire contracter; et elle lui parut d'autant plus disposée à former ce nœud, qu'elle étoit alors dans une situation bien propre à le lui faire désirer. Elle dit pourtant au chancelier que quelqu'envie qu'elle eût d'épouser son amant, elle ne s'y résoudroit jamais si cette alliance devoit éprouver des obstacles, et elle lui avoua qu'en y pensant mûrement, elle ne voyoit pas comment elle pourroit l'essayer sans révolter tout l'Empire.

Le chancelier se chargea d'en trouver le moyen. Il composa, au nom de la nation russe, une requête très-adroite, dans laquelle, après un éloge pompeux de tout ce que l'Impératrice avoit entrepris pour la gloire et le bonheur de son peuple, il rappeloit la foiblesse de la constitution du jeune Paul Petrowitz et les fréquentes inquiétudes que causoit sa santé; et il conjuroit Catherine de donner à l'Empire une nouvelle preuve de son amour en sacrifiant sa propre liberté et en prenant un époux.

Pour cacher ses véritables intentions à

ceux qui devoient les servir, Bestuscheff commença par proposer le prince Iwan, 1763.
bien sûr que tous ceux qui signeroient la requête rejetteroient cet infortuné. En même temps Catherine, que dirigeoit le vieux courtisan, voulant avoir l'air d'approuver cette proposition, et craignant toujours qu'Iwan ne fût tout-à-coup retiré de sa prison et couronné, le fit transférer du château de Schlusselbourg dans un couvent près d'Archangel, où, comme si on eût voulu lui faire mieux sentir le malheur qui l'attendoit, on le traita d'abord avec les honneurs dûs à son rang: mais il fut bientôt ramené très-secrètement à Schlusselbourg.

Ce qu'avoit prévu le vieux chancelier ne manqua pas d'arriver. Lorsqu'il présenta la requête au clergé, douze évêques, gagnés d'avance, s'empressèrent de la signer, en spécifiant que Catherine n'épouseroit pas le prince Iwan, parce qu'il pourroit la punir de ses bienfaits et prétendre ne devoir la couronne qu'à ses propres droits. Ils demandèrent en même-temps que cette Impératrice daignât choisir parmi ses sujets celui qu'elle croiroit le plus digne de partager son trône.

1763. Un très-grand nombre d'officiers généraux adhéra au sentiment des évêques. Sans l'adresse de Panin et le courage de l'hetman Razumoffsky et du chancelier Woronzoff, l'artifice de Bestuscheff triomphoit, et Grégoire Orloff étoit empereur de toutes les Russies. (1)

Panin engagea Razumoffsky et Woronzoff à représenter à Catherine tout ce que l'union qu'elle projettoit avoit d'humiliant et de dangereux pour elle. L'hetman lui parla avec la rudesse de son caractère et l'autorité que lui donnoient sa fortune et ses services. Woronzoff se jetant à ses pieds la supplia de ne pas faire un mariage qui entraîneroit les plus grands malheurs. Ses représentations furent très-hardies et décélèrent en lui une fermeté dont on ne le croyoit pas capable. Mais Catherine, qui n'étoit jamais embarrassée, affecta beaucoup de surprise, et après avoir rendu grace à l'amitié de Razumoffsky et loué le noble courage de Woronzoff, elle

(1) Catherine voulant illustrer Orloff, pour que son mariage avec lui parût moins disproportionné, sollicita l'Impératrice reine de lui accorder un diplôme de prince de l'Empire. Elle devoit ensuite le décorer du titre de duc d'Ingrie et de Carélie.

protesta que l'idée du mariage qu'ils redoutoient, ne s'étoit jamais présentée à son esprit; que c'étoit certainement à son insçu qu'on avoit conduit une intrigue aussi odieuse, et que puisque Bestuscheff en étoit l'auteur elle l'en puniroit. Cependant elle se garda bien de sévir contre un vieillard, qui, d'accord avec elle, n'avoit cherché qu'à flatter ses goûts, et qu'elle croyoit encore très-important de ménager. 1763.

Bestuscheff vit donc échouer son projet sans que son crédit en parût ébranlé. Il fut, au contraire, chaque jour mieux accueilli de l'Impératrice et du favori, tandis que Woronzoff n'en éprouva plus que de la froideur. Bien sûr alors que trop de zèle pour la gloire de Catherine n'étoit pas toujours le moyen de lui plaire et que sa disgrace étoit déjà résolue, Woronzoff s'empressa de prévenir une retraite forcée par un exil volontaire. Il annonça que sa santé étoit épuisée par les travaux du cabinet, et sous prétexte de la rétablir, il demanda la permission de voyager pendant deux ans dans les pays étrangers. L'Impératrice, que sa présence gênoit, lui accorda cette permission avec une secrète joie; mais elle feignit pourtant de ne le voir

1763. s'éloigner qu'à regret. Elle lui témoigna en public beaucoup de considération et de bienveillance, et le pria hautement de hâter son retour pour reprendre les fonctions d'un ministère qu'il remplissoit, dit-elle, avec tant de succès pour le bonheur de l'Empire.

Cependant l'appréhension de voir Catherine épouser l'audacieux qui l'avoit aidée à précipiter du trône son malheureux époux, occasionna de violens murmures. On trama plusieurs complots inutiles contr'elle et son favori. Un seul fut un instant prêt à réussir. La garde veilloit à la porte d'Orloff comme à celle de l'Impératrice. On gagna une des sentinelles, qui promit de le livrer endormi à trois des conjurés. Mais l'heure fut mal indiquée, et quand les conjurés se présentèrent, la sentinelle qui devoit les seconder étoit déjà relevée par une autre. Celle-ci étonnée de voir trois hommes lui demander à entrer chez Orloff, fit assez de bruit pour que d'autres gardes se rassemblâssent. Les conspirateurs n'eurent que le temps de s'évader à la faveur de l'uniforme qu'ils portoient.

Ce mouvement répandit l'allarme dans le Palais. Catherine fut réveillée. Elle crut que

sa

sa vie n'étoit pas en sûreté dans Moscow, 1763.
et elle se hâta de quitter cette ville pour retourner à Pétersbourg. Le jour de son départ fut signalé par les transports d'une joie outrageante, même par des accès de fureur. Son portrait avoit été placé sur un arc-de-triomphe dans la grande place de Moscow: le peuple l'en arracha et le mit en pièces, après l'avoir traîné dans la boue.

Catherine arriva à Pétersbourg le jour de l'anniversaire de son avènement au trône. Sachant bien que pour commander à l'esprit du vulgaire, il faut souvent éblouir ses yeux, elle n'épargna rien pour rendre son entrée imposante. Sa voiture marchoit précédée de tous les régimens des Gardes, et accompagnée de celles des ministres étrangers, et des nombreux courtisans, que l'ambition et la vanité attiroient sur ses pas. Ce faste n'eut pourtant pas l'effet que Catherine en attendoit. Il causa plus d'étonnement que de joie, et ne fit qu'irriter davantage les cœurs qu'avoit aigris celle qui l'étaloit. Le nombre des mécontens s'accrut. Les conspirations se multiplièrent et devinrent plus dangereuses par les noms imposans qu'on y associa. On comptoit hautement parmi les ennemis de

1763. Catherine les personnages les plus puissans de l'Empire, et même ceux qui l'avoient le mieux servie. L'hetman Razumoffsky, le comte de Panin et son frère (1) furent de ce nombre; et il paroît certain que si ces différens conspirateurs avoient pu se tourner vers un prince digne de réunir leurs vœux, Catherine eût perdu la Couronne. Mais les uns vouloient élever sur le trône le grand-duc Paul Petrowitz, les autres désiroient d'y rappeler le malheureux Iwan; et tous embarrassés, tous incertains, ils formoient également le projet de détrôner l'Impératrice sans s'accorder sur le successeur qu'ils lui donneroient.

Catherine, secrètement avertie du dessein de Panin et de Razumoffsky, fut un instant prête à les faire arrêter: mais elle n'avoit que des indices peu certains, des soupçons qui pouvoient la tromper; et elle sentit que par une rigueur, peut-être déplacée contre des hommes très-considérés, elle courroit risque d'occasionner un soulèvement général. Elle chercha alors à employer la ruse, moyen qui lui avoit si souvent servi.

(1) Le général Panin, frère du ministre, s'est rendu célèbre dans la première guerre contre les Turcs.

Quoique peu après la révolution qui l'avoit placée sur le trône elle eût payé de beaucoup 1763.
d'ingratitude le dévouement et le courage de la princesse Daschkoff, et que même depuis qu'elle avoit été forcée de la rappeler à sa Cour, elle la traitât assez froidement, elle feignit tout-à-coup de vouloir lui rendre sa confiance. Elle ne doutoit pas que la princesse Daschkoff ne participât aux complots que tramoient ses anciens amis. Elle lui connoissoit une ame opiniâtre; mais elle savoit aussi qu'elle avoit beaucoup de vivacité et d'imprudence. Elle espéra donc de lui arracher quelques aveux qui pourroient éclaircir ses doutes. Elle lui écrivit une très-longue lettre dans laquelle, après lui avoir prodigué les noms tendres, les promesses avantageuses et toutes les flateries les plus propres à la séduire, elle la conjuroit, au nom de leur ancienne amitié, de lui révéler ce qu'elle savoit des conspirations nouvelles, l'assurant en même-temps qu'elle accorderoit leur grace à tous ceux qui y trempoient. La princesse Daschkoff, irritée de ce que Catherine croyoit faire d'elle l'instrument de ses vengeances, comme elle en avoit fait celui de son élévation, ne ré-

1763. pondit que quatre lignes aux quatre pages de l'Impératrice. Voici cette réponse. — « Madame, je n'ai rien entendu : mais si » j'avois entendu quelque chose, je me gar» derois bien de le dire. Qu'exigez-vous de » moi? Que j'expire sur l'échafaud? — Je » suis prête à y monter. »

Étonnée de tant de fierté, et n'espérant pas de la vaincre, Catherine essaya de s'attacher ceux qu'elle n'osoit punir. Quelques conjurés subalternes, qui avoient été arrêtés et qui s'obstinoient à garder le silence sur leurs complices, furent exilés en Sibérie: mais les Panin et Razumoffsky reçurent plusieurs nouvelles marques de faveur.

Cependant comme les complots se renouveloient sans cesse et que la clémence dont on usoit envers les coupables, sembloit les enhardir au crime, Catherine déclara qu'à l'avenir elle ne se conformeroit point à l'Edit par lequel l'impératrice Elisabeth avoit promis de ne laisser condamner à mort aucun criminel. Elle crut qu'on ne pouvoit malheureusement contenir les Russes que par la crainte des supplices. Elle vit ensuite que cette crainte ne les arrêtoit pas assez. En effet, le seul moyen de diminuer le nom-

bre des criminels, c'est de répandre l'instruction, d'établir solemnellement les principes d'une bonne morale, et d'honorer ceux qui les mettent en pratique. On a fait beaucoup de loix contre le crime; on a trop négligé les institutions en faveur de la vertu. 1763.

Catherine ne parut pas beaucoup sentir l'avantage de pareilles institutions: mais elle ne négligea rien de tout ce qui lui sembloit devoir contribuer à la prospérité de son Empire. Dans le temps même où elle avoit les plus fortes raisons de craindre pour sa sûreté, elle s'occupoit des détails du gouvernement avec autant d'assiduité et de calme que si son règne eût dû être éternel. Elle fondoit des collèges, des hôpitaux. Elle encourageoit le commerce et l'industrie; elle faisoit mettre de nouveaux vaisseaux sur le chantier. Voyant avec peine que la population de ses états n'étoit pas proportionnée à leur vaste étendue, et que les terres de ses plus fertiles provinces ne produisoient que de foibles récoltes, parce qu'elles manquoient de bras, elle publia une déclaration pour inviter tous les étrangers à venir s'établir en Russie. Elle leur promettoit des avantages

considérables, et sur-tout le libre exercice
1763. de leur religion, avec la facilité de quitter le pays quand ils voudroient, et d'emporter les richesses qu'ils y auroient acquises, à condition d'en laisser une certaine partie au fisc. Peu importoit, sans doute, à cette princesse que ceux qui viendroient s'établir dans ses états, fussent d'une religion différente de la sienne, pourvu qu'ils se montrassent cultivateurs ou manufacturiers laborieux et citoyens paisibles. Quant aux richesses qu'elle leur promettoit de leur laisser emporter, elle savoit bien que la plupart des hommes, qui ont fait des établissemens dans un pays, s'attachent à ces établissemens en raison de leur importance, et ont rarement la force de les quitter.

Quoique Poniatowsky ne put pas ignorer qu'Orloff étoit depuis long-temps l'amant préféré de Catherine, il essayoit encore de ranimer, par ses lettres, la passion qu'il avoit autrefois inspirée à cette princesse. Espérant peut-être que sa présence suffiroit pour le faire triompher de son rival, il supplioit l'Impératrice de lui permettre de venir à Pétersbourg dans le plus grand secret. Mais ses sollicitations furent vaines. Catherine savoit trop

ce qu'elle avoit à redouter de la violence d'Orloff pour consentir à un voyage qui n'auroit pu manquer d'être découvert. Elle cessa donc de dissimuler avec le Polonois; mais en lui avouant qu'elle n'avoit plus d'amour pour lui, elle l'assura de sa constante amitié, et lui promit de lui en donner des preuves dans toutes les occasions. Elle ne tarda pas en effet à réaliser cette promesse. 1763.

Pendant une partie de cette année, Catherine se tint assez souvent renfermée dans son palais. Elle se déroboit même quelquefois à sa cour par de petits voyages qu'elle faisoit à ses maisons de plaisance les moins fréquentées, et où elle n'étoit alors accompagnée que par deux ou trois confidens sûrs. Quoiqu'il lui semblât assez indifférent qu'on connût ses liaisons avec Orloff, elle vouloit pourtant cacher qu'elle étoit enceinte; et prétextant une indisposition, pour ne pas paroître durant quelques jours, elle mit au monde ce Bobrinsky (1), dont la conduite a bien mal récompensé cette princesse,

(1) Quelques personnes ont prétendu que Bobrinsky étoit né peu de jours avant la révolution de 1762 : mais ce fait nous semble faux.

du danger auquel elle s'exposa pour lui. (1)

1763. A peine Catherine fut délivrée de sa grossesse que l'intérêt de son ancien amant, ou plutôt la politique attira ses regards sur la Pologne. Ce royaume éprouvoit depuis long-temps l'influence de la Russie, et cette influence étoit d'autant plus puissante sous Catherine, qu'indépendamment de l'armée de Romanzoff, campée sur les bords de la Vistule, cinquante mille hommes étoient répartis dans la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Auguste III, épuisé par ses débauches encore plus que par le chagrin que lui avoit occasionné l'invasion de la Saxe, ne pouvoit être éloigné du terme de ses jours. Tous ceux qui prétendoient à devenir ses successeurs commencèrent à s'agiter, et la cour de Pétersbourg fut le centre de leurs intrigues. L'orgueilleuse Catherine fut flatée de se voir l'arbitre de ces ambitieux rivaux. Mais tandis qu'elle se plaisoit à entretenir leurs divisions et leurs espérances, elle s'étoit secrètement décidée. Il lui falloit un roi dont elle connût le foible caractère et le servile dévoûment: elle choisit Poniatowky.

(1) Il sera encore parlé de Bobrinsky dans la suite de cet Ouvrage.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Etat de la Pologne depuis les Rois de la première race jusqu'à la mort d'Auguste III. — Election de Poniatowsky. — Nouvelle conspiration à Pétersbourg. — Voyage de l'Impératrice en Livonie. — Massacre du prince Iwan dans la prison de Schlusselbourg. — Supplice de Mirowitz.

LA Pologne, qui joua quelquefois un rôle si brillant en Europe, et qui, par l'étendue de son territoire, la fertilité de son sol, l'esprit et le courage de ses habitans, sembloit devoir acquérir encore plus de prépondérance, a perdu par les vices de son gouvernement, une partie des avantages qu'elle tenoit de la nature.

1763.

Il n'est pas inutile de jetter ici un coup d'œil sur l'état de ce riche et malheureux pays que nous verrons plus d'une fois exciter l'ambition de Catherine, et qu'elle a longtemps désolé, pour le mieux préparer à être envahi.

1763. L'histoire de la Pologne, comme celle de presque tous les autres pays de l'Europe, remonte à une époque assez éloignée et remplie d'incertitude. Tout ce qu'on en sait de mieux, c'est que la Pologne fut d'abord gouvernée par une race de rois (1) dont la puissance étoit à-peu-près absolue. A cette race succédèrent les Piast qu'on croit avoir été électifs, mais qui conservèrent long-temps la couronne dans leur famille. Le royaume étoit souvent troublé par les prétentions des grands qui se réunissoient contre le monarque, et lui opposoient une puissance qui balançoit la sienne.

L'un des derniers rois de la race des Piast, Casimir, surnommé le Grand ou le père des paysans, réprima l'autorité dangereuse et toujours inquiète des grands en leur suscitant de nombreux rivaux, parmi la noblesse inférieure, à laquelle il accorda divers privilèges. Mais quelqu'amour qu'eût ce prince pour la justice, et quelqu'intérêt qu'il prît aux malheureux paysans, il ne lui fut jamais possible d'adoucir le sort barbare auquel ils sont condamnés en Pologne.

Louis de Hongrie, neveu et successeur

(1) La race de Lesko.

de Casimir, ne put profiter des avantages qu'avoit acquis ce monarque, parce qu'en lui déférant la couronne, la noblesse polonaise l'obligea de souscrire à des conditions onéreuses. A la mort de Louis, qui ne laissa pas d'héritier mâle, cette turbulente noblesse offrit le trône à Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, et lui imposa les même conditions qu'à Louis. Une de ces conditions étoit de ne point percevoir de subsides sans le consentement des diètes. Ses successeurs furent, ainsi que lui, obligés de faire sans cesse de nouveaux sacrifices pour obtenir les impôts qui leur étoient nécessaires; et enfin on décida Sigismond Auguste à reconnoître (1) qu'à sa mort la couronne deviendroit absolument élective. Ce prince, qui n'avoit point de fils, contentit sans peine à faire une déclaration par laquelle il achetoit son repos. Peu de temps après on dressa une charte (2) qui devint la base et le garant de ce privilège. Les quatre principaux articles de la charte, étoient:

1763.

1°. Que la couronne seroit élective, et

(1) En l'an 1550.

(2) Connue sous le nom de *Pacta conventa*.

1763. que le roi ne pourroit jamais se donner un successeur de son vivant;

2°. Que les diètes générales seroient assemblées tous les deux ans;

3°. Que tout noble Polonais auroit droit de suffrage pour l'élection du roi ;

4°. Que si le roi se permettoit d'enfreindre les loix et de méconnoître les privilèges de la nation (1), les sujets seroient déliés de leur serment de fidélité.

Les privilèges garantis par cette charte, furent encore étendus, et tous les successeurs de Sigismond Auguste jusqu'à Stanislas Poniatowsky inclusivement, n'ont été élus qu'en jurant de les maintenir. Pouvoit-on donc moins attendre de princes qui recevoient la couronne à titre de grâce, et qui, s'ils ne l'avoient pas acceptée à ces conditions, s'en seroient vu frustrer en faveur d'un concurrent moins difficile ? Plus la noblesse accrut son pouvoir, plus elle en abusa. Non contente d'accorder librement ses suffrages, elle les vendit. Henri de Valois fut le premier qui acheta à force d'or et de promesses

(1) C'est-à-dire de la noblesse, car le reste n'est compté pour rien.

le trône des Jagellons, moyen qui n'a cédé depuis qu'à la terreur des armes. 1763.

A chaque avènement au trône, la noblesse usurpa quelque nouveau privilège. Sous le règne de Jean Casimir, on créa ce *liberum veto*, ce droit donné à chaque noble d'arrêter seul la délibération de toute une Diète, et de la dissoudre par le simple acte de sa volonté; droit qui a été une des principales sources des désordres, de l'anarchie et de la destruction entière de la Pologne.

Mais d'après ce pouvoir si étendu, qu'avoit chaque gentilhomme, on doit juger de celui, dont jouissoient les Palatins, les grands officiers et en général tous les riches Polonais. Tantôt ils levoient des régimens indépendans de l'autorité du roi, tantôt ils formoient des confédérations qui, sous prétexte de défendre les loix, semoient le trouble et la révolte, et, au nom de la liberté, exerçoient la plus absurde tyrannie.

Ce sont les nobles Polonais, dont l'aveugle ambition a depuis trois cents ans consommé par dégrés la ruine de leur pays. Cette Nation naturellement brave, qui vainquit souvent les Ottomans, et qui donna des loix à la Prusse et à la Russie, n'a pu, depuis

1763. ses dissentions, résister à aucune des armées qui l'ont attaquée. Les rois de Suède, Charles-Gustave et Charles XII, l'ont conquise tour-à-tour; et dès l'instant que les Russes ont pu opposer des troupes disciplinées à sa brillante et licencieuse pospolite, ils se sont vus les maîtres de lui imposer des loix.

Cependant ces Polonais, qui se disoient si libres, l'étoient-ils en effet, même lorsqu'ils exerçoient ce droit vanté d'élire leurs rois? Le siècle où nous vivons a vu plusieurs fois le contraire, et un (1) des hommes qui ont le mieux connu leur histoire, les a défiés d'y trouver deux exemples d'une élection libre.

Il n'y a guère de grande puissance en Europe qui n'ait plus ou moins influé sur ces élections : mais depuis plus de cinquante ans la Russie est la seule qui les a véritablement dirigées.

Telle étoit la situation de la Pologne, lorsque la mort (2) d'Auguste III ranima les brigues des prétendans au trône, et fournit à Catherine le moyen de déployer tout l'ascendant de sa politique. Cette princesse,

(1) Sarnisky.
(2) Le 5 Octobre.

que les Cours de Vienne et de Versailles vouloient détacher de la Prusse, commença 1763
par obtenir habilement de ces Cours qu'elles ne prendroient point part aux affaires de la Pologne. Le marquis de Paulmy, am- 1764.
bassadeur de France à Warsowie, déclara (1) à la Diète, que Louis XV ne se mêleroit en rien de l'élection du nouveau roi; et bientôt le comte de Mercy parla de même au nom de Marie-Thérèse.

Cependant la promesse de ces deux Cours ne suffisoit point à Catherine. Elle vouloit encore s'assurer de n'être point contrariée par celle de Berlin: elle y réussit. Frédéric la sollicitoit depuis long-temps de signer un traité d'alliance défensive, et elle en avoit elle-même d'autant plus d'envie qu'elle employoit plus d'art à le lui faire désirer. Pensant alors que les délais qu'elle mettoit à la signature de ce traité, ne venoient que de sa répugnance pour un ministre (2), qui avoit été l'ami de son époux, le monarque prussien fit choix d'un plénipotentiaire qui devoit nécessairement être plus agréable à cette princesse: il en-

(1) Le 16 Mars.

(2) Le baron de Goltz.

voya à Pétersbourg le comte de Solms, marié
1764. à une princesse d'Anhalt-Bernbourg, cousine germaine de Catherine. Le comte de Solms fut très-bien accueilli de l'Impératrice, et il conclut bientôt avec elle, au nom du roi de Prusse, un traité, à la suite duquel on mit l'article secret que voici :

« Comme il est de l'intérêt de Sa Majesté » le roi de Prusse et de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies, d'employer tous » leurs soins et tous leurs efforts pour que » la république de Pologne soit maintenue » dans son état de libre élection, et qu'il » ne soit permis à personne de rendre ledit » royaume héréditaire dans sa famille, ou » de s'y rendre absolu, Sa Majesté le roi de » Prusse et Sa Majesté Impériale ont promis » et se sont engagés mutuellement et de la » manière la plus forte, par cet article secret, non-seulement à ne point permettre » que, qui que ce soit, entreprenne de dépouiller la république de son droit de libre » élection, de rendre le royaume héréditaire ou de s'y rendre absolu, dans tous » les cas où cela pourroit arriver; mais encore à prévenir et à anéantir par tous les » moyens possibles, et d'un commun accord

» les

» les vues et les desseins qui pourroient » tendre à ce but, aussi-tôt qu'on les aura » découverts, et à avoir même en cas de » besoin, recours à la force des armes pour » garantir la République du renversement » de sa constitution et de ses loix fonda- » mentales. 1764.

» Ce présent article secret aura la même » force et vigueur que s'il étoit inséré mot » pour mot dans le traité principal d'alliance » défensive signé aujourd'hui, et sera ratifié » en même-temps. »

» En foi de quoi, il en a été fait deux » exemplaires semblables, que nous les Mi- » nistres plénipotentiaires de Sa Majesté le » roi de Prusse, et de Sa Majesté l'impéra- » trice de toutes les Russies, autorisés pour » cet effet, avons signés et scellés du cachet » de nos armes.

» Fait à Pétersbourg, le 11 avril (31 mars » v. s.) 1764.

G. de Solms, Panin, Gallitzin.

Le nouveau souverain de la Saxe, qui se flattoit d'hériter du trône d'Auguste III, comme il avoit hérité de son électorat,

1764. s'adressa à l'Impératrice pour la prier d'approuver ses prétentions : mais elle n'hésita point à lui enlever toute espérance. Elle lui manda : — « Qu'elle lui conseilloit, en véritable amie, de ne pas exposer ses intérêts » dans une affaire dont l'issue ne sauroit » répondre à ses vues. »

Fière de tout ce qu'elle pouvoit en Pologne, Catherine écarta, l'un après l'autre, les candidats qui lui déplaisoient, sans pourtant s'expliquer encore sur celui qu'elle prétendoit favoriser. Le plus grand nombre des polonais vouloit élire un Piast, descendant de leurs anciens rois. Catherine parut aussi quelque temps le désirer. Mais tout-à-coup Warsowie apprit, avec un extrême étonnement, que c'étoit à Poniatowsky que cette princesse destinoit le trône. Ce choix excita un mécontentement presqu'universel et de violens murmures. Les magnats polonais, indignés de voir prêt à régner sur eux un jeune homme (1) d'une naissance peu illustre, et dont l'élévation n'étoit justifiée ni par des actions brillantes, ni par de grandes vertus, se demandoient, les uns aux autres,

(1) Il avoit alors 32 ans.

quels services Poniatowsky avoit rendus à la République, pour en obtenir une si glorieuse récompense? 1764.

Poniatowsky avoit des qualités plus propres à lui concilier l'amitié de quelques personnes qu'à le rendre digne du sceptre. Grand, bien fait, doué d'une figure à-la-fois imposante et pleine d'aménité, il parloit et écrivoit les sept principales langues de l'Europe avec beaucoup de facilité et de grâce: mais il ne possédoit qu'une légère connoissance des affaires. Son éloquence étoit vague, sa présomption révoltoit. Plus foible que doux, plus prodigue que généreux, il pouvoit aisément séduire des femmes et éblouir une multitude irréfléchie, mais non persuader des hommes instruits. Il étoit sans doute plus fait pour se laisser gouverner que pour gouverner lui-même. Cependant, soutenu du crédit et des armes de la Russie, et n'ayant aucun obstacle à craindre de la part des autres puissances, son triomphe ne fut pas long-temps douteux. L'amour-propre de Catherine étoit intéressé à ce triomphe. Cette princesse mettoit un si grand prix à voir la couronne des Sarmates sur le front de son ancien amant, qu'elle écrivoit sans

1764. cesse au comte de Kayserling, son ambassadeur à Warsowie, de tout employer en faveur de Poniatowsky. Une de ses lettres fut interceptée et contenoit ces propres mots: — « Mon cher comte, souvenez-vous de » mon candidat. Je vous écris ceci deux » heures après minuit: jugez si la chose m'est » indifférente! ».

Le comte de Kayserling n'avoit garde de désobéir. Ni lui ni les généraux russes ne négligèrent rien pour assurer le choix que désiroit leur souveraine. Les diétines étoient déja convoquées. Celle de Warsowie élut Poniatowsky d'une voix unanime : mais quelques soins qu'on eût pris pour disposer aussi favorablement celles des provinces, son succès n'y fut pas le même. Ses concurrens obtinrent plus de suffrages que lui dans quelques-unes, et au moins autant dans les autres.

Lorsque la diète de convocation se rassembla, les troupes russes entrèrent dans Warsowie, sous prétexte d'y maintenir l'ordre et la liberté.

Cette ville se remplit en même-temps d'une foule d'étrangers prêts à se réunir au premier signal. Le comte Branicky, grand-

général de la Couronne, et le prince Radziwill, prirent les armes pour empêcher que 1764. les Russes ne forçâssent les suffrages : mais que pouvoient-ils contre les armées étrangères qui maîtrisoient tout le pays, et contre une partie de leurs compatriotes, disposés à se joindre à ces armées? Il est pourtant difficile de se faire une idée du tumulte qui commença par règner dans la diète de Warsowie. Le comte Malakowsky, vénérable par son grand âge et par sa vertu, en avoit été nommé maréchal. Il voulut en vain y établir l'ordre et en faire sortir les étrangers. On lui répondit par des cris de fureur et on tira le sabre. L'éloquent Mokranowsky, nonce de Cracowie, courut risque de périr sous les épées des officiers russes, qui vouloient le percer du haut des tribunes. Il entreprit d'abord de défendre sa vie : mais, remettant ensuite sòn sabre dans le fourreau et découvrant sa poitrine :— » S'il vous faut » une victime, dit-il aux Russes, me voilà. » Mais du moins je mourrai libre, ainsi que » j'ai vécu. » — Peut-être les perfides auroient-ils eu l'audace de l'égorger, mais le prince Adam Czartorisky eut le noble courage de se jetter au-devant de lui et de le

couvrir de son corps. Ainsi les premières
1764. séances de la diète ne furent remplies que de discours injurieux et de bruyantes querelles.

Quelqu'un qui savoit à Pétersbourg tout le déplaisir que l'élection de Poniatowsky feroit aux Polonais et qui vouloit le ravaler aux yeux de Catherine, osa dire à cette princesse que son protégé sembloit d'autant moins fait pour monter sur le trône de Pologne, que son grand-père avoit été intendant d'une petite terre des princes Lubomirsky. — « Quand » il l'auroit été lui-même, répondit-elle avec » humeur, je veux qu'il soit roi, et il le sera. »

En tenant ce langage, Catherine ne craignoit point de se tromper. Indépendamment des troupes qu'elle avoit déjà en Pologne, elle fit entrer un corps de douze mille hommes en Lithuanie, et de nouveaux renforts s'avancèrent vers Kiow. Son ambassadeur dominoit à Warsowie, et ses armées, si l'on peut s'exprimer ainsi, comprimoient la république.

Plusieurs provinces accusoient alors leurs nonces d'avoir mal répondu à leur vœu, en cédant à l'influence de la cour de Pétersbourg. On ne s'en tint pas aux murmures. On prit les armes; il se forma différentes

confédérations; mais ces mouvemens n'eurent aucune suite. Les Russes menacèrent: les mécontens furent bientôt réduits au silence. 1764.

Enfin, on vit s'ouvrir la diète d'élection qui se tint, suivant l'usage, dans la plaine de Wola, distante d'environ trois milles de Warsowie. Cette diète commença par une messe solemnelle et par un sermon (1). Le comte de Kayserling, ambassadeur de Russie, se trouva indisposé et ne put se rendre à Wola, mais il fit remettre à la diète une lettre que lui adressoit l'Impératrice, pour lui recommander, de la manière la plus pressante, le comte Poniatowsky.

Pendant ce temps-là Poniatowsky, accompagné d'un grand nombre de ses amis, visitoit chaque nonce en particulier, et cherchoit à le gagner par des témoignages de bienveillance et des promesses flateuses. Les Palatins étant tous rassemblés et rangés en ordre autour de la Szopa, grand bâtiment ouvert de tous côtés, dans lequel se tiennent le sénat et l'ordre équestre. Le primat leur demanda à haute voix et par trois fois dif-

(1) Le prédicateur avoit pris pour texte ces paroles: *Eligite ex vobis meliorem, qui vobis placuerit, et posuite eum super solium.*

1764. férentes, qui ils vouloient pour roi? Tous répondirent unanimement : — » Le comte » Poniatowsky! » — Le lendemain (1) il fut proclamé roi de Pologne sous le nom de Stanislas-Auguste.

Le nouveau monarque, de retour à Warsowie, traversa les rues de cette capitale aux acclamations de tout le peuple, et dès le même jour il occupa le château de la république. Quelques nonces s'étoient abstenus de paroître à la diète; la plupart des grands étoient désolés qu'on eût nommé Poniatowsky : mais dès qu'il fut sur le trône, ils vinrent presque tous lui rendre hommage; et il commença par régner aussi tranquillement que si son élection n'eut pas été l'ouvrage de la violence (2).

Quelques temps avant cette élection, Ca-

(1) Le 7 Septembre.

(2) Stanislas Poniatowsky se conduisit d'abord avec beaucoup d'adresse et de circonspection. Il accueillit avec bonté ceux qui lui avoient paru le plus opposés. Le fils du comte de Brulh avoit cherché à le desservir, et cependant ce prince lui laissa la place de Grand-Maître de l'artillerie qu'il avoit promise au comte Branicky, palatin de Helscz, et dont à la vérité ce dernier eut la générosité de ne pas vouloir le dépouiller.

therine avoit annoncé qu'elle vouloit se rapprocher du théâtre de ses succès et parcourir 1764.
la Livonie.

Quelques personnes pensèrent qu'elle désiroit de voir encore une fois l'amant à qui elle donnoit un trône; d'autres soupçonnèrent qu'elle étoit encore enceinte, et qu'elle ne s'éloignoit de Pétersbourg que pour mieux cacher ses couches à une foule de courtisans dont la vigilance l'obsédoit. Mais nous verrons bientôt que son voyage avoit un tout autre motif.

Au moment où Catherine alloit s'éloigner de sa Capitale, elle fut instruite que ses gardes conspiroient de nouveau. Plusieurs d'entr'eux furent arrêtés. Mais comme il sembloit que la découverte d'une conjuration enhardissoit toujours à en tramer quelqu'autre, et qu'on ne vouloit pas irriter la multitude par le spectacle des supplices, on instruisit en secret le procès des conspirateurs, et on eut la barbarie de les laisser mourir de faim dans leur prison.

Nous nous refuserions sans doute à citer d'aussi horribles faits, s'ils ne nous étoient attestés d'une manière authentique, ou si la sévérité de l'histoire permettoit de les passer

1764. sous silence. Et pourrions-nous donc sans crime, souffrir que sur la foi de quelques flateurs, la postérité vantât la clémence d'une femme, qui a commandé ou laissé commettre ces révoltantes atrocités?

Le voyage de la Livonie avoit été suspendu pendant quelques jours. Avant de l'entreprendre, Catherine voulut visiter Cronstadt; et croyant donner aux Ministres étrangers une idée avantageuse de sa marine, elle les invita à la suivre dans ce port. Ils l'y suivirent en effet, mais ils ne partagèrent pas l'opinion qu'elle avoit elle-même de ses forces navales. Ils ne trouvèrent qu'un assez petit nombre de vaisseaux, qu'ils jugèrent peu propres à tenir à la mer, et l'ambassadeur d'Angleterre, qui cherchoit d'ailleurs à flater Catherine, ne put lui dissimuler que sa marine lui paroissoit encore très-peu redoutable. Elle a prouvé depuis qu'elle pouvoit le devenir.

Au sortir de Cronstadt, l'Impératrice ayant laissé le commandement de Pétersbourg au comte Panin, prit le chemin de la Livonie. Grégoire Orloff l'accompagnoit : cependant elle reçut à Riga la visite de Poniàtowsky qui, à la vérité, se déguisa de manière à

ne point être reconnu, pour ne pas donner d'ombrage au favori dont l'Impératrice étoit encore attentive à ménager la jalousie. 1764.

Toutefois si Catherine prit soin de cacher à Orloff son entrevue avec Poniatowsky, elle ne fut sûrement pas fâchée que le public soupçonnât cette entrevue. Il falloit bien que son voyage eut un prétexte; et on la servit sans doute en imputant à l'amour ce qui n'étoit dû qu'à la politique. Mais l'œil de l'observateur n'y fut pas long-temps trompé : un attentat horrible lui en dévoila le mystérieux motif. Qu'importoit en effet à Catherine un quart-d'heure d'entretien avec un amant, qui n'occupoit plus la première place dans son cœur? Mais combien ne lui sembloit-il pas nécessaire de se délivrer tout-à-coup d'un autre objet, dont le nom seul irritoit son peuple contr'elle et la livroit à d'éternelles terreurs?

Du fond du son cachot, le prince Iwan ranimoit les espérances de ceux qui détestoient l'usurpation de Catherine. C'étoit pour rendre le trône à cet infortuné que presque toutes les conspirations étoient tramées. C'étoit pour lui que bravoient continuellement l'échafaud des hommes qui ne l'avoient jamais

vu et dont il ignoroit lui-même l'existence.
1764. Fidèle au systême de calomnie qui avoit si bien servi à perdre Pierre III, la cour de Russie l'employoit sans cesse contre Iwan. Tantôt on disoit qu'il étoit stupide et bègue au point de ne pouvoir s'énoncer; tantôt qu'il étoit ivrogne et féroce. Quelquefois même on prétendoit qu'il avoit des accès de folie, et se croyoit un prophête. Mais il n'est pas douteux que ces contes n'aient été inventés par la plus noire méchanceté, et répandus ensuite inocemment par des gens qui n'ont pas réfléchi à tout l'intérêt qu'on avoit eu d'abord à les faire. Certes, Iwan à qui on refusa toute sorte d'instruction (1) et qui vécut toujours dans une noire prison, seul, ou avec des officiers russes, les plus barbares des hommes, ne pouvoit qu'être très-borné : mais il y a encore loin de l'ignorance à l'imbécillité et à la folie. Ce qui prouve évidemment qu'Iwan n'étoit ni fou, ni imbécille, c'est d'abord l'entretien qu'il eut (2) chez le comte Schuwaloff, avec l'Impératrice Elisabeth. Non-seulement les

(1) On assure pourtant qu'un officier allemand qui le garda, quelque temps lui apprit furtivement à lire.

(2) En 1756.

grâces de sa figure et les accens de sa voix, mais les plaintes touchantes qu'il fit entendre, 1764.
émûrent tous ceux qui étoient présens, et l'Impératrice ne put s'empêcher de verser beaucoup de larmes. Si ce jeune prince avoit commis quelqu'acte de démence, auroit-on manqué de le dire ? On trouve ensuite une nouvelle preuve de son bon sens et de sa sensibilité dans les discours qu'il tint à Pierre III, lorsqu'il le vit pour la première fois à Schlusselbourg. Le baron de Korff nous les a transmis fidèlement, et nous les avons rapportés au commencement de cet Ouvrage (1). Pierre III l'entretint plusieurs fois depuis, et il persistoit à vouloir le déclarer son héritier. Or, on doit bien penser que Wolkoff, Goudowitsch et ses autres confidens l'en auroient détourné, s'ils avoient pu croire Iwan à jamais indigne du trône. Mais, enfin, quel que fût le caractère de ce prince, tout ce qu'on osoit entreprendre pour lui ne l'en rendoit pas moins redoutable à Catherine, et elle cherchoit le moyen de se défaire d'un si dangereux rival, sans paroître avoir contribué à sa perte.

Le hazard, ou plutôt la vigilance des

(1) Voyez page 197 de ce volume.

émissaires de l'Impératrice, lui fournit bientôt
1764. un instrument propre à servir ses desseins. Le régiment de Smolensko étoit en garnison dans la ville de Schlusselbourg, et une compagnie d'une centaine d'hommes gardoit la forteresse dans laquelle étoit renfermé le prince Iwan. Il y avoit dans ce régiment un officier nommé Wassili Mirowitsch, dont le grand père suivit le parti du Cosaque Mazeppa, lorsqu'il prit les armes en faveur de Charles XII contre Pierre-le-Grand. Les biens de la famille de Mirowitsch avoient été confisqués. Ce jeune homme, qui étoit ambitieux, les réclama avec chaleur, et ce fut ce qui le fit connoître des agens de la cour. On ne lui rendit pas ses biens; mais on le flatta de l'espoir d'une fortune considérable s'il vouloit se prêter à assurer la tranquillité de l'Empire. Que ne peut le désir d'acquérir des richesses sur un esprit rempli d'audace et de crédulité? Mirowitsch promit tout ce qu'on voulut. On lui donna, dit-on, alors le plan barbare qu'il exécuta peu-à-près trop fidèlement.

En même-temps on chargea le capitaine Oulousieff et le lieutenant Ischekin de coucher dans la chambre du prince Iwan, et on

leur remit un ordre, signé de l'Impératrice, par lequel il leur étoit enjoint de tuer ce malheureux prince, si on faisoit la moindre tentative pour le délivrer. Quelque temps après Catherine partit pour la Livonie. 1764.

Huit soldats gardoient ordinairement le corridor de la chambre où étoit Iwan et tous les passages qui y aboutissoient. Les autres restoient dans le corps-de-garde, à la porte de la forteresse, ou ils étoient mis en faction en divers endroits. Le détachement avoit pour commandant un officier, qui devoit lui-même obéir au gouverneur.

On a prétendu que quelque temps avant d'exécuter son projet, Mirowitsch s'en étoit ouvert à un lieutenant du régiment de Weliki Lacki, nommé Apollon Ouschakoff, et qu'Ouschakoff avoit fait serment au pied des autels de l'aider dans son entreprise. Mais comme ce dernier se noya avant la tentative de Mirowitsch, il est impossible de savoir si leur accord eut réellement lieu.

Ce qui est plus certain, c'est qu'il s'entretint vaguement de conspiration avec un des valets de la cour, et qu'il parla ensuite à Semen Tschewarideff, lieutenant du corps d'artillerie, de l'avantage qu'il y auroit à délivrer

Iwan et à le remettre aux régimens des
1764. gardes. Se croyant intéressé à se donner l'air d'un conspirateur sans avoir des complices, il ne dit pourtant à Tschewarideff rien de positif ni sur le tems, ni sur la manière d'exécuter son projet.

Il avoit déja fait sa semaine de service dans la forteresse, sans avoir osé rien entreprendre. Mais, rougissant bientôt de sa foiblesse, ou ranimé par ceux qui le poussoient secrètement, il demanda la permission de rester de garde encore une semaine. On n'hésita pas à y consentir.

Après avoir mis dans sa confidence un nommé Jacob Piskoff, il tâcha vers les dix heures du soir (1) de gagner trois caporaux et deux soldats, qui firent d'abord quelques difficultés, mais qui bientôt séduits par l'appât des récompenses, promirent d'exécuter ses volontés. Cependant, soit crainte, soit précaution, ils résolurent tous ensemble d'attendre qu'il fût plus tard. Entre une et deux heures du matin, ils se réunirent de nouveau. Mirowitsch et les caporaux firent alors prendre les armes à une cinquantaine de soldats, qui

(1) Le $\frac{4}{15}$ Juillet.

étoient

étoient de garde, et ils marchèrent vers la prison d'Iwan. Ils rencontrèrent en chemin 1764.
Berednikoff, gouverneur de la forteresse, qu'on avoit cru couché depuis long-tems, mais qui, ayant sans doute été prévenu du dessein de Mirowitsch, venoit pour s'y opposer. Berednikoff lui ordonna de déclarer pourquoi il avoit fait prendre les armes aux soldats, et en quel endroit il prétendoit aller. Mirowitsch, sans lui répondre, le frappa légèrement du bout de son fusil, et le remettant aux mains de quelques-uns de ses soldats, ce que Berednikoff souffrit très-patiemment, il continua sa marche. Arrivé à la porte du corridor où étoit la chambre d'Iwan, les sentinelles voulurent s'opposer à son passage. Aussitôt il commanda à ses gens de faire feu sur elles, ce qui fut exécuté. Les sentinelles tirèrent à leur tour; mais il n'y eut point de blessé de part ni d'autre. (1)

Les soldats de Mirowitsch, surpris de la résistance qu'ils éprouvoient, voulurent se retirer. Leur chef les retint; mais ils exigèrent qu'il leur montrât l'ordre qu'il disoit avoir reçu de Pétersbourg. Il tire aussitôt de sa poche

(1) Qui ne voit que les cartouches distribuées au détachement, n'avoient point de balles?

1764. et lit un faux décret du sénat, qui rappelle au trône le prince Iwan, et en exclut Catherine, parce qu'elle est allée en Livonie épouser le comte Poniatowsky. Cette soldatesque ignorante et crédule ajoute foi à ce décret, et se dispose de nouveau à obéir. On amène alors à Mirowitsch une pièce de canon qu'il pointe lui-même contre la porte du corridor; mais à cette vue la porte fut ouverte, et il entra sans obstacle avec toute sa suite.

Les officiers Oulousieff et Ischekin préposés à la garde du prince, s'étoient renfermés dans sa chambre, et avoient crié aux sentinelles de faire feu. Mais lorsqu'ils entendirent Mirowitsch ordonner d'enfoncer la porte, et qu'ils jugèrent qu'il n'y avoit pas moyen de résister aux assaillants, ils fondirent l'épée à la main sur la malheureuse victime qu'on vouloit leur enlever.

Au bruit des coups de fusil, Iwan s'étoit réveillé, et entendant les cris et les menaces de ses gardes, il les avoit conjurés d'épargner sa triste vie. Mais quand il vit que ces barbares n'avoient aucun égard à ses prières, il trouva des forces dans son désespoir, et quoique nud, il se défendit assez long-temps. Ayant la main droite percée et

le corps couvert de blessures, il saisit l'épée d'un de ces monstres et la brisa; mais tandis qu'il se débattoit pour lui en arracher le tronçon, l'autre le poignarda par derrière et le renversa. Celui dont l'épée étoit cassée acheva de lui ôter la vie à coups de bayonnette. 1764.

Alors ils ouvrirent les portes, et montrèrent à-la-fois à Mirowitsch le corps sanglant du prince et l'ordre par lequel Catherine les autorisoit à l'égorger, si quelqu'un osoit tenter de le leur enlever.

Mirowitsch saisi d'horreur recule d'abord quelques pas. Puis il se jette sur le corps du prince en s'écriant : — « J'ai manqué » mon coup; je n'ai donc plus qu'à mourir. » — Mais bientôt il se releve. Loin de chercher à se soustraire au châtiment qu'il devoit prévoir, ou à se venger des deux assassins en les massacrant, il retourne vers l'endroit où il avoit laissé le gouverneur entre les mains de ses soldats, et lui dit froidement en lui rendant son épée : — « Maintenant » c'est moi qui suis votre prisonnier. »

Le lendemain le cadavre du malheureux Iwan fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Un peuple immense y accourut, et il est im-

1764. possible de décrire la douleur et l'indignation qu'excitoit la vue d'un infortuné qui, après avoir été cruellement précipité du trône lorsqu'il étoit encore au berceau, passa ses jours dans un noir cachot, où des scélérats le massacrèrent impitoyablement. Iwan avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, la barbe rousse, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, sa jeunesse (1) faisoient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la cruauté de ses boureaux. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie.

La foule et les murmures augmentèrent au point qu'on craignit quelque tumulte. On avoit aussi craint sans doute pour ses deux assassins, Oulousieff et Ischekin, qui, dès qu'ils eurent commis leur crime, trouvèrent un vaisseau tout prêt pour se rendre en Danemarck, où le ministre de Russie s'empressa de les accueillir. (2)

Le gouverneur de Schlusselbourg fit passer au comte de Panin une relation détaillée de de l'attentat de Mirowitsch, et de la mort

(1) Il n'avoit pas encore 24 ans.

(2) Peu de temps après ils rentrèrent en Russie et furent avancés dans le service.

tragique d'Iwan. Il lui envoya aussi un manifeste qui s'étoit trouvé dans la poche de Mirowitsch, et qu'il avoit, disoit-on, dès long-temps fabriqué avec le lieutenant Ouschakoff. Ce manifeste, qui contenoit beaucoup d'injures et d'imprécations contre Catherine, et représentoit le prince Iwan comme le seul empereur légitime, devoit, ajoutoit-on, être publié dès l'instant que ce Prince seroit libre et entreroit dans Pétersbourg. Panin dépêcha sur-le-champ un courrier à l'Impératrice pour lui rendre compte de tous ces détails. 1764.

Cette Princesse étoit alors à Riga dans une impatience que, malgré sa profonde dissimulation, elle ne pouvoit entièrement cacher. Elle comptoit les jours écoulés depuis l'époque où Mirowitsch avoit été de garde (1), et inquiète d'un retard dont elle ne pouvoit deviner la cause, elle se levoit fréquemment la nuit et demandoit s'il n'étoit pas arrivé un courrier. (2) Enfin, au bout de trois jours

(1) On a vu plus haut qu'avant d'oser tenter l'exécution de son projet, il laissa passer sa semaine de garde.

(2) Ces faits ont été plusieurs fois confirmés par le général Brown, qui attribuoit bonnement les inquiétudes de Catherine à des pressentimens surnaturels.

1764. d'incertitude, les dépêches de Panin lui rendirent la tranquillité.

Cependant, l'évènement funeste qui venoit d'ensanglanter Schlusselbourg accrut de beaucoup la haine qu'on portoit à Catherine. On recueillit soigneusement les moindres circonstances de l'attentat de Mirowitsch. On les examina de sang-froid, et on resta persuadé qu'avant de partir pour la Livonie, l'Impératrice avoit préparé cet horrible complot. Elle revint bientôt à Pétersbourg. A son entrée, elle fut environnée d'un peuple immense qui cherchoit à découvrir sur son visage ce qui se passoit dans son cœur; mais toujours maîtresse d'elle-même, cette Princesse parut n'éprouver aucun remords. Sa démarche fut aussi ferme, son front aussi calme que si elle n'eût jamais eu le moindre reproche à se faire.

Le lieutenant-général Weymar avoit déja été chargé de se rendre à Schlusselbourg. Quand il eut examiné en particulier Mirowitsch et ses complices, on les transféra à Pétersbourg, où leur procès fut instruit devant une commission composée de cinq prélats, d'un pareil nombre de sénateurs et de plusieurs officiers-généraux. Mirowitsch

parut devant les juges avec cette tranquillité que peut seule donner à un coupable la certitude d'être approuvé en secret et d'échapper au supplice. Il répondit d'un air frivole et souvent insolent aux interrogations qu'on lui faisoit. Il est vrai que les juges eux-mêmes n'y mettoient pas beaucoup d'importance et sembloient craindre d'approfondir cet exécrable mystère. Un seul (1) d'entr'eux eut l'équité de se récrier contre une forme de procédure aussi étrange. Mais on blâma son zèle indiscret, et on lui recommanda de garder le silence, s'il ne vouloit pas perdre son emploi et se voir dégrader de noblesse. Enfin, au bout de quelques jours Mirowitsch fut condamné à avoir la tête tranchée (2), non comme coupable de haute-trahison, mais seulement comme perturbateur du repos public. Cette sentence ne l'émût point; il marcha à l'échafaud en homme qui ne craint rien, et qui se croit bien sûr de recevoir sa grâce, ainsi qu'il en avoit, dit-on, la promesse. Mais s'il y comptoit en effet, il fut cruellement trompé. On hâta le moment de l'exécution, et le malheureux fut à-la-fois instrument et 1764.

(1) C'étoit un Sénateur.

(2) Le 26 Septembre.

1764. victime d'une politique barbare. Les Russes furent long-temps étonnés que l'Impératrice l'eût laissé périr. Mais comment auroit-elle pu le soustraire au supplice sans se faire accuser hautement d'avoir provoqué son attentat ? et si, comme tout semble le prouver, elle y eut réellement part, croit-on qu'elle osât balancer à se délivrer d'un témoin qui l'auroit exposée à d'éternelles inquiétudes ?

L'insensé Mirowitsch fut le seul condamné à mort. Les soldats, qu'il avoit engagés à se joindre à lui pour délivrer le prince Iwan, subirent d'autres peines plus ou moins sévères. Piskoff, qu'on regardoit comme le plus coupable, fut condamné à passer douze fois par les verges sur une ligne de mille soldats. Les trois caporaux et les deux fusiliers, séduits après Piskoff, y passèrent dix fois ; ensuite ils furent mis à la chaîne et employés aux travaux publics. Les autres soldats qui avoient obéi à Mirowitsch passèrent aussi par les verges ; et après les avoir incorporés dans d'autres régimens, on les envoya dans des garnisons éloignées. Tschewarideff fut dégradé de son rang d'officier pour avoir écouté sans les révéler les vagues confidences de Mirowitsch. Il y eut cinquante-huit per-

sonnes punies. On ne craignit pas de déployer contr'elles un grand appareil de sévérité, afin de laisser moins présumer quels étoient les véritables provocateurs de leurs fautes. 1764.

Néanmoins quelques soins qu'on prît pour détourner les soupçons, le peuple s'obstinoit à imputer à Catherine tout l'odieux d'une aussi noire trame. Il l'accusoit de perfidie et de cruauté; il la regardoit comme une des femmes les plus coupables qui eussent jamais usurpé la couronne; il détestoit sa puissance, mais il rampoit à ses pieds.

La mort du prince Iwan fit penser que ce ne seroit pas le dernier attentat que Catherine oseroit se permettre. On craignit que le sacrifice de son fils ne mît bientôt le comble à ses forfaits. La prudence n'étoit pas encore au nombre des vertus de ce jeune Prince. Vif, impétueux, n'aimant point le comte Panin, son gouverneur, et lui trouvant des ridicules, il laissoit souvent échapper des paroles qui pouvoient lui devenir funestes. On assure qu'il demandoit quelquefois pourquoi on avoit fait mourir son père, et pourquoi sa mère s'étoit emparée d'un trône dont il étoit l'héritier? — Ces questions ne pouvoient guère manquer de parvenir jusqu'à

l'oreille de Catherine. On les citoit dans
1764. Pétersbourg, et tous ceux qui les entendoient frémissoient de la naïve franchise qui les avoit dictées.

Cependant, quelqu'affectée que dût être Catherine des discours de son fils, elle feignit de les ignorer, et en attribua moins le tort à ce jeune Prince, qu'à quelques ennemis de son repos. Elle ne douta pas que l'âge et l'expérience ne le rendissent plus discret. La longue patience et le profond respect de Paul Pétrowitz ont prouvé depuis qu'elle ne s'étoit point trompée.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Mécontentement à Pétersbourg. — Mésintelligence entre Grégoire Orloff et Panin. — Wissensky devient amant de l'Impératrice. — Démission du Chancelier Woronzoff. — Le prince Radziwill à la tête des Confédérés. — Enlèvement de l'Evêque de Cracowie. — Le duc de Choiseul veut que les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Traité de l'Impératrice avec l'Angleterre. — Aventure du lord Macartney à la cour de Russie. — Tournois à Pétersbourg. — Réforme des Tribunaux. — Convocation des Députés de tout le Peuple de l'Empire. — Sage réponse des Samoyèdes. — Attentat de Tschoglokoff. — Voyage de plusieurs Savans dans l'intérieur de la Russie. — Institutions académiques. — Inoculation de l'Impératrice et du Grand-Duc.

TANDIS que Catherine imposoit des loix à la Pologne, amusoit l'Autriche, se concilioit avec 1765.

1765. la Prusse et traitoit avec l'Angleterre, elle ménageoit toutes les autres cours de l'Europe, et travailloit efficacement à pouvoir bientôt s'en faire craindre. Elle s'efforçoit de ranimer le commerce de ses états, d'augmenter sa marine et sur-tout d'adoucir les mœurs d'un peuple, encore plus qu'à demi-barbare. Mais mal secondée par les grands de l'empire et même par ceux qui l'entouroient, ses institutions ne firent d'abord que des progrès très-lents. L'esprit de division continuoit à régner dans Pétersbourg. Les attentats qu'il falloit empêcher ou punir rendoient toujours nécessaires à Catherine les conjurés à qui elle devoit le trône : mais les graces qu'elle ne cessoit d'accorder à cette troupe avide et insolente, redoubloient le mécontentement et la haine. Il se formoit chaque jour quelques nouvelles conspirations, et chaque jour le bonheur de l'Impératrice ou plutôt son adresse la déroboit au danger. Les punitions étoient secrètes et terribles. Les auteurs d'un complot en pouvoient rarement entreprendre un second.

Ce qui affligeoit le plus l'Impératrice étoit la mésintelligence qui régnoit entre son favori et son principal ministre, parce que

le dévoûment et l'audace de l'un ne lui étoient pas moins utiles que le nom et l'habileté de l'autre. Panin avoit de grands défauts sans doute, mais il étoit le seul qui connût véritablement les affaires. Sa froide imagination, sa mélancolie, son orgueil, son entêtement et sur-tout sa paresse, déplaisoient beaucoup à Catherine: mais elle rendoit justice à ses talens, et lui laissoit sa confiance. D'ailleurs quand il mécontentoit l'Impératrice, il avoit l'art de la faire revenir sur son compte. 1763.

Le crédit d'Orloff étoit fondé sur des titres plus chers: mais il le ménageoit peu et le rendoit sans cesse moins stable. Amant rassasié de son bonheur, l'assiduité qu'exigeoit Catherine lui sembloit trop gênante. Il alloit courir des semaines entières à la chasse de l'ours, et il osoit se permettre alors des infidélités qu'il ne cachoit pas assez à sa maîtresse, et dont elle étoit naturellement disposée à suivre l'exemple.

Témoin de cette conduite, Panin crut pouvoir en profiter pour perdre l'arrogant favori. Il s'apperçut que l'Impératrice regardoit souvent, avec complaisance, un jeune officier, nommé Wissensky. Dès-lors, il mit

1765. tout en usage pour fortifier ce goût. Wissensky fut bientôt heureux; et dirigé par le rusé ministre, il inspira à l'Impératrice une passion assez forte, pour faire croire qu'Orloff seroit sacrifié. Mais celui-ci qui ne vouloit pas perdre ses droits, se montra tour-à-tour jaloux et tendre, dangereux et nécessaire. Il reprit son ascendant sur le cœur de Catherine, et le nouvel amant fut congédié avec de brillantes récompenses et un emploi qui le fixoit dans une province éloignée.

Quoique Panin jouit d'un grand crédit, d'une haute considération, des avantages que lui donnoient sa place de gouverneur du grand-duc et son titre de ministre, le retour du chancelier Woronzoff, dont il exerçoit l'emploi par *interim*, lui causa de l'inquiétude. Jaloux de conserver toute son autorité et l'éclat d'une représentation qui étoit d'un grand prix à ses yeux, il s'abaissa jusqu'à flatter le favori, qu'il avoit voulu perdre. Orloff ne fut pas difficile à séduire. Se rappelant toujours avec amertume des démarches qu'avoient faites le chancelier, pour l'empêcher de monter au trône, il exigea de l'Impératrice qu'elle le tînt écarté des affaires, et il devint l'apologiste d'un en-

nemi moins courageux, mais plus adroit. Catherine accueillit le chancelier avec une extrême froideur. Au lieu de le rétablir dans les fonctions du ministère, comme elle lui en avoit donné l'espérance à son départ, elle lui fit insinuer de renoncer à une place qu'il ne pouvoit plus exercer à la satisfaction de la souveraine. Le chancelier balança long-temps : mais enfin les conseils de ses amis l'emportèrent. Il parut donner volontairement une démission forcée. On lui témoigna alors un regret qui n'étoit pas plus sincère que son goût pour le repos ; et pour lui prouver la secrète joie qu'inspiroit son obéissance, on lui accorda une gratification de cinquante mille roubles et une pension de sept mille. 1765.

Parmi les moyens sans nombre qu'employoit Catherine pour découvrir les auteurs des complots qui troubloient sans cesse son repos, elle ne négligea pas l'interception de la correspondance des ministres étrangers. Celle de l'agent (1) de France lui fut vendue. Elle parvint même à se procurer un double de son chiffre ; et elle crut trouver dans ses

(1) Bérenger qui avoit le titre de Chargé d'Affaires.

lettres, sinon l'adhésion aux manœuvres des
1765. conspirateurs, au moins la connoissance de tout ce qui se faisoit de plus mystérieux autour d'elle. Sa fierté en fut indignée; sa haine pour la cour de Versailles redoubla; et le froid accueil qu'elle fit à l'agent de cette cour le mit dans la nécessité de s'éloigner. (1)

Louis XV envoya alors à Pétersbourg, le

(1) Cette Princesse craignant, depuis, que Voltaire n'eut appris quelques-uns des faits contenus dans la correspondance des agens de sa nation, écrivit à cet homme célèbre, de manière à le dissuader, s'il étoit instruit, et à ne lui rien apprendre s'il ne l'étoit pas. « Tous vos compatriotes, lui disoit-elle, ne pensent » pas comme vous sur mon compte. J'en connois qui » aiment à se persuader qu'il est impossible que je » puisse faire quelque chose de bien; qui donnent la » torture à leur esprit pour en convaincre les autres; » et malheur à leurs satellites s'ils osoient penser au- » trement qu'ils ne sont inspirés. — Je suis assez » bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me » donnent sur eux, parce que celui qui ne sait les » choses que par la bouche de ses flatteurs, les sait » mal, voit dans un faux jour et agit en conséquence. » Comme, au reste, ma gloire ne dépend pas d'eux » mais bien de mes principes, de mes actions, je me » console de n'avoir pas leur approbation. En bonne » chrétienne, je leur pardonne et j'ai pitié de ceux » qui m'envient ».

marquis

marquis de Beausset (1), homme vain et peu capable, auquel les ministres de Catherine se plaignirent beaucoup du chargé d'affaires qui l'avoit précédé. Mais comme Beausset ignoroit la véritable cause de ces plaintes, il y fit peu d'attention et ne prit aucune précaution pour éviter de les voir renouveler contre lui. Il crut même qu'elles n'étoient dues qu'à l'aveugle jalousie que la gloire de la nation française inspiroit à l'Impératrice, tandis que l'ambitieuse cherchoit au contraire à usurper l'estime et à s'attirer les louanges de cette nation. Elle ne cessoit de cajoler Voltaire et d'Alembert. Elle fit offrir à ce dernier la place de gouverneur du grand-duc, avec vingt-quatre mille livres de pension et la facilité d'achever l'Encyclopédie à Pétersbourg, avantages que le philosophe eut la sagesse de refuser. Instruite que Diderot étoit sans fortune et désiroit de vendre sa bibliothèque pour doter sa fille unique, elle acheta cette bibliothèque, lui en laissa la jouissance, et y joignit des appointemens de bibliothécaire. Elle avoit envoyé, quelque temps auparavant, au célèbre chirurgien Morand une collection des médailles d'or et 1765.

(1) Il fut présenté à l'Impératrice le premier Mai.

d'argent frappées en Russie, pour lui témoi-
1765. gner sa satisfaction des pièces d'anatomie et des instrumens de chirurgie qu'il lui avoit procurés. Presque tous les gens de lettres, les artistes les plus distingués de Paris reçurent quelques preuves de sa munificence, et admirant ses bienfaits, oubliant ou ignorant ses crimes, ils firent mentir pour elle les cent voix de la renommée.

Cependant le but secret que s'étoit proposé cette princesse, en couronnant Poniatowsky, commençoit à se découvrir. Se croyant assurée du dévoûment de ce monarque, elle cessa de se contraindre et avoua hautement des desseins que la politique même avoit fait un crime aux polonais de lui imputer. Ses prétentions étoient outrées, sans doute : mais comme elle ne vouloit pas qu'elles fussent inutiles, elle ne les annonça qu'en faisant marcher des troupes prêtes à les soutenir, et ne proposa rien que du ton dont on commande. Après avoir tracé sur la carte des lignes de démarcation, d'après lesquelles la Russie envahissoit une grande partie du territoire de la Pologne, Catherine demanda qu'on reconnût la validité de ces lignes, et qu'on fixât ainsi les limites des deux Etats. Elle exigea en outre que le Roi et la répu-

blique contractassent avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, et qu'ils fissent jouir les dissidens de tous les droits des catholiques, même de celui d'entrer au Sénat. La dernière de ces demandes, la seule qui fût juste, indigna une noblesse intolérante et despotique. Les murmures se firent entendre de tous côtés : on parla de courir aux armes. Soit qu'il fût réellement honteux des sacrifices qu'on prescrivoit à sa reconnoissance, soit plutôt qu'il craignît de révolter sa nation, le roi lui-même déclara qu'il ne pouvoit consentir à ces sacrifices. Mais pour mieux juger des prétextes, dont Catherine couvroit son ambition, il faut bien connoître ce qu'étoient les dissidens polonais. 1765.

Ce fut sous le règne de Sigismond Ier (1) que le protestantisme commença à s'étendre en Pologne. Les partisans de cette secte devinrent bientôt si nombreux, que, sous le règne de Sigismond Auguste ils obtinrent, ainsi que les Grecs et les Ariens, l'entière liberté de leur culte et le droit de voter dans les Diètes et de jouir des mêmes priviléges que les catholiques. Personne ne parut alors blessé de cet acte de justice : on étoit, au contraire, bien aise que la différence de

(1) Vers l'an 1540.

1765. religion n'en produisît aucune dans les droits politiques et civils. Pour se distinguer entre eux, les sectateurs des différens cultes s'appeloient dissidens : mais ce nom, dont on a fait depuis un titre de proscription, n'avoit alors rien d'injurieux ; et les successeurs de Sigismond Auguste, en jurant d'observer les *Pacta conventa*, juroient aussi de maintenir la paix entre les dissidens. Lorsque Henri de Valois (1) fut élu roi de Pologne, il voulut se dispenser d'un serment qui blessoit son intolérante superstition : mais ce fut en vain. Il falloit renoncer à la Couronne ou jurer de protéger les dissidens ; il le jura.

Les catholiques étant ensuite devenus plus puissans, se livrèrent à ce zèle fougueux qui leur fait toujours croire que leur religion est la seule bonne, et ne leur permet d'en souffrir aucune autre. Ils commencèrent par poursuivre les Ariens, dont les opinions avoient déjà fait beaucoup de progrès ; ils parvinrent à les dépouiller de tous leurs droits, et même à les chasser de la Pologne. Les chrétiens grecs et les protestans, qui avoient aidé à persécuter les Ariens, furent bientôt punis de leur imprudence. Les catholiques les atta-

(1) Le bigot et vicieux Henri III de France.

quèrent à leur tour et réussirent à les faire totalement exclure des diètes (1). 1763.

L'humiliation d'être privé du droit de suffrage, convertit beaucoup de Polonois au catholicisme. Mais si le nombre des dissidens diminua, ceux qui restèrent n'en furent que plus attachés à leurs sectes. Ils réclamèrent le traité d'Oliva (2), qui avoit assuré leurs privilèges, et dont tant de puissances étoient garantes. Les catholiques, qui dominoient seuls dans les diètes et pouvoient conséquemment se livrer, sans obstacle, à toute leur intolérance, firent rendre un décret qui déclaroit coupables de haute-trahison les dissidens qui auroient recours à des puissances étrangères pour en obtenir l'exécution du traité enfreint, et le rétablissement des loix despotiquement abrogées. Ce décret acheva de révolter les dissidens. La Russie observoit leur indignation et l'échauffoit en secret. Les dissidens grecs s'adressèrent alors à la cour de Pétersbourg. Les protestans implorèrent l'intercession de celles de Londres et de Berlin. Ces cours promirent de les soutenir; et ce fut le prétexte le plus spécieux des armemens de la Russie.

(1) En 1733.

(2) Conclu en 1660.

Lorsque la diète de 1766 se rassembla (1),
1766. les ministres des cours protectrices lui présentèrent, en faveur des dissidens, des mémoires qui excitèrent un violent murmure. L'orgueilleux et fanatique évêque de Cracovie soutint que les dissidens ne pouvoient réclamer des droits anéantis, et violoient la constitution de la république en ayant recours à l'intervention des puissances étrangères. Non content des loix injustes rendues contre les dissidens, il en proposa de nouvelles encore plus sévères. Son opinion fut partagée par la grande majorité d'une noblesse qui confondoit aveuglément les préjugés religieux avec les droits politiques; et l'opposition de quelques hommes plus éclairés ou plus justes occasionna de violens débats. Le désordre fut à son comble. Le roi voulût énoncer un sentiment modéré; aussitôt on lui reprocha de favoriser les ennemis de l'État. Il prit le parti de se retirer (2). Il y eut plusieurs autres

(1) Le premier Septembre.

(2) L'évêque de Kioff s'étoit déjà permis de dire dans une assemblée « Que si on l'en croyoit, on feroit pendre » le roi, parce qu'on trouveroit sûrement encore parmi » les Polonois des hommes assez charitables pour rendre » ce service à l'État. » — Ce même prélat porta ensuite

séances, non moins scandaleuses que la première; et les loix terribles portées contre les dissidens, furent imprudemment confirmées. Les troupes russes s'avancèrent alors jusqu'aux portes de Warsowie. La crainte fit ouvrir les yeux à la diète. Elle se flatta de satisfaire l'Impératrice en accordant aux dissidens plus de liberté dans l'exercice de leur religion. Mais ce palliatif ne suffisoit point à Catherine. Les dissidens, qui demandoient une entière égalité de droits, formèrent diverses confédérations, auxquelles se joignirent bientôt plusieurs catholiques gagnés par les Russes. 1767.

Catherine vouloit diviser la Pologne pour la conquérir ensuite plus aisément. Ses précautions furent si bien prises que le roi de Prusse, non moins ambitieux qu'elle, s'empressa de seconder ses vues; et les cabinets de Londres, de Stockholm et de Berlin, qui croyoient ne favoriser que les intérêts de leur religion, applaudirent hautement à des mesures spoliatrices.

l'audace et la fureur, jusqu'à dire au roi lui-même, en présence de toute la Cour : — « Je priois autrefois » Dieu pour votre prospérité; je le prie aujourd'hui » pour que le diable vous emporte. »

1767. De nouveaux griefs augmentèrent encore les dissentions de la Pologne. Des nobles catholiques, sous le nom de mécontens, formèrent dans toutes les provinces des associations, qui se réunirent en une confédération générale dont le Prince Radziwill fut nommé maréchal. Ce Prince avoit été l'un des plus opposés à l'élection de Poniatowsky. Il affectoit de le mépriser encore plus qu'il ne le haïssoit. Dès qu'il le vit abandonné par les Russes, il réunit sa confédération à celle des dissidens, et en convoqua les principaux chefs dans son palais de Warsowie, sous les yeux même du monarque.

Dans cette extrémité Stanislas-Auguste, qui sentit la nécessité de se rallier à la Russie, assembla une diète extraordinaire. Mais cette diète remplit mal ses vues. Malgré la présence de l'armée russe et les hauteurs du Prince Repnin, qui dominoit dans Warsowie bien plus que le roi lui-même, l'évêque de Cracovie et ses adhérens, toujours emportés, toujours fanatiques, se permirent, contre les dissidens, des discours que la prudence, sinon la saine raison, auroit dû leur interdire. Ils ne tardèrent pas à en être punis. Le soir même (1), au moment où l'évêque étoit

(1) Le 13 Octobre

à table chez le comte de Miniszeck, le colonel russe Igelstrom, suivi d'un détachement de soldats, vint, au nom de l'Impératrice, enlever le prélat, sans que personne osât faire la moindre résistance. L'évêque de Kiowie, le comte Rzeursky, Staroste de Dolina, son fils aîné (1) et quelques autres nobles, furent aussi arrêtés séparément. 1767.

Le lendemain de cet attentat, le Prince Repnin adressa aux confédérés une note dans laquelle il prétendoit n'avoir violé la liberté polonoise que pour l'avantage de la Pologne (2).

(1) Le second fils du comte Rzeursky demanda à partager les fers de son père. On lui répondit qu'on n'avoit pas ordre de l'arrêter.

(2) Voici la déclaration du prince Repnin remise aux états confédérés.

«Les troupes de sa Majesté Impériale, ma Souveraine, » amies et alliées de la république confédérée, ont arrêté » l'évêque de Cracowie, l'évêque de Kiowie et le » staroste Dolinski, pour avoir manqué, par leur con» duite, à la dignité de sa Majesté Impériale, en » attaquant la pureté de ses intentions salutaires, désin» téressées et amicales pour la république.

» L'illustre confédération générale de la république, » de la Couronne et de Lithuanie étant sous la pro» tection de sa Majesté Impériale, le soussigné lui en » fait part, avec les assurances positives et solemnelles » de la continuation de cette haute protection et de

1767. Les membres de la Diète s'adressèrent au Roi pour qu'il réclamât les prisonniers. Le roi fit aussitôt prier le prince Repnin de les relâcher: mais Repnin le refusa avec hauteur, et il les fit conduire au fond de la Russie, d'où ils ne sont revenus qu'après un exil de six ans. (1)

Cependant la Diète ne délibéra plus qu'en tremblant, et après quelques séances inutiles elle nomma un comité pour régler les droits des dissidens, d'accord avec les ministres des cours protectrices. On venoit prendre les

» l'assistance et soutien de sa Majesté Impériale à la » confédération générale réunie pour la conservation » des loix et des libertés polonaises, avec le redressement » de tous les abus qui se sont glissés dans le Gouver- » nement, contraires aux loix fondamentales du pays.

» Sa Majesté Impériale ne veut que le bien-être de » la république et ne discontinuera pas de lui accorder » ses secours, pour atteindre à ce but, sans aucun » intérêt, ni salaire ; n'en voulant point d'autres que la » sûreté, le bonheur, la liberté de la nation polonaise » comme cela est déjà clairement exprimé dans les dé- » clarations de sa Majesté Impériale, qui garantissent » à la république ses possessions actuelles, ainsi que » ses loix, sa forme de Gouvernement et les préroga- » tives d'un chacun. » Fait à Warsovie le 14 Oct. 1767.

Signé, NICOLAS PRINCE REPNIN.

(1) Au commencement de 1773.

ordres du prince Repnin, chez qui se ras- 1767.
sembloient les Plénipotentiaires de Prusse, d'Angleterre, de Danemarck et de Suède, et quand le comité avoit reçu ces ordres, il en rendoit compte à la Diète, qui se gardoit bien de les contredire. Les dissidens obtinrent donc tout ce que l'ambassadeur de Russie se plut à demander pour eux. On remit en vigueur les anciennes loix qu'ils réclamoient, et on en créa quelques autres qui leur étoient encore plus favorables. Mais c'étoit sans doute une justice, qui n'avoit contr'elle que la manière dont on l'exerçoit. Les droits politiques des dissidens étoient sacrés. Ils avoient été arbitrairement abolis; il falloit donc les rétablir. Ce qui seulement devoit affliger les vrais amis de la liberté de la Pologne, c'étoit une foule de règlemens que fit admettre Catherine pour prolonger le désordre et l'anarchie de ce malheureux pays et le laisser à jamais sans défense contre les usurpations qu'elle projettoit.

Une obéissance servile avoit promptement succédé dans Warsowie aux écarts d'une altière indépendance. Mais cet état forcé ne pouvoit durer long-temps. Le murmure étoit sur les lèvres et la vengeance au fond des cœurs. Austitôt que la Diète se fut séparée,

les nobles catholiques firent entendre leurs
1767. plaintes à l'occasion des loix promulguées en faveur des dissidens, et formèrent de nouvelles confédérations pour la défense de la religion romaine. Les confédérés avoient des étendards sur lesquels étoient peints la Vierge Marie et l'enfant Jésus; ils portoient, comme les croisés du quinzième siècle, des croix brodées sur leurs habits; et ce qui est bien plus bizarre, c'est qu'ils s'étoient mis sous la protection des Turcs, et que les enfans de Mahomet se préparoient à combattre pour une cause qu'on disoit être celle du Christ.

Stanislas-Auguste ne pouvant ni inspirer de la confiance à ses sujets, ni recouvrer l'amitié des Russes, étoit accusé par tous les partis et vivoit dans sa capitale plutôt en prisonnier qu'en roi. Catherine lui eût peut-être facilement pardonné quelques momens d'une apparente défection, mais l'ascendant d'Orloff s'y opposoit. Le prince Repnin commandoit en despote dans Warsowie; et pour flater le favori de sa souveraine, il ne laissoit échapper aucune occasion d'humilier un roi foible et malheureux. Nous citerons un seul fait qui prouve combien peu d'égards l'ambassadeur russe avoit pour le monarque polonais. Un jour que le roi étoit à la co-

médie, l'ambassadeur tarda beaucoup à s'y rendre. Voyant qu'il ne venoit pas, on leva la toile et on commença. On en étoit déja au second acte, lorsque Repnin entre dans sa loge; et piqué de ce qu'on ne l'a pas attendu, il fait interrompre le spectacle et recommencer la pièce. 1767.

Cependant la conduite de la cour de Russie étonnoit l'Europe. On avoit de la peine à concevoir que Catherine fût devenue tout-à-coup l'ennemie d'un roi, qu'elle avoit elle-même fait monter au trône. Mais que pouvoit encore le foible souvenir d'un amour éteint sur le cœur d'une Princesse qui vouloit, en donnant des fers à la Pologne, dominer toutes les puissances du Nord, et se faire redouter de celles du Midi?

Elle étoit sûre que le roi de Prusse ne demandoit pas mieux que de partager avec elle les provinces polonoises. Elle maîtrisoit à son gré la Suède et le Danemarck, l'une par ses intrigues, l'autre par l'espoir qu'elle lui donnoit de lui céder le Holstein. Elle flatoit l'Angleterre d'un traité d'alliance et de commerce: tout sembloit concourir à favoriser son ambition.

Le duc de Choiseul, qui, sous l'apparence de la légèreté, cachoit un génie profond, et

à qui il n'a peut-être manqué, pour être un
1767. grand ministre, que plus de constance dans ses desseins et moins de penchant à dissiper les trésors de la France, fut le premier qui découvrir les vues secrètes de Catherine. Il vit que l'accroissement de puissance qu'elle alloit acquérir devoit nécessairement diminuer la considération et l'influence de la cour de Versailles. Il résolut d'attaquer le mal dans son principe, et pour détourner les projets de la Russie et diminuer ses moyens, il entreprit de lui susciter une guerre avec la Porte-Ottomane.

Ce ministre s'adressa alors au comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, et après lui avoir détaillé les raisons de ses craintes, il l'exhorta à seconder ses projets. Le duc de Choiseul n'ignoroit ni l'état de foiblesse et de décadence de l'empire ottoman, ni les vices d'un gouvernement qui étoit la seule cause de cette foiblesse : mais il le croyoit encore propre à occuper long-temps la Russie; et quel que pût être le succès de la guerre, il désiroit qu'il l'entreprît.

Vergennes servit avec non moins d'adresse que de zèle les projets de sa cour. Une longue résidence en Turquie lui avoit donné la

connoissance intime des principaux membres du Divan et des moyens de réussir auprès d'eux. Il employa ces moyens. Il représenta aux ministres ottomans combien il étoit injuste et dangereux que la Russie osât violer les droits des Polonais et envahir leur territoire. Il leur fit sentir que la démarcation des limites exigées par la cour de Pétersbourg, auroit des suites funestes pour la sûreté de la mer Noire; et il leur conseilla de s'opposer à cette démarcation. (1) 1767.

La Porte, dont les confédérés polonais avoient déja imploré le secours, déféra d'abord aux avis de Vergennes. Elle adressa une note au roi de Pologne pour demander qu'on suspendît le règlement des limites, jusqu'à ce qu'on lui eût donné des éclaircissemens propres à la rassurer sur le danger dont la cession du territoire polonais menaçoit l'empire Ottoman. Mais Stanislas-Auguste, qui craignoit sans cesse d'offenser

(1) Le duc de Choiseul avoit autorisé M. de Vergennes à se servir des moyens les plus propres à faire déclarer les Turcs contre la Russie. — » Si vous espérez » y parvenir, si vous le croyez possible, lui mandoit-il, » on vous fera passer tous les secours en argent qui » seront nécessaires. » — M. de Vergennes eut le mérite de ne vouloir employer que la persuasion. Elle lui suffit.

1767. Catherine, et qui vouloit, à quelque prix que ce fût, regagner son amitié, répondit au Grand-Seigneur, qu'il n'étoit nullement question de changer les limites entre la Russie et la Pologne; et cette assurance replongea, pour quelque temps, le Divan dans son apathie accoutumée.

La cour de Pétersbourg conclut alors (1) un traité d'alliance et de commerce avec celle de Londres, traité qui étendoit les priviléges des anglais, diminuoit les droits d'importation sur leurs marchandises, et leur accordoit de grands avantages. Son inclination naturelle pour l'Angleterre autant que que le désir de s'assurer de nouveaux secours dans la guerre qu'elle méditoit contre les Turcs, détermina Catherine à s'allier avec la cour de Londres.

Cependant au moment même où Catherine favorisoit le plus la nation anglaise, elle traita sans ménagement le lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre. Pour mieux se concilier la bienveillance de l'Impératrice, lord Macartney entretenoit un commerce de galanterie avec une demoiselle d'honneur de cette Princesse. Leur intrigue fut assez long-

(1) Au mois de Décembre.

temps secrète : mais la demoiselle d'honneur devint enceinte ; et cette aventure étant trop publique pour que l'Impératrice pût feindre de l'ignorer, elle s'arma d'une extrême sévérité, chassa la coupable et interdit pour quelque temps à l'ambassadeur l'entrée de sa cour. 1767.

Cette rigueur de Catherine contrastoit sans doute beaucoup avec ce qu'elle se permettoit elle-même. Il falloit qu'elle s'abusât étrangement si elle croyoit en imposer sur sa conduite : mais il est certain qu'elle affectoit quelquefois aux yeux de ceux qui la connoissoient le mieux, autant d'hypocrisie de mœurs que d'hypocrisie de religion. Deux femmes (1) de sa cour, dont l'une étoit son ancienne confidente, étant dans un bal masqué, s'entretenoient assez haut d'un de leurs amans : l'Impératrice s'avança vers elles, et leur dit sévèrement de quitter le bal, puisqu'elles ne savoient pas mieux respecter la décence.

La fierté qu'affectoit Catherine ne pouvoit ni lui gagner l'amitié de ses courtisans, ni contribuer à rétablir la tranquillité de l'Empire. La Princesse Daschkoff avoit été pour la seconde

(1) Madame de Narischkin et Madame de Golofkin.

1767. fois exilée à Moscow. Cette jeune femme, qui sembloit trouver son plus grand plaisir à braver les dangers, se vengeoit de l'ingratitude qu'elle éprouvoit, en révélant les crimes de la conspiration où elle avoit joué un des principaux rôles, et en augmentant la haîne qu'inspiroit l'Impératrice. Sans estimer la Princesse Daschkoff, beaucoup de personnes partageoient son ressentiment; et le feu de la sédition, habilement attisé par elles, faisoit chaque jour de nouveaux progrès.

Instruite des murmures de Moscow, Catherine feignit de les mépriser, et résolut de leur en imposer par sa présence. Mais comme la rigueur de l'hiver ne lui permettoit guère d'entreprendre un long voyage, elle chercha en attendant, à distraire les mécontens par le bruit des plaisirs dont jouissoit sa cour. Pétersbourg vit deux ou trois tournois, où les courtisans russes, sous le costume et l'armure des anciens chevaliers, étalèrent plus de faste que de galanterie, et plus de force que d'adresse. Ces spectacles dispendieux et futiles ne trouvèrent que des désapprobateurs.

On n'avoit cependant rien négligé pour leur donner de la pompe et de l'intérêt. Les femmes de la Cour y combattirent, ainsi que

les chevaliers. Ils étoient divisés en quatre quadrilles, chacun desquels représentoit une nation différente. On y voyoit des Esclavons, des Indiens, des Romains et des Turcs. A la tête des deux derniers quadrilles marchoient Grégoire Orloff et son frère Alexis. 1767.

Le célèbre maréchal du Munich fut nommé premier juge du camp, et avant de décerner les prix, il prononça un discours qui montre combien le vieux guerrier savoit être flatteur. Le voici :

« Illustres Dames et Chevaliers,

» Personne de vous n'ignore qu'il n'est » pas un seul jour, un seul instant, où l'on » ne voie l'attention de notre très-gracieuse » Impératrice, à augmenter l'éclat de son » Empire, à étendre la sphère du bonheur » de ses sujets en général, et à relever » en particulier le lustre de sa noblesse.

» Cette incomparable Souveraine a choisi » ce grand jour, pour donner à la première » noblesse de son Empire, l'occasion de » signaler son adresse dans les exercices » militaires d'un carousel brillant et tel, » que l'on n'en a pas encore vu en Russie. » Qui ne partageroit avec moi les sentimens

1767. » d'admiration et de reconnoissance, que » Sa Majesté s'est si justement acquis, par » cette bonté et cette prévoyance mater- » nelle? »

» Illustres Dames et Chevaliers, vous vous » êtes acquittés de ces nobles exercices d'une » manière digne de votre naissance, et » propre à vous donner l'assurance d'avoir » mérité les bonnes graces de Sa Ma- » jesté, la faveur de Monseigneur le Grand- » Duc et des applaudissemens universels. »

Ensuite il se tourna vers la comtesse de Butturlin (1), qui avoit remporté le premier prix, et il lui dit :

« C'est vous, Madame, à qui Sa Ma- » jesté Impériale m'autorise à remettre le » premier prix, fruit d'une adresse et d'une » grace peu commune, qui ont réuni tous » les suffrages. Permettez, Madame, que » je sois le premier à vous féliciter de cette » distinction honorable, qui vous donne le » droit de distribuer, de vos glorieuses mains, » les autres prix aux Dames et aux Che- » valiers.

» Pour moi, blanchi sous les armes pendant

(1) La comtesse de Butturlin étoit sœur de la princesse Daschkoff, et d'Elisabeth Romanowna Woronzoff, maîtresse de Pierre III.

» soixante-cinq années (1) de service ; moi,
» le plus vieux et le plus ancien général de 1787.
» l'Europe ; après avoir eu la gloire de mener
» plus d'une fois les armées russes à la vic-
» toire, je regarde, comme la récompense
» qui couronne tous mes travaux, l'honneur
» d'avoir été aujourd'hui non-seulement le
» témoin, mais encore le premier juge de
« vos beaux exploits. »

Cependant Catherine savoit employer des moyens plus dignes d'affermir son autorité. Elle s'occupoit de réformes et d'établissemens utiles. Elle corrigeoit les tribunaux, elle fondoit des écoles, des hôpitaux, des colonies. Elle essayoit d'inspirer à ses peuples l'amour des loix et d'adoucir leurs mœurs par l'instruction. Jalouse d'une puissance sans bornes, avide de toute sorte de gloire, elle vouloit être à-la-fois conquérante et législatrice. Au milieu des conspirations formées pour renverser son trône, occupée des préparatifs d'une guerre, qui sembloit devoir fixer toute son attention, et livrée à des intrigues galantes, elle ne négligeoit rien pour s'attirer le respect et captiver l'admiration.

Il n'étoit alors aucun pays où la juris-

(1) Il étoit alors âgé de 84 ans.

1767. prudence fût plus embrouillée et plus incertaine qu'en Russie. Le code informe d'Alexis Michaelowitsch, fait pour servir de base à la législation, étoit, sinon abrogé, du moins contredit par les nombreux édits de ses successeurs, édits toujours dictés par l'intérêt ou le caprice du moment. Le sénat, les collèges, tous les tribunaux de l'Empire embarrassés par tant d'autorités et de loix opposées, éternisoient les affaires ou les terminoient sans équité. A ce mal se joignoit un plus grand mal encore, celui de la vénalité des juges et leur pouvoir sans bornes. (1)

Catherine résolut de remédier à tous ces désordres. Elle établit dans le sénat et dans les collèges divers départemens qui, n'ayant à s'occuper chacun en particulier que d'un seul genre d'affaires, devoient nécessairement avoir une marche plus régulière, plus prompte, et offrir moins de ressources à la chicane. Pour ôter ensuite aux juges tout prétexte d'excuser leur négligence ou leur prévarication, elle augmenta les émolumens de leurs places, moyen malheureusement insuffisant, mais qui prouve que

(1) Le moindre juge, qui souvent ne savoit pas lire, faisoit arbitrairement donner la question et condamnoit un homme au knout ou à être exilé en Sibérie.

Catherine connoissoit bien l'esprit de la nation qu'elle gouvernoit. En effet, si les magistrats eussent eu quelque vertu, n'étoit-ce pas plutôt par le sentiment de la gloire, que par des récompenses pécuniaires, qu'on auroit dû les exciter à fuir l'injustice? L'Impératrice employa donc le ressort qu'elle crut le plus puissant auprès d'eux. Elle leur dit dans l'Ukase qu'elle leur adressa : — « Le » besoin a pu jusqu'à présent vous donner » du penchant à l'intérêt : mais aujourd'hui » la patrie paye elle-même vos travaux, et » ce qui pouvoit être auparavant pardon- » nable, va devenir criminel. — » 1767.

Catherine fit plus que d'augmenter les appointemens des juges ; elle leur en assura la moitié pour le temps où l'âge et les infirmités les forceroient de quitter leurs emplois.

Ce premier travail achevé, l'Impératrice s'occupa d'un nouveau code.

Toutes les provinces de la Russie, et même les nations barbares, qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste Empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moscow, pour présenter leurs idées sur les loix qui leur étoient les plus propres. Catherine se rendit elle-même dans cette ancienne

1767. capitale. L'ouverture des états se fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un spectacle intéressant et nouveau sans doute que les députés de peuples nombreux, si différens par leurs mœurs, par leur costume, par leur langage, et ils durent être étonnés de se trouver rassemblés pour discuter leurs loix, eux, qui n'avoient jamais su qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître, que souvent ils ne connoissoient pas.

L'Impératrice, qui vouloit laisser à cette assemblée les apparences de la plus grande liberté, s'étoit fait ménager dans la salle une tribune, d'où, sans être apperçue, elle pouvoit tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, et dont l'original écrit en français et presque tout entier de la main de Catherine, a été déposé depuis dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. (1) Les applaudissemens en interrompirent souvent la lecture. On vantoit les lumières, la sagesse, l'humanité de la souveraine. Mais la crainte et la flaterie eurent plus de part à ces

(1) Cet Ouvrage est tiré des écrits de Montesquieu et de quelques autres de nos philosophes. Mais il est toujours glorieux pour Catherine d'avoir puisé dans de telles sources.

éloges que l'admiration. On vouloit s'attirer la faveur de l'Impératrice, ou du moins, éviter la Sibérie. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent parler librement. L'un d'entr'eux prit la parole au nom de ses frères, et dit : — « Nous sommes simples et justes. » Nous faisons tranquillement paître nos » rènes. Nous n'avons pas besoin d'un code » nouveau : mais faites pour les Russes, » nos voisins, des loix qui arrêtent leur » brigandage. » 1767.

Les nouvelles séances ne furent pas aussi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux paysans. Plusieurs milliers de ces opprimés se préparoient à soutenir, par la force, ce qu'ils attendoient de l'équité. La noblesse redoutoit une insurrection ; elle redoutoit, sur-tout, la diminution de ses richesses, et quelques nobles osèrent avancer qu'ils poignarderoient le premier (1) qui demanderoit l'affranchissement des serfs. Malgré cela le comte Scheremetoff, le plus riche particulier de la Russie (2), dit qu'il

(1) Ce fait a été plusieurs fois attesté par André Schuwaloff connu en France par sa jolie épître à Ninon.

(2) Potemkin n'étoit pas encore favori. — Le comte Scheremetoff possédoit cent soixante-dix mille livres sterlings de rente. Il avoit cent cinquante mille paysans.

consentiroit volontiers à cet affranchissement.
1767. Les contestations s'animoient ; on craignit qu'elles n'eussent des suites funestes, et les députés furent renvoyés dans leurs provinces.

Cependant, avant de dissoudre cette assemblée, on exigea qu'elle se signalât par quelque témoignage éclatant de sa reconnoissance. On voulut que si le bien qui lui avoit été destiné, se trouvoit perdu pour elle, il ne le fût pas au moins pour la souveraine qui en avoit conçu la noble idée. On décerna donc à cette Princesse, par une acclamation générale, les titres de GRANDE, de SAGE, de PRUDENTE et de MÈRE DE LA PATRIE ; mais quand on la supplia d'agréer ces titres, elle répondit avec une feinte modestie : — « Que si elle » se rendoit digne du premier, ce seroit à » la postérité à le lui donner ; que la sagesse » et la prudence étoient des dons du ciel, » dont elle le remercioit chaque jour, sans oser » s'en attribuer le mérite ; qu'enfin, le titre » de Mère de la patrie, étoit le plus cher à » ses yeux, le seul qu'elle pût accepter et » qu'elle regardoit comme la plus douce, » la plus glorieuse récompense de ses travaux » et de ses sollicitudes pour un peuple qu'elle » chérissoit. »

Fière de l'ouvrage qui lui avoit valu des hommages si flateurs, Catherine s'empressa d'en envoyer des exemplaires aux souverains dont elle ambitionnoit le suffrage. Ils la félicitèrent tous de son travail, et n'hésitèrent pas à l'assurer que ce seroit un éternel monument de sa gloire. Le roi de Prusse, qui savoit combien elle étoit sensible aux louanges, et qui les lui prodiguoit toujours avec non moins de délicatesse que de facilité, lui écrivit une longue lettre, dans laquelle se trouvoit cette observation flateuse : — « Aucune femme n'avoit encore été législatrice. Cette gloire étoit réservée à l'impératrice de Russie, qui la mérite bien. 1767.

L'Impératrice reçut cette lettre à Casan; elle avoit voulu visiter ses provinces d'Asie et les bords fameux du Wolga.

Ce qui doit paroître assez étrange, c'est que tandis que Catherine s'efforçoit de fonder sa gloire sur une base solide, elle mettoit une grande importance à obtenir de toutes les puissances de l'Europe, le titre de Majesté Impériale, que quelques-unes d'entr'elles lui refusoient. Le roi de Suède le lui donnoit dès long-temps; mais la diète suédoise ne le lui accorda qu'au commencement de cette année (1)

(1) Le 6 Février.

1768. Louis XV s'abstenoit opiniâtrement de la qualifier ainsi. Sachant que les Souverains de Russie n'ont commencé à prendre le titre d'Empereur que du temps de Pierre-le-Grand, il les considéroit en quelque sorte comme une noblesse nouvelle. Il ne songeoit pas que la puissance des Princes, et non l'antiquité de leur race, est ce qui fonde leurs droits. Le refus du roi de France humilioit Catherine; mais ce n'étoit pas la seule raison qu'elle eût d'être irritée contre lui. Elle ne doutoit pas que ce monarque ne connût tous les secrets de la conjuration qui l'avoit mise sur le trône; et elle savoit, en outre, que l'ambassadeur de France à la Porte, travailloit depuis long-temps à faire déclarer les Turcs contre la Russie.

Eh! qu'eût-elle donc pensé si elle eût pu lire une lettre qu'écrivoit, à son occasion, le duc de Choiseul? — « Nous connoissons, » disoit-il, l'animosité peu réfléchie de la » cour de Russie contre la France. Le roi » méprise si profondément et la Princesse » qui règne dans ce pays et ses sentimens » et sa conduite, que notre intention n'est » pas de faire un pas pour la faire changer. » Le roi pense que la haine de Catherine II » est beaucoup plus honorable que son

» amitié. En même temps, il désire d'éviter » l'éclat d'une rupture. » 1768.

Mais les tracasseries d'une cour étrangère, et les dangers de la guerre ne pouvoient pas beaucoup inquiéter Catherine ; peut-être même lui étoient-ils aussi nécessaires que les soins qu'elle donnoit à l'administration de son Empire, pour échapper aux remords et aux terreurs qui la poursuivoient. Elle songeoit souvent qu'il ne falloit qu'un instant pour lui ravir le fruit de ses crimes, et que la plupart de ses sujets désiroient cet instant avec passion. Le nom de Pierre III étoit devenu cher aux Russes. Ils se rappeloient avec complaisance le bien qu'il avoit fait, le désir qu'il avoit d'en faire davantage; ils oublioient ses erreurs, ses foiblesses, expiées par trop de malheurs. On pleuroit sur le triste sort de ce Prince; et la foule des mécontens qui peuploient l'Empire, pouvoit recéler plus d'un vengeur.

Vivement touché de la mort déplorable du Czar, et indigné de voir les bourreaux de ce Prince se partager sa puissance, un jeune officier, nommé Tschoglokoff, résolut de le venger, et crut que le ciel même lui en inspiroit le dessein. Après avoir longtemps réfléchi sur les moyens d'exécuter son

1768. projet sanguinaire, il se rendit au Palais plusieurs jours de suite, et se tint chaque fois caché dans un détour obscur qui conduisoit aux appartemens reculés, où se tenoit l'Impératrice quand elle vouloit être seule. Le hazard sauva cette Princesse, en l'empêchant de passer, suivant son usage, par le détour où Tschoglokoff l'attendoit. Désolé d'un retard qu'il n'avoit pas prévu, et impatient de frapper un coup qu'il croyoit utile à sa patrie et glorieux pour lui, ce jeune homme eut l'imprudence de confier son secret à un autre officier qu'il croyoit son ami. Celui-ci se hâta de le trahir. Orloff, instruit des mesures que prenoit Tschoglokoff, et de l'instant où il devoit de nouveau attendre l'Impératrice, le fit arrêter dans son embuscade. On le trouva armé d'un long poignard, et il avoua, sans balancer, l'usage qu'il vouloit en faire. Catherine, toujours assez maîtresse d'elle-même pour cacher son indignation et ses craintes, feignit de pardonner au téméraire, qu'un fanatisme politique avoit égaré. Elle le fit même venir en sa présence, et lui parla avec douceur. Cette générosité n'étoit qu'apparente. Catherine cherchoit à dérober au public un attentat qui, s'il eût été connu, auroit

pu bientôt être imité. Mais comme elle ne se flattoit pas de convertir entièrement un homme qui, par excès d'humanité avoit voulu devenir assassin, elle ne tarda pas à faire arrêter Tschoglokoff, et à l'exiler au fond de la Sibérie. 1768.

Dans le même temps l'Impératrice forma l'utile projet de faire voyager plusieurs savans dans l'intérieur de ses vastes états, afin qu'ils pûssent déterminer la position géographique des principaux lieux, en observer la température et examiner la nature du sol, ses productions, ses richesses, ainsi que les mœurs et le caractère des divers peuples qui l'habitent. Pourvus de tout ce qui pouvoit concourir au succès d'une si noble entreprise, Pallas et Falk partirent (1) pour les districts du Wolga, et les gouvernemens d'Orenbourg, d'Ekatherinenbourg et de Kasan. Gmelin et Guldenstatd furent en même-temps chargés de visiter les bords du Don et du Doniek, jusqu'au Dnieper, ainsi que tout le pays qui s'étend d'Astrakan aux frontières de la Perse. C'est à cette entreprise que nous devons les intéressans Ouvrages de Pallas et de Gmelin.

(1) Au mois de Janvier.

1768. Certaine que c'est moins par la puissance des armes que par la supériorité dans les sciences et dans les arts, que les nations obtiennent une place brillante dans les fastes du monde, Catherine encouragea avec zèle les littérateurs et les artistes. Elle accorda de nouveaux privilèges à l'Académie des sciences de Pétersbourg, et l'invita à joindre aux noms qui l'illustroient déjà, les noms de plusieurs étrangers célèbres.

Elle augmenta aussi le nombre (1) des élèves de l'Académie des Arts, fondée sous le règne d'Elisabeth, et elle y établit un ordre plus propre à atteindre le but de son institution. Dès-lors les élèves ne purent plus y être admis après l'âge de six ans, pour que les vices d'une mauvaise éducation n'eûssent pas encore eu le temps de corrompre leur esprit ou leur caractère. Soignés trois ans par des femmes, ils sont ensuite confiés à des instituteurs, et ils se vouent à l'art pour lequel ils se sentent le plus d'inclination. Ils peuvent devenir peintres, sculpteurs, architectes, horlogers, ou apprendre l'art de fondre les métaux, et de faire des instrumens de physique et de mathématique. Pendant tout le

(1) Elle le porta à 250.

temps

temps qu'ils restent à l'Académie, il ne leur est permis de rien recevoir de leurs parens. Ils sont vêtus et nourris aux frais de l'État: Au bout de quinze ans, ils sortent de l'Académie. Ils sont libres de s'établir où ils veulent, et si leur conduite répond aux soins qu'on a pris de leur éducation, on leur accorde des lettres de noblesse. 1768.

Indépendamment de ces avantages, ceux des élèves, qui ont remporté les premiers prix, reçoivent pendant trois ans une pension pour voyager en Europe.

L'Impératrice n'ignoroit pas que ses sujets croyoient qu'elle n'aimoit point son fils, et que c'étoit une des causes de l'éloignement qu'ils avoient pour elle. Elle trouva un moyen de les faire changer d'opinion, moyen qui devoit servir en même temps à prouver son courage et à conserver sa beauté. L'inoculation de la petite vérole commençoit à être connue en Europe : mais cette salutaire méthode effrayoit, et aucun souverain n'avoit encore osé en faire usage. Catherine résolut de l'employer pour son fils. Mais avant de le tenter, elle se fit inoculer (1) elle-même par le docteur Dimsdale, fameux chirurgien

(1) Le 12 Octobre.

1768. anglois; et quand elle fut sûre qu'il n'y avoit aucun danger, elle détermina le Grand-Duc à l'imiter (1). L'opération réussit complètement sur l'un et sur l'autre. Le sénat institua une fête à cette occasion. Dimsdale fut magnifiquement récompensé, et l'Europe vanta le courage et la tendresse maternelle de l'Impératrice (2).

(1) Le 21 Octobre.

(2) Peu après avoir été inoculée, Catherine écrivit à Voltaire :

. . . « Je n'ai pas été au lit un seul instant, et j'ai reçu » du monde tous les jours. Je vais faire inoculer mon fils » unique.

» Le grand-maître de l'artillerie, le comte Orloff, » ce héros qui ressemble aux anciens Romains du beau » temps de la république (*), qui en a le courage et » la générosité, doutant s'il avoit eu la petite vérole, » s'est mis entre les mains de notre anglois ; et le lendemain de l'opération, il s'en est allé à la chasse » dans une très-grande neige. Nombre de courtisans ont » suivi son exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. » Outre cela, on inocule à présent à Pétersbourg dans » trois maisons d'éducation, et dans un hôpital établi » sous les yeux de M. Dimsdale. »

(*) Quels Romains que ces Orloff !

Fin du premier Volume.

TABLE

SOMMAIRE DU PREMIER VOLUME.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Fin de la Table Sommaire du Premier Volume.



